This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

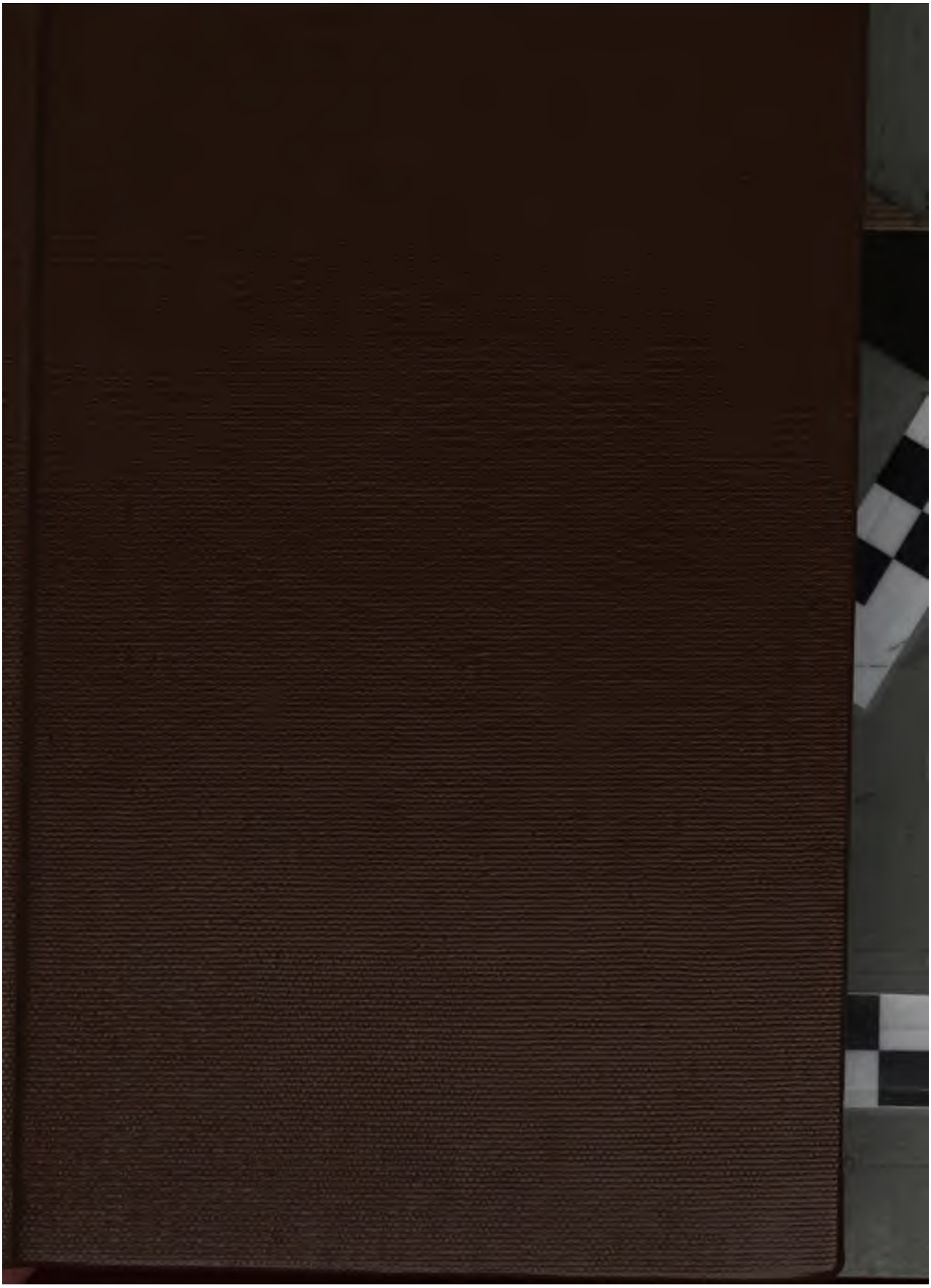
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



gift of

Mr. Donald Alden

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

5

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-SOIGNEUSEMENT REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC

UN TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, BIOGRAPHIE, EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE

COMMENTAIRE, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME CINQUIÈME

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

—

M DCCC LXIV

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT 7
PARIS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-SOIGNEUSEMENT REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC

UN TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, BIOGRAPHIE, EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE

COMMENTAIRE, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME CINQUIÈME

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS PÈRES

—

M DCCC LXIV

PQ1821
1863
v. 5

AMPHITRYON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

13 janvier 1668

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

La fable d'Amphitryon et d'Alcmène ou plutôt de la naissance d'Hercule est faite pour tenter les historiens des mythes primitifs Elle remonte aussi haut et plus haut qu'il n'est possible à l'érudition de pénétrer dans la nuit des temps, et elle s'est perpétuée à travers toutes les littératures. On la trouve partout : dans l'antiquité indienne, dans l'antiquité grecque et latine, au moyen âge et chez les nations modernes. Chaque âge, chaque race l'a renouvelée et développée selon les tendances qui lui étoient propres : les uns y ont mis du sentiment et de la grâce, les autres de la gaieté et de l'ironie. Elle a passé enfin par toutes les curieuses vicissitudes que subissent ces thèmes traditionnels sur lesquels s'exerce presque indéfiniment l'imagination des hommes. Il seroit pédantesque d'entreprendre, à propos de la comédie de Molière, l'histoire critique de cette fable; mais on peut tracer au moins un rapide aperçu de ses destinées.

Elle vient de l'Inde, dit-on. Voltaire a raconté, d'après le colonel Dow, une anecdote tirée d'un livre indien : « Un Indou d'une force extraordinaire avoit une très-belle femme ; il en fut jaloux, la battit et s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un Brama ou un Vishnou, mais un dieu de bas étage, et cependant fort puissant, fait passer son âme dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif et se présente sous cette figure à la dame délaissée. Le dieu amoureux demande pardon à sa

prétendue femme de ses emportements. obtient sa grâce, et reste maître de la maison. Le mari, repentant et toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et de sorcier. L'affaire se plaide devant le parlement de Benarès. » Mais quittons le récit de Voltaire, et bornons-nous à ce résumé d'Auger : « Dans l'impossibilité de distinguer le vrai et le faux mari, les juges ordonnent qu'ils soutiendront, l'un après l'autre, contre la femme, objet de leur contestation, un genre de combat dans lequel le vrai mari passe pour être d'une valeur peu commune. Le dieu sort de cette épreuve avec un avantage si extraordinaire qu'il est impossible de voir en lui un simple mortel et qu'il est condamné à restitution. Le dieu rit, convient de tout, et s'envole dans les cieux. » Cet Indou est, comme on le voit, exposé à une aventure toute pareille à celle du grec Amphitryon. A-t-il existé avant celui-ci, ou n'est-il venu qu'après lui, c'est une question que nous ne saurions résoudre.

L'histoire du héros grec, fils d'Alcée et rival de Jupiter, fut traitée par Euripide et Archippus, dont les drames sont perdus. Il nous faut arriver immédiatement à la comédie de Plaute, qui est l'unique monument que nous ait transmis l'antiquité gréco-latine, et qui a été la source de toutes les œuvres modernes. Nous croyons utile de donner l'analyse de cette composition, que Molière a imitée. On sait que les pièces du poëte romain commencent toujours par de longs prologues qui laissoient à des milliers de spectateurs, échauffés par le vin et par l'agitation des fêtes, le temps de se calmer et de faire silence, en même temps qu'ils les instruisoient du sujet du divertissement, afin que, dans de fréquents tumultes, on ne perdît point de vue la suite et l'ensemble de l'action. Dans *Amphitruo*, c'est Mercure qui récite le prologue : il annonce avec de vives saillies et de plaisantes boutades l'action que les spectateurs vont avoir sous les yeux, explique la mise en scène, flatte le public et sollicite son attention.

Lorsque Mercure a fini de pérorer, l'esclave Sosie entre en scène, une lanterne à la main, et débite son monologue : il admire son audace d'aller ainsi seul la nuit; il se plaint de la dure condition que les esclaves ont auprès des grands, puis il entame un

récit très-détaillé de la bataille où les troupes thébaines, commandées par Amphitryon, ont remporté la victoire. Au moment où il s'étonne de la prodigieuse durée de la nuit, il aperçoit Mercure; ils se livrent à une suite d'apartés remplis de jeux de mots et de quolibets; enfin Mercure interpelle Sosie : « Où vas-tu, toi qui portes Vulcain dans cette prison de corne? » Sosie cherche d'abord à faire le brave. Mais il est bientôt obligé de changer de ton. Battu par Mercure, qui se prétend Sosie, il est forcé de renoncer à être lui-même. Bien plus, ayant interrogé Mercure, à la faveur d'une trêve, il en reçoit des réponses si convaincantes que, profondément troublé, il se retire en se disant : « Que suis-je devenu? Où m'a-t-on changé? Comment ai-je perdu ma figure? Est-ce que je me serois laissé là-bas par mégarde? »

Jupiter, sous la figure d'Amphitryon, sort de la maison avec Alcmène. Alcmène fait à celui qu'elle prend pour son mari de tendres reproches de partir sitôt. Jupiter la quitte, en lui donnant en présent la coupe du roi Ptérélas, qu'Amphitryon a reçue pour prix de sa valeur. Puis il disparoît en permettant enfin à la nuit de faire place au jour.

Le véritable Amphitryon survient avec Sosie; Sosie se perd dans les explications qu'il veut donner à Amphitryon sur ce moi qui lui parle et le moi qui est à la maison, sur le moi qui a battu l'autre et l'a renvoyé meurtri; et Amphitryon croit que son esclave a perdu la tête. Alcmène sort de la maison et voit avec étonnement son mari de retour. Celui-ci la salue; elle, étonnée : « Par Castor, te moques-tu de m'aborder ainsi, comme si tu ne m'avois pas vue il n'y a qu'un moment? » Elle redit à Amphitryon tout ce qu'elle a appris de Jupiter, et lui fait représenter la coupe d'or que son mari croyoit lui apporter et qui ne se trouve plus dans le coffret dont Sosie est porteur. Alcmène est très-digne, très-noble et très-fière :

> Non ego illam mi dotem duco esse, quæ dos dicitur;
> Sed pudicitiam, et pudorem, et sedatum cupidinem,
> Deum metum, parentum amorem, et congnatum concordiam :
> Tibi morigera, atque ut munifica sim bonis, prosim probis.

« Il est une dot que je me flatte d'avoir apportée, non pas celle qu'on entend ordinairement par ce mot, mais la chasteté, la

modestie, l'apaisement de l'amour, la crainte des dieux, l'affection à mes parents, et un esprit de concorde à l'égard de ma famille; envers toi la soumission, et pour les autres une âme généreuse et bienveillante selon leurs mérites. »

Alcmène sera autre dans Molière; ce sera, non plus une matrone, mais une jeune femme amoureuse, et ce dernier caractère doit paroître aujourd'hui mieux approprié à l'intrigue. Mais les choses n'étoient pas envisagées de la même manière sous la république romaine; et, quant à nous, nous n'oserions même affirmer absolument que le personnage moderne est supérieur au personnage ancien.

Amphitryon finit par menacer sa femme du divorce, et celle-ci répond : « Si je suis coupable, rien de plus juste. » C'est ensuite au tour de Jupiter de venir calmer la colère d'Alcmène. Il n'y réussit pas du premier coup, et Alcmène soutient son caractère :

Ego istæc feci verba virtute inrita :
Nunc quando factis me inpudicis abstines,
Ab inpudicis dictis avorti volo.
Valeas, tibi habeas res tuas, reddas meas.
Juben' mi ire comites?

JUPITER.

Sanan' es?

ALCUMENA.

Si non jubes,
Ibo ego, pudicitiam mi comitem duxero.

JUPITER.

Mane, arbitratu tuo jusjurandum dabo,
Me meam pudicam esse uxorem arbitrarier.
Id ego si fallo, tum te, summe Jupiter,
Quæso, Amphitruoni ut semper iratus sies.

ALCUMENA.

Ah! propitius sit potius!

« ALCMÈNE. Ma vertu réfutoit tes injures. Maintenant, tu ne me reproches plus de te déshonorer par ma conduite; moi, je ne veux plus m'exposer à entendre des discours qui me déshonorent. Adieu, reprends tes biens; rends-moi les miens, et donne-moi des femmes pour m'accompagner.

« JUPITER. Y penses-tu?

« ALCMÈNE. Tu ne le veux pas? Eh bien! ma pudicité m'escortera.

« JUPITER. Un moment; je vais, par tous les serments que tu voudras, te jurer que je te tiens pour une chaste épouse. Et si je mens, que Jupiter tout-puissant accable Amphitryon de son courroux!

« ALCMÈNE. Ah! plutôt qu'il le protége! »

Mot charmant par lequel l'épouse offensée signe une paix que lui faisoit désirer sa tendresse.

Jupiter envoie Sosie inviter à dîner Blépharon, le pilote; et Sosie est remplacé par Mercure. Celui-ci accueille par toutes sortes de railleries et d'outrages le véritable Amphitryon qui revient, et il lui ferme la porte au nez. Le véritable Sosie arrive avec Blépharon; il est battu par son maître irrité. Jupiter sort de la maison, et aussitôt Sosie se met du parti du nouveau venu, tandis que le pilote est plongé dans une étrange perplexité. Le maître des dieux s'emporte jusqu'à prendre Amphitryon à la gorge. Blépharon les sépare; il leur fait subir un interrogatoire auquel ils répondent avec une égale exactitude; et, ne sachant enfin de quel côté se ranger, il se retire en disant que ses affaires l'appellent. Il faut remarquer que pour ces trois dernières scènes, sur lesquelles portent la plupart des critiques adressées au comique latin, on ne possède pas le texte authentique de Plaute; on n'a qu'un texte interpolé, au XVe siècle, par Hermolaüs Barbarus, pour compléter la pièce latine qui se jouoit alors sur les théâtres de Rome et de Florence.

Jupiter rentre dans la maison pour assister Alcmène qui vient d'être saisie par les douleurs de l'enfantement. Amphitryon veut l'y suivre, mais la foudre gronde, et il tombe évanoui. Survient la suivante Bromia, qui ranime son maître et qui lui raconte les circonstances miraculeuses de la délivrance d'Alcmène: l'un des deux enfants qu'elle a mis au jour est fils de Jupiter, et il a étouffé des serpents qui s'élançoient vers son berceau; l'autre enfant a été engendré par Amphitryon. Le général thébain se réjouit de l'honneur qu'il a reçu :

Pol, me haud pœnitet
Scilicet boni dimidium mihi dividere cum Jove.

« Par Pollux, dit-il, je ne regrette pas d'être commun en biens avec Jupiter. » Le roi de l'Olympe paroît dans les nuages,

confirme de tous points ce récit, et annonce les exploits que doit accomplir celui de ces enfants qu'on nommera Hercule.

Telle étoit cette comédie représentée environ deux cents ans avant l'ère chrétienne, et qu'on jouoit encore aux fêtes consacrées à Jupiter, du temps des empereurs.

Si l'on veut trouver l'histoire d'Amphitryon avant la Renaissance, dans la littérature originale du moyen âge, il faut la chercher dans la longue série des romans du Saint-Graal et de la Table ronde; on la découvrira, curieusement déguisée et transformée, dans le *Roman de Merlin*, où elle sert à expliquer, non plus la naissance du demi-dieu Hercule, mais la naissance du grand roi Artus. C'est un récit qui vaut aussi la peine d'être résumé, ne seroit-ce que pour faire sentir le contraste :

Dans une cour plénière que tenoit, à la manière féodale, le roi des Logriens Uter-Pandragon, ce prince, qui n'étoit pas encore marié, devint amoureux d'Ygerne, femme du duc de Tintaguel, un de ses grands vassaux : « Il fu si sopris de l'amor Ygerne qu'il ne savoit qu'il deust devenir, » comme dit le conteur du XIIe siècle. Ygerne étoit aussi vertueuse que belle; c'est en vain que le roi la tenta par les hommages les plus flatteurs et par les plus riches présents. Un jour qu'Uter étoit à table avec le duc de Tintaguel, pendant que les dames avoient fait retraite dans leurs appartements, le roi, après avoir bu dans une coupe d'or magnifiquement ciselée, (seroit-ce la coupe du roi Ptérélas, appelée à jouer ce nouveau rôle?) demanda au duc la permission de l'envoyer en don à la duchesse; le mari y consentit avec des actions de grâce, et Uter fit porter à la duchesse la coupe que, sur l'injonction de son mari, elle ne put refuser. Mais, irritée et voyant le danger qui la menaçoit dans cette cour, Ygerne, dès qu'elle fut seule avec le duc, lui révéla les instances du prince et les poursuites déshonorantes dont elle étoit l'objet. Sur-le-champ, le duc rassembla ses hommes et quitta la ville, regagnant son domaine avec Ygerne et toute sa suite. Ce brusque départ, sans congé ni adieu, étoit un outrage au suzerain. Uter exigea que le duc vînt lui faire réparation. Sur le refus de son vassal, la guerre éclate entre eux. Le duc avoit deux principales forteresses : l'une, Tintaguel, où il mit Ygerne en sûreté, étoit tout à fait imprenable; l'autre étoit un peu moins inexpugnable;

il s'y renferma avec ses propres vassaux, et il y fut assiégé par le roi Uter-Pandragon.

La guerre n'empêchoit pas le roi Uter d'être malheureux et de dépérir pour l'amour d'Ygerne. Enfin, le grand enchanteur Merlin eut pitié de lui et lui vint en aide. Un soir, à la nuit close, le roi, son confident Ulfin et Merlin sortirent du camp et se rendirent à Tintaguel. Merlin, par son art magique, donna à Uter la ressemblance parfaite du duc, et lui-même et Ulfin prirent la figure des compagnons ordinaires de ce duc. Ils se firent ouvrir sans obstacle la porte du château. Ygerne accueillit tendrement celui qu'elle croyoit être son mari, et « en cele nuit, dit encore le conteur, engenra le boin roi qui fu apelés Artus. » Mais à cette heure même Ygerne étoit veuve sans le savoir. Uter-Pandragon avoit à peine quitté son camp, que le duc de Tintaguel fit une furieuse sortie qui mit d'abord les troupes royales en déroute. Elles reprirent toutefois le dessus, et le duc fut tué, après un combat acharné. Uter épousa ensuite celle qu'il aimoit. Merlin, pour prix du service qu'il avoit rendu, réclama l'enfant qui avoit été engendré par un père mort, et dont il vouloit surveiller les destinées depuis longtemps prédites à la Bretagne.

Telle est la version de la fable antique propre au moyen âge. Le caractère comique en est fort effacé. Elle est tragique, au contraire, par la catastrophe qui y est mêlée. L'Ygerne celtique est tout à fait digne de l'Alcmène romaine; et les autres personnages principaux ont une physionomie grave ou mystérieuse qui, selon toute vraisemblance, les rapprochoit de leurs types primitifs.

La comédie de Plaute reparut, comme nous l'avons dit, au xve siècle, dans sa langue originale, sur les scènes savantes de l'Italie. En 1560, Lodovico Dolce en fit une imitation sous le titre de *Il Marito*. Il y a un Amphitryon parmi les premiers essais dramatiques de la muse espagnole; et Camoëns, le poëte des *Lusiades*, en composa un en portugais. Mais, hâtons-nous d'arriver en France et à notre littérature du xviie siècle. En 1638, Jean de Rotrou publia une imitation de la comédie latine qu'il intitula *les Deux Sosies*. Plus tard, en 1650, peu de temps avant sa mort, il arrangea ce même sujet pour une grande pièce à machines intitulée *la Naissance d'Hercule*. La description, imprimée chez

René Baudry,[1] laisse apercevoir quelques-unes des innovations auxquelles cette pièce avoit donné lieu. Ainsi, au quatrième acte, Junon faisoit vacarme dans le ciel. Au cinquième acte, quand Hercule avoit étouffé les deux serpents envoyés par Junon, il en venoit un grand nombre, et Jupiter lançoit contre eux son aigle qui les combattoit et les détruisoit.

En 1653, on représenta à la cour le grand *Ballet de la Nuit*, composé par Benserade et machiné par Torelli. La sixième entrée de la deuxième *veille* de ce ballet célèbre est remplie par une « comédie muette d'*Amphitryon* » en quatre actes. Voici le programme de cette comédie muette, tel que l'offre le livre du ballet :[2]

PREMIÈRE ENTRÉE REPRÉSENTANT LE PREMIER ACTE.

« Amphitryon commence avec Sosie son valet; il fait venir Alcmène sa femme pour lui apprendre le sujet du voyage qu'il est obligé de faire, et en même temps il en prend congé.

DEUXIÈME ACTE.

« Jupiter entre avec Mercure, et lui déclare l'amour qu'il a pour Alcmène; ils consultent comme ils la pourront persuader, et résolvent de se métamorphoser, Jupiter en Amphitryon et Mercure en Sosie, et aussitôt Mercure lui montre des habits propres pour exécuter ce dessein.

TROISIÈME ACTE.

« Alcmène revient avec Bromia sa servante, à qui elle se plaint de l'absence de son mari, et cependant on voit venir Jupiter et Mercure métamorphosés l'un en Amphitryon et l'autre en Sosie. Alcmène, trompée par l'apparence, les reçoit avec joie. Jupiter entre avec elle dans le logis, et Mercure demeure à la porte.

1. Dessein du poëme de la grande pièce des machines de *la Naissance d'Hercule*, dernier ouvrage de M. de Rotrou, représenté sur le théâtre du Marais, par les comédiens du roi. — 1650.

2. *Ballet royal de la Nuit*, divisé en quatre parties ou quatre veilles, et dansé par Sa Majesté, le 23 février 1653.

QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

« Le véritable Sosie revient de son voyage, et pensant entrer en la maison d'Alcmène, en est empêché par son semblable, qu'il rencontre à la porte. Étonné de le voir, il fait plusieurs actions pour l'éprouver. Amphitryon cependant retourne, frappe à la porte; Jupiter, déguisé en Amphitryon, regarde par la fenêtre. Le véritable Amphitryon, surpris de se voir, se met en colère; et, impatient, entre par cette fenêtre. Sosie, qui le voit, veut y entrer et le suivre; Mercure déguisé le retient; et enfin [ils] y entrent tous deux. Bromia, servante d'Alcmène, dans la peur, met la tête à cette fenêtre, pour reconnoître s'il ne vient plus personne, descend, sort par la porte, regardant aux avenues. Et enfin les deux Amphitryons et les deux Sosies sortent. Blefaro, qui ne connoît pas ces dieux déguisés, les veut accorder avec les autres. Mais Jupiter et Mercure se découvrent et se font connoître. A l'instant, les véritables Amphitryon et Sosie, Alcmène, Bromia et Blefaro leur font soumission, qui finit la comédie. »

Quinze ans après le *Ballet de la Nuit*, Molière s'empara à son tour de ce sujet que nous avons vu devenir tour à tour fable indienne, comédie latine, conte chevaleresque, comédie françoise, ballet royal. Il en fit les trois actes charmants qui sont une des merveilles de notre poésie.

C'étoit autrefois une question vivement débattue de savoir si Molière l'avoit emporté sur Plaute. Plaute avoit eu pour lui Mme Dacier, et, si l'on en croit Monchesnay, Boileau. Mais le plus grand nombre des juges se prononçoient en faveur de Molière. Citons les réflexions par lesquelles Auger appuie l'opinion de ces derniers :

« Bayle, exempt de tout préjugé, même littéraire, et adorateur des anciens sans superstition, Bayle proclama hautement le triomphe du comique françois sur le comique latin. « Molière, « dit-il, a pris beaucoup de choses de Plaute; mais il leur donne « un autre tour; et, s'il n'y avoit qu'à comparer les deux pièces « l'une avec l'autre pour décider la dispute qui s'est élevée depuis « quelque temps sur la supériorité ou l'infériorité des anciens, « je crois que M. Perrault gagneroit bientôt sa cause. Il y a des

« finesses et des tours dans l'*Amphitryon* de Molière, qui sur-
« passent de beaucoup les railleries de l'*Amphitryon* latin. Com-
« bien de choses n'a-t-il pas fallu retrancher de la comédie de
« Plaute, qui n'eussent point réussi sur le théâtre françois! Com-
« bien d'ornements et de traits d'une nouvelle invention n'a-t-il
« pas fallu que Molière ait insérés dans son ouvrage pour le mettre
« en état d'être applaudi comme il l'a été! Par la seule compa-
« raison des prologues, on peut connoître que l'avantage est du
« côté de l'auteur moderne. »

« Cette supériorité si généralement attribuée à Molière, la création du rôle de Cléanthis suffisoit pour la lui assurer. Plaute étoit loin d'avoir tiré du double Sosie un aussi grand parti que du double Amphitryon. Le comique du sujet est fondé sur les méprises innocentes qu'une femme peut faire lorsqu'il se présente à elle un homme en tout semblable à son mari, et sur les douloureuses surprises que ce mari doit éprouver quand il s'entend raconter les caresses qu'un autre a reçues d'elle en son absence, mais pour son compte. Que le valet, double comme le maître, soit comme lui marié, et l'intrigue en deviendra doublement divertissante. Mais ce n'est pas assez d'augmenter le comique; il faut encore le varier. Le désir de posséder Alcmène a été la cause du déguisement de Jupiter; et c'est seulement pour seconder Jupiter dans son amoureuse entreprise, que Mercure a changé de forme. Le sort de Sosie n'a donc pas été le même que celui d'Amphitryon; et l'éclaircissement que chacun d'eux doit avoir avec sa femme, ne peut avoir le même caractère. Alcmène a reçu de Jupiter de vives marques de tendresse auxquelles elle a répondu par les siennes; et Amphitryon, qui l'apprend d'elle-même, s'abandonne aux transports furieux d'un homme outragé dans son amour et dans son honneur. Cléanthis, malgré ses avances, n'a éprouvé de la part de Mercure que des froideurs insultantes, et Sosie reçoit avec délice le torrent d'injures qu'attirent sur lui les heureux mépris du dieu qui l'a représenté. Alcmène, à chaque réponse qu'elle fait aux questions d'Amphitryon, lui enfonce un poignard dans le cœur, et ne comprend rien à ce désespoir d'un homme qu'elle a si bien traité. Cléanthis, à chaque réponse qu'elle fait aux questions de Sosie, le ravit d'aise, et n'entend rien à cette joie qui lui paroît un nouvel

outrage. La situation des deux maris diffère entièrement : celle des femmes se ressemble par la colère qui leur est commune, quoique ayant des causes différentes. Enfin, si le valet échappe au sort dont son maître est la victime, la suivante devient tellement furieuse qu'elle menace de faire volontairement ce que sa maîtresse a fait sans le vouloir ni le savoir. Cette complication d'intérêts et de sentiments, ce jeu d'oppositions et de rapports qui anime si plaisamment la scène, est entièrement dû au personnage de Cléanthis.

« Ce rôle, toutefois, n'étoit qu'un embellissement dont l'ouvrage pouvoit se passer. Mais il est un point essentiel sur lequel Molière étoit forcé, par égard pour les opinions, ou, si l'on veut, pour les préjugés modernes, d'abandonner les traces de son original : je veux parler de la physionomie du personnage principal, d'Amphitryon. Molière est, sans contredit, de tous nos poëtes comiques celui qui a le plus souvent et le plus gaiement tiré parti de l'espèce de ridicule attachée à certaine disgrâce qui menace les maris, et que désignoit de son temps une expression naïve repoussée par la délicatesse actuelle du langage. Il nous a montré des hommes qui craignoient cette disgrâce sans l'éprouver; d'autres qui l'eussent éprouvée inévitablement s'ils s'y fussent exposés; d'autres, enfin, qui, l'ayant affrontée, la méritoient, la redoutoient et la subissoient peut-être, mais dont le sort au moins n'avoit rien d'avéré, rien de positif. Les progrès de la civilisation n'avoient pas encore permis de mettre sur la scène l'adultère prouvé par les aveux de la coupable, et constaté par les fruits mêmes du crime. Molière, qui n'eût pas fait de lui-même ce grand pas dans la carrière dramatique, crut cependant pouvoir emprunter à l'antiquité fabuleuse et exposer aux regards du public un homme à qui sa femme apprend qu'un autre homme a joui de ses embrassements. Pour les Grecs et pour les Romains, ce sujet, où le suborneur est un dieu et le plus puissant de tous, étoit sans doute un mystère édifiant : pour des François, ce ne pouvoit être au fond qu'une fable scandaleuse. Ajoutons que, du temps de Molière, un mari sentoit autrement l'infidélité de sa femme que du temps de Plaute; et que le malheur de l'un, comme le tort de l'autre, étoit autrement envisagé par la société. Considéré sous deux points de vue si différents,

un tel sujet devoit être fort différemment traité dans plusieurs de ses parties. Les deux Amphitryons sont jaloux; mais il y a dans la jalousie de l'Amphitryon françois plus d'amour, de susceptibilité et d'emportement. Les deux Alcmènes sont vertueuses et attachées à leurs maris; mais l'Alcmène françoise est plus passionnée dans sa tendresse et plus animée dans ses ressentiments. En tout plus délicate et plus sensible, elle est aussi plus aimable. Il en résulte qu'Amphitryon lui-même en devient plus intéressant. L'amour que ressent pour lui une femme si digne d'en inspirer, cet amour que Jupiter lui envie, en même temps qu'il en usurpe sur lui les plus préiceuses marques, contribue à relever son caractère et à empêcher que, dans une situation toute risible, il ne soit personnellement ridicule. Enfin, tandis que, au dénouement, l'Amphitryon latin, avec une pieuse résignation que nous appellerions une lâche insensibilité, déclare qu'un partage avec Jupiter n'a rien dont il puisse s'affliger, l'Amphitryon françois dévore en silence ce glorieux affront; et Sosie même, malgré la bassesse de sa condition et la grossièreté de ses mœurs, comprend cette délicatesse de son maître; car, lorsqu'un sot et indiscret ami, ébloui de la majesté du dieu et de la magnificence de ses promesses, ouvre la bouche pour complimenter Amphitryon, il la lui ferme par des paroles pleines de sens et de comique, qui méritent de devenir la règle éternelle des bienséances en toute aventure pareille. »

De nos jours, ce débat nous semble présenter un moindre intérêt. Nous consentons volontiers à placer chacun des deux chefs-d'œuvre comiques dans le milieu où il a paru, et à tenir compte, en les admirant l'un et l'autre, du caractère distinct que leur ont imprimé des croyances, des mœurs et des temps si divers.

Une question d'une tout autre nature, une question de moralité historique, pour ainsi dire, a été soulevée à propos de cette pièce. Est-il vrai, comme l'a prétendu M. Rœderer,[1] que Molière ait composé *Amphitryon* dans une vue favorable à l'adultère royal? que Jupiter soit Louis XIV; Alcmène, Mme de Montespan; Amphitryon, M. de Montespan? Nous avons déjà dit (tome Ier,

1. Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France (1835).

page CCII) ce que nous pensions de cette interprétation forcée et injuste. Ajoutons qu'on ne voit point pourquoi une intention pareille seroit prêtée à Molière plutôt qu'aux autres imitateurs de Plaute, et en particulier à Rotrou que l'on n'a pourtant jamais suspecté. Rotrou, qui suit Plaute plus fidèlement, fait tenir à Amphitryon ce langage :

> Je plaindrois mon honneur d'un affront glorieux !
> D'avoir eu pour rival le monarque des dieux !
> Ma couche est partagée, Alcmène est infidèle,
> Mais l'affront en est doux, et la honte en est belle.
> L'outrage est obligeant; le rang du suborneur
> Avecque mon injure accorde mon honneur.

Que n'auroit-on pas dit si c'étoit Molière qui eût écrit ces vers? Et Molière, s'il avoit voulu faire une immorale flatterie, ne se seroit-il pas empressé de se montrer, comme son prédécesseur, un traducteur exact, et auroit-il privé sa pièce de cette conclusion qui s'offroit d'elle-même?

Remarquons enfin qu'*Amphitryon* fut donné non à la cour, mais à la ville, et certes, si les allusions qu'on a voulu découvrir dans cette pièce avoient existé réellement, présentées ainsi au public parisien, elles auroient dû avoir plutôt le sens et l'effet d'une satire que d'une apothéose.

Cette pièce a une forme toute particulière sur laquelle nous avons, en terminant, à présenter quelques observations. Elle est écrite en vers libres et en rimes croisées. « Les vers libres, a dit Voltaire, sont d'autant plus malaisés à faire qu'ils semblent plus faciles, et qu'il y a un rhythme très-peu connu qu'il faut y observer, sans quoi cette poésie rebute. » *Amphitryon* est un modèle incomparable de ce mètre appliqué à la comédie. Citons encore l'opinion d'un écrivain expert en ces questions, de M. Théophile Gautier : « Molière, dit-il, a cette fois employé un mélange de tous les mètres extrêmement heureux, croisant les rimes, les rapprochant, les éloignant, les triplant même selon l'effet à produire. Aux endroits familiers, les vers de sept ou huit syllabes reviennent fréquemment et jouent presque à s'y tromper l'allure pédestre de la prose. Aux passages plus relevés, les vers s'allongent et font sonner plus fortement leur chute. Une remarque que nous avons faite, et, ce nous semble, le premier, c'est qu'*Amphi-*

tryon ne contient pas un seul vers de six syllabes. Cela prouve chez Molière une grande finesse d'oreille et une parfaite entente du rhythme. Un vers de six syllabes arrivant après un alexandrin pourroit avoir l'air d'un rejet d'hémistiche, du moins jusqu'à ce que l'arrivée de la rime vînt détromper l'auditeur attentif, et le poëte a soigneusement évité de faire naître cette désagréable inquiétude. Cependant, quelque admiration que nous inspire ce chef-d'œuvre d'une réussite si complète comme métrique, nous n'oserions recommander la comédie en vers libres aux poëtes modernes, s'il en reste encore, du moins écrivant pour le théâtre. Il faut une main bien ferme pour ne pas laisser s'éparpiller ces flèches d'inégale longueur et les lancer sûrement au but. »

Amphitryon fut bien accueilli; vingt-neuf représentations consécutives constatèrent son succès. La pièce fut imprimée sans retard : « *Amphitryon,* comédie par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis de la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1668. Avec privilége du roi. » Le privilége est daté du 20 février 1668 et cédé à Jean Ribou. L'achevé d'imprimer pour la première fois est du 5 mars de la même année. Nous n'avons qu'à reproduire ce texte et à donner les variantes de l'édition de 1682.

L. M.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires; et VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le style de ces messieurs-là, et refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du GRAND CONDÉ est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui; et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre; et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet État, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit autant que de l'intrépidité de votre cœur et de la grandeur de votre âme. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs

chez ceux mêmes qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, MONSEIGNEUR, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public ne nous coûtent rien à faire imprimer; et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'*Amphitryon*, et m'attribuer une gloire que je n'ai pas peut-être méritée : et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, MONSEIGNEUR, avec tout le respect possible, et tout le zèle imaginable,

De VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur,

MOLIÈRE.

AMPHITRYON

PROLOGUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MERCURE.	Du Croisy.
LA NUIT.	***

COMÉDIE.

JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.	La Thorillière.
MERCURE, sous la forme de Sosie.	Du Croisy.
AMPHITRYON, général des Thébains.	La Grange.
ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.	Mlle Molière.
CLÉANTHIS, suivante d'Alcmène et femme de Sosie[1]	***
SOSIE, valet d'Amphitryon.	Molière.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATÈS, POLIDAS, PAUSICLÈS, capitaines thébains . .	Chateauneuf. *** *** ***

La scène est à Thèbes,[2] devant la maison d'Amphitryon.

1. On ne sait par qui le rôle de Cléanthis fut créé à l'origine; il le fut par Madeleine Béjart peut-être, par Hubert plus probablement. Il appartint ensuite à Mlle Beauval; mais il ne faut pas dire, avec Aimé Martin, que le personnage a été conçu et dessiné d'après cette actrice. « Cléanthis, c'est Mlle Beauval, la femme honnête et exigeante qui fait payer cher à son mari sa vertu toujours courroucée. Plus d'un trait avoit pu être pris sur nature, etc. » Mlle Beauval ne fut mandée de province à Paris et n'entra dans la troupe que plus de deux ans après la représentation de cette pièce, en juillet 1670. On a ici un exemple frappant de l'inanité de ces applications que l'érudition s'acharne à poursuivre, et dans lesquelles elle rencontre rarement autant de vraisemblance qu'Aimé Martin, sauf l'anachronisme, en rencontroit cette fois.

2. Amphitryon, chassé d'Argos par son oncle Sthénélus, s'étoit réfugié à Thèbes.

AMPHITRYON

COMÉDIE

PROLOGUE.

MERCURE, sur un nuage; LA NUIT, dans un char traîné par deux chevaux.[1]

MERCURE.

Tout beau! charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on désire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! c'est vous, seigneur Mercure!
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

1. La description de la grande pièce à machines de *la Naissance d'Hercule* dont nous avons parlé dans la notice préliminaire, description imprimée en 1650, contient une planche magnifique qui représente exactement cette entrevue des deux divinités mythologiques, et le texte ajoute : « Vous verrez paroître dans la première scène de ce premier acte, sur cette superbe décoration, Mercure, soutenu dans le milieu des airs, commandant à la Lune de s'arrêter et de faire durer cette heureuse nuit qui doit précéder la naissance d'Hercule. »

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas;[1]
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut sans cesse
Garder le *decorum* de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité;
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner partout où vous voulez.
Mais de moi ce n'est pas de même :
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poëtes assez de mal

1. On voit ici une rime masculine suivre immédiatement une rime masculine d'une autre espèce. Dans le courant de la pièce, la même licence se présentera souvent, pour les rimes masculines et pour les rimes féminines. La règle qui a été observée depuis pour l'entrelacement des rimes mêlées n'étoit pas encore rigoureusement établie. Chapelle, Chaulieu, Mme Deshoulières ne s'y soumettoient qu'imparfaitement. Racine l'a violée dans les stances d'*Esther* : « Rois, chassez la calomnie. »

De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage:
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un messager de village;
Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,
Le fameux messager du souverain des dieux;
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela?
Les poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui; mais pour aller plus vite,
Est-ce qu'on s'en lasse moins?

LA NUIT.

Laissons cela, seigneur Mercure,
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui de votre manteau veut la faveur obscure,
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles :
Bien souvent pour la terre il néglige les cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et sait cent tours ingénieux
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmène il a senti les coups;
Et tandis qu'au milieu des béotiques plaines
Amphitryon, son époux,
Commande aux troupes thébaines,
Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous
Un soulagement à ses peines,
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice :
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter à ce bel artifice
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagème ici se trouve salutaire :
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,
Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisements qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes sortes d'états;
Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort misérable,
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,

Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur:
Et surtout, aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connoît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême;
Et, pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,
Il sort tout à fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Passe encor de le voir, de ce sublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les transports que leur cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,
Si, dans les changements où son humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs:
Tels changements ont leurs douceurs
Qui passent leur intelligence.
Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par son stratagème, il voit sa flamme heureuse.
Que peut-il souhaiter, et qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux par vous au petit pas réduits,
Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse,
D'une nuit si délicieuse
Fassent la plus longue des nuits;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà sans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête!
Et l'on donne un nom fort honnête
Au service qu'il veut de moi!

MERCURE.

Pour une jeune déesse,
Vous êtes bien du bon temps!
Un tel emploi n'est bassesse
Que chez les petites gens.
Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon;
Et, suivant ce qu'on peut être,
Les choses changent de nom.[1]

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en savez plus que moi,
Et, pour accepter l'emploi,

1. Cette réflexion n'est pas d'un courtisan aussi déterminé qu'on a voulu le dire. Elle se trouve du reste dans l'œuvre de Rotrou. Mercure dit de même, dans la première scène des *Sosies* :

Le rang des vicieux ôte la honte aux vices,
Et donne de beaux noms à de honteux services.

J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé! là, là, madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie:
Vous avez dans le monde un bruit[1]
De n'être pas si renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à sentiments ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphère,[2] avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bonjour, la Nuit.

1. *Bruit* pour *réputation*. Ce mot, pris dans cette acception, étoit encore d'un commun usage au temps de Molière. Richelet cite cette phrase : « Ses exploits auront un bruit durable. » Et Thomas Corneille a dit, dans une de ses pièces, *le Charme de la voix* :

Non, Phénisse toujours eut le bruit d'être belle.

2. L'édition de 1668 écrit : « dans cette hémisphère. » A ce moment, on donnoit encore au mot hémisphère le genre féminin.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.[1]

(Mercure descend de son nuage en terre, et la Nuit passe dans son char.)

1. On lit dans Voltaire : « Ceux qui ont dit que Molière a imité son prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon, dans Lucien : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que Molière doive à cet auteur grec. » Cela est parfaitement juste; toutefois, le fond du dialogue de Lucien est exactement le même que celui du prologue de Molière : c'est Mercure qui demande à Apollon ce que, dans la comédie, il demande à la Nuit, c'est-à-dire de ralentir ou plutôt d'arrêter ses coursiers pour donner à Jupiter le temps d'accomplir son aventure amoureuse avec Alcmène. Bayle a donc eu toute raison de dire que « Lucien a fourni le fait sur quoi roule le prologue de Molière, mais qu'il n'en a pas fourni les pensées. » Molière, au reste, n'avoit que le choix des sources pour y puiser l'idée qu'il a mise en œuvre si habilement. Si ce n'est dans Lucien qu'il l'a prise, c'est dans Plaute : et, si ce n'est dans Plaute, c'est dans Rotrou; car Plaute fait dire à Mercure, parlant à la Nuit :

Perge, Nox, ut obcepisti : gere patri morem meo;
Optume optumo optumam operam das, datam polchre locas.

« Continue ainsi que tu as commencé, ô Nuit! exécute l'ordre de mon père. Tu sers très-dignement un très-digne maître; ta peine ne sera point perdue. »

Et Rotrou, dans le prologue des *Sosies*, fait adresser par Mercure cette apostrophe à la Lune :

Vierge, reine des mois, et des feux inconstants
Qui président au cours de la moitié du temps,
Lune, marche à pas lents, laisse dormir ton frère;
Tiens le frein aux coureurs qui tirent ta litière,
Cependant que mon père, enivré de plaisirs,
Au sein de ses amours le lâche à ses désirs.

Voyez enfin ci-dessus la note de la page 21.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSIE, seul.

Qui va là? Heu? Ma peur à chaque pas s'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour!
Quoi! si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis!
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous:

Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.[1]
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent;
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant;
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.[2]

1. Sosie s'exprime un peu en courtisan de Louis XIV, et Molière, en lui prêtant ces sentiments et ces paroles, faisoit peut-être un retour sur lui-même. Dans Plaute, Sosie tient le langage d'un esclave romain :

Opulento homini hoc servitus dura est;
Hoc magis miser est divitis servos;
Nocteisque diesque adsiduo satis superque est;
Quo facto aut dicto est opus, quietus ne sis...
Ipse dominus dives operis et laboris expers,
Quodcumque homini adcidit libero, posse retur,
Æquom esse putat; non reputat laboris quid sit,
Nec, æquom anne iniquom inperet, cogitabit.
Ergo in servitute expetunt multa iniqua.

« Que la servitude chez les riches est une rude condition! et que malheureux est l'esclave d'un grand! Nuit et jour, à chaque instant, mille choses à dire ou à faire; jamais de repos. Le maître, exempt de travail, vous taille largement la besogne. Tout ce qui lui passe par la tête lui semble juste et raisonnable. Que ses ordres vous donnent beaucoup de mal, qu'ils excèdent ou non vos forces, il n'en tient compte, il n'y songe seulement pas. Ah! qu'on a d'injustices à souffrir quand on sert! » (Traduction de M. J. Naudet, C'est de cette traduction que nous faisons généralement usage.)

2. Dans Plaute, Sosie meurt de peur d'être rencontré et battu, ce qui amène d'abord un défaut de vraisemblance : car plus il est peureux, plus il doit être pressé d'arriver: et ce n'est pas le moment d'avoir avec lui-même une conversation de deux cents vers, et de préparer le long récit qu'il doit

Il me faudroit, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas :
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en, et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus fort loin !
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène;
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.[1]

(Sosie pose sa lanterne à terre, et lui adresse son compliment.)

faire à sa maîtresse. Le plus pressé pour lui, c'est d'entrer à la maison. Molière a senti cette objection, et l'a prévenue. Après une vingtaine de vers sur sa frayeur et sur la condition des esclaves, Sosie dit :

Mais enfin dans l'obscurité
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.

Le voilà rassuré. Il est devant sa porte; c'est alors qu'il s'occupe de son message. La vraisemblance est observée. (LA HARPE.)

1. L'idée si comique du dialogue avec la lanterne n'est pas dans Plaute. On a dit que Molière l'avoit empruntée aux *Harangueuses* d'Aristophane; c'est une erreur. Dans *les Harangueuses*, Praxagora ne cause point avec sa lampe; elle lui adresse des éloges, une invocation. C'est une espèce de panégyrique, ou plutôt d'amplification de rhétorique sur les services que peut rendre une lampe, mais qui n'a aucun rapport avec la scène de Sosie, et qui n'a pu en faire naître l'idée. L'origine de cette scène se trouve dans la cinquième fable de la troisième nuit des *Facétieuses Nuits* de Straparole. Cédant aux séductions de la belle-sœur de son maître, qui a entrepris de lui faire commettre un mensonge, le véridique Travaillin a tué le taureau favori qui étoit confié à sa garde et en a donné à cette femme les cornes dorées. « Sitost qu'elle se fut partie, Travaillin fut tout estonné, et commença à penser comment il devoit faire pour bien s'excuser de la perte du taureau aux cornes d'or, que son maistre aimoit tant. Estant ainsi en ce tourment

Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...
(Bon! beau début!) l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
« Ah! vraiment, mon pauvre Sosie,
« A te revoir j'ai de la joie au cœur. »
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
(Bien répondu!) « Comment se porte Amphitryon? »
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
(Fort bien! belle conception!)

d'esprit et ne sçachant que faire ou que dire, à la fin s'imagina de prendre une branche d'arbre et la vestir de quelques siens pauvres habits et faindre que ce fust son maistre, et expérimenter comment il devroit faire quand il seroit devant son maistre Emilian. Après avoir accoustré ce fantaume en sa chambre, il s'absenta quelque peu, et puis il retourna, et salua cette branche vestue, en disant : « Bonjour, mon maistre », et en respondant à soy-mesme : « Tu sois le bien venu, Travaillin ; comment te portes-tu? Comment vont « tes affaires? Il y a longtemps que tu ne te laisses veoir. — Je me porte « fort bien, respondit-il ; j'ay esté tant empesché, que je n'ay peu venir vers « vous. — Comment se porte le taureau aux cornes dorées? » disoit Emilian ; et il respondit : « Par mon serment, monsieur, les loups l'ont dévoré dedans « le bois. » Et demeuroit sur ce point, ne sçachant plus que dire, mais s'en retournoit tout fasché. Puis s'en retournoit à la chambre et recommençoit sa harangue en disant : « Dieu vous garde, mon maistre! — Et toy aussi, « Travaillin! Comment vont nos affaires? Que faict nostre taureau aux cornes « dorées? — Je me porte bien, monsieur, Dieu merci et vous ; mais le tau- « reau se partit de la bergerie en la malheure, et en combattant avecques les « autres taureaux fut si asprement navré qu'il en est mort. — Mais où est « donc la peau et les cornes? » Et lors il ne sçavoit plus que respondre. Bref, ayant faict cela par plusieurs fois, il ne sçavoit plus quelle excuse trouver qui fust au moins pertinente. Travaillin ayant fait diverses harengues et autant de responces avecques l'homme de bois tout ainsi que s'il eust parlé à son maistre propre, et n'en voyant aucune se conformer à son désir, détermina sans autre pensement s'en aller trouver son maistre, quoy qu'il en advint. » (*Les Facétieuses Nuits de Straparole*, traduites par Jean Louveau et Pierre de Larivey, édition P. Jannet, 1857.)

« Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
« Rendre mon âme satisfaite? »
Le plus tôt qu'il pourra, madame, assurément;
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
(Ah!) « Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?
« Que dit-il? que fait-il? Contente un peu mon âme. »
Il dit moins qu'il ne fait, madame,
Et fait trembler les ennemis.
(Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?)
« Que font les révoltés? dis-moi, quel est leur sort? »
Ils n'ont pu résister, madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télèbe d'assaut; et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.
« Ah! quel succès! ô dieux! Qui l'eût pu jamais croire?
« Raconte-moi, Sosie, un tel événement. »
Je le veux bien, madame; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,[1]
Madame, est de ce côté;
(Sosie marque les lieux sur sa main ou à terre.)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là.
Ici nos gens se campèrent;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.

1. Télèbe étoit la capitale de l'île de Taphe, voisine et peu éloignée d'Ithaque, située vis-à-vis de l'Acarnanie.

Sur un haut, vers cet endroit,
Étoit leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Étoit la cavalerie.
Après avoir aux dieux adressé les prières,[1]
Tous les ordres donnés, on donne le signal :
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon, notre roi;
Et voici le corps d'armée,

(On fait un peu de bruit.)

Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entends quelque bruit, ce me semble.

SCÈNE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, sous la forme de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amants goûtent ensemble.

SOSIE, sans voir Mercure.

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

1. Voyez, sur cette succession de rimes féminines, la remarque que nous avons faite page 22.

MERCURE, à part.

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, sans voir Mercure.

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE, à part.

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud![1]
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE, apercevant Mercure d'un peu loin.

Ah! par ma foi, j'avois raison:

1. Voici les vers de Plaute:

SOSIA.

Neque ego hac nocte longiorem me vidisse censeo,
Nisi item unam, verberatus quam pependi perpetem.
Eam quoque, edepol, etiam multo hæc vicit longitudine.
Credo, edepol, equidem dormire Solem, atque adpotum probe.
Mira sunt, nisi invitavit sese in cœna plusculum.

MERCURIUS.

Ain' vero, verbero? Deos esse tui simileis putas?
Ego, pol, te istis tuis pro dictis et malefactis, furcifer,
Adcipiam; modo, sis, veni huc, invenies infortunium.

« SOSIE. Je ne vis jamais de nuit aussi longue, si ce n'est cependant une certaine nuit où, meurtri de coups, je restai au gibet tant qu'elle dura. Pour celle-là, ma foi, sa longueur fut bien plus grande encore. Vraiment, je crois que Phébus fait un somme pour cuver son vin. Il se sera sans doute un peu trop festoyé à table. »

« MERCURE, à part. Qu'est-ce à dire, maraud? crois-tu que les dieux te ressemblent? Je vais te payer pour ces insolences et pour tous tes méfaits, coquin. Tu n'as qu'à venir, ton arrivée ne sera pas joyeuse. »

C'est fait de moi, chétive créature !
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.

(Il chante.)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'étourdir ainsi ?

(A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu.)

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE, à part.

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos ;
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, à part.

Quel diable d'homme est-ce-ci ?
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison :
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison :
Il est seul, comme moi ; je suis fort, j'ai bon maître,
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

(A part.)

Moi! Courage, Sosie.

MERCURE.

Quel est ton sort? dis-moi.

SOSIE.

D'être homme, et de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah! ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'âme ravie.

MERCURE.

Résolûment, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour:

Je viens de là, vais là; j'appartiens à mon maître.[1]

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un désir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

1. Plaute revendique le fond et en partie la forme de ce dialogue si vif et si ingénieux. Rotrou a enchéri sur Plaute, et Molière sur Rotrou. Voici les vers de Plaute :

MERCURIUS.
Quo ambulas tu, qui Volcanum in cornu conclusum geris?
SOSIA.
Quid id exquiris tu, qui pugnis os exossas hominibus?
MERCURIUS.
Servos esne, an liber?
SOSIA.
Utcunque animo conlubitum 'st meo.....
MERCURIUS.
Possum scire quo profectus, quojus sis, aut quid veneris?
SOSIA.
Huc eo; heri mei sum servos : numquid nunc es certior?

Et voici les vers de Rotrou :

MERCURE.
Où s'adressent tes pas?
SOSIE.
Que t'importe? où je veux.
MERCURE.
Es-tu libre ou captif?
SOSIE.
Oui.
MERCURE.
Mais lequel des deux?
SOSIE.
Lequel des deux me plaît, ou tous les deux ensemble.
MERCURE.
Ce maraud veut périr.
SOSIE.
Tel menace qui tremble.
MERCURE.
Mais qui, de grâce, es-tu? Qui t'amène en ce lieu?
SOSIE.
J'appartiens à mon maître. Es-tu content? Adieu.

MERCURE.

A toi-même; et t'en voilà certain.

(Mercure donne un soufflet à Sosie.)

SOSIE.

Ah! ah! c'est tout de bon.

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien :
Nous verrons bien autre chose.
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

(Sosie veut s'en aller.)

MERCURE, arrêtant Sosie.

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.

Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment! chez nous?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!
Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien! que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est...?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Heu! comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Écoute,
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? De quelle rage est ton âme saisie?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, et l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien; je le soutiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE, battu par Mercure.

Justice, citoyens! Au secours! je vous prie.

MERCURE.

Comment! bourreau, tu fais des cris!

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme;
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien! es-tu Sosie à présent? qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, menaçant Sosie.

Encor! Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trêve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira; je garde le silence.

La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? dis, traître!

SOSIE.

Hélas! je suis ce que tu veux :
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue :
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; et si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, à part.

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort!...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi.

SOSIE.

Non. Mais, au nom des dieux, donne-moi la licence

De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grâce,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.[1]

MERCURE.

Passe;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

MERCURE, levant le bâton sur Sosie.

Comment? tu peux...?

SOSIE.

Ah! tout doux :
Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE.

Quoi! pendard, imposteur, coquin!...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

1. Toute cette partie de dialogue suit la scène de Plaute assez fidèlement :

SOSIA.
Obsecro, per pacem liceat te adloqui, ut ne vapulem.
MERCURIUS.
Imo induciæ parumper fiant, si quid vis loqui.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre trêve, et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Être ce que je suis est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille?
Et peut-on démentir cent indices pressants?
Rêvé-je? Est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie,
Pour m'empêcher d'entrer chez nous?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! tout cela n'est que trop véritable;
Et, plût au ciel, le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable;

Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.[1]

[SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.][*]

C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas;
Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger;
Frère d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis en public fus marqué par derrière,
Pour être trop homme de bien.[2]

[*] Ce qui est entre crochets ne se trouve pas dans l'édition de 1668 et n'est donné que par l'édition de 1682.

1. L'édition de 1682 marque que ces vingt-six vers, depuis les mots : « S'avisa-t-on jamais... » jusqu'à ceux-ci : « hormis les coups, » étoient omis à la représentation.

2. Dans Plaute, Sosie, faisant allusion aux coups de fouet qu'on donnoit

SOSIE, bas, à part.

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
(Haut.)
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamants en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.[1]

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; et sur elle il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.[2]

aux esclaves, dit de Mercure : « S'il a le dos cicatrisé, il ne manque rien à la ressemblance. » En cet endroit de la pièce de Molière, Mercure fait allusion à l'usage de marquer les malfaiteurs d'un fer chaud sur l'épaule, espèce de supplice pratiqué longtemps dans les sociétés modernes.

1. Molière remplace par un nœud de diamants la coupe dont il est question dans Plaute, coupe presque historique dans ce sujet fabuleux, puisque des historiens en ont fait mention et n'ont pas même dédaigné d'en décrire la forme.

2. Les *armes*, héraldiquement parlant, sont une invention des temps de la chevalerie. Mais les anciens faisoient usage d'anneaux sur la pierre desquels le signe particulier que chacun pouvoit adopter étoit gravé.

SOSIE, à part.

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie;
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il est déjà Sosie;
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle,
Pour démêler ce que je voi?
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir;
Par cette question il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.
(Haut.)
Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE, bas, à part.

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer;
Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE, bas, à part.

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,

S'il n'étoit dans la bouteille.[1]

(Haut.)

Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais, si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois?
Car enfin faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là dedans.

1. Voici le passage de Plaute :

SOSIA.
Si tu Sosia es, legiones quom pugnabant maxume,
Quid in tabernaculo fecisti? Victus sum si dixeris.
MERCURIUS.
Cadus erat vini; inde inplevi hirneam.
SOSIA.
Ingressu 'st viam.
MERCURIUS.
Eam ego, ut matre fuerat natum, vini eduxi meri.
SOSIA.
Mira sunt, nisi latuit intus illic in illac hirnea.

« Sosie : Si tu es Sosie, pendant le fort de la bataille, que faisois-tu dans la tonte?

« Mercure : Il y avoit un tonneau de vin; je remplis de ce vin un grand flacon.

« Sosie : L'y voilà.

« Mercure : Et tel qu'il étoit sorti du sein maternel, je l'avalai tout pur.

« Sosie : C'est merveille, s'il n'étoit caché dans le flacon. »

Rotrou, avant Molière, avoit traduit ce dernier trait comme il suit :

Je suis sans repartie après cette merveille,
S'il n'étoit, par hasard, caché dans la bouteille.

MERCURE.

Ah! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade?

SOSIE, battu par Mercure.

Ah! qu'est-ce ci, grands dieux! il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste ciel! j'ai fait une belle ambassade![1]

MERCURE, seul.

Enfin je l'ai fait fuir, et, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine;
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

SCÈNE III.

JUPITER, sous la forme d'Amphitryon; ALCMÈNE, CLÉANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher.
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue;

1. A l'imitation du Sosie de Plaute, mais en enchérissant sur lui, le Sosie de Rotrou ne se retire pas sans jouer beaucoup sur cette duplicité de personnage dont il est si plaisamment la victime. Ces subtilités, que donnoit le sujet, étoient d'ailleurs trop conformes au goût de l'époque où Rotrou écrivoit, pour qu'il n'en fît pas usage jusqu'à l'abus. Molière s'en est sagement abstenu ici; et il les a réservées pour la scène de Sosie avec Amphitryon, au commencement du second acte. Toutefois les vers de Rotrou sont assez bien tournés, pour qu'on nous pardonne de les citer ici :

Retirons-nous plutôt. O prodige! ô nature!
Où me suis-je perdu? Quelle est cette aventure?
Qui croira ce miracle aux mortels inconnu?
Où me suis-je laissé? Que suis-je devenu?
Comment peut un seul homme occuper double place?
Moi-même je me fuis; moi-même je me chasse.
Je porte tout ensemble, et je reçois les coups.
Je me vais éloigner, et je serai chez nous.
Quel est cet accident? Retournons à mon maître.

Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatants
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge a volé les instants
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol, qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique,
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMÈNE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits.
Mais quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal,
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême
Qui des Thébains vous fait le général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas! est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée,
Au moindre choc dont on entend parler!
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacée?
Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,

Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?[1]

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente;
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne,
Aux tendres sentiments que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir;
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMÈNE.

C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle

1. L'Alcmène de Plaute exprime, dans un monologue, des sentiments plus dignes d'une Romaine :

Sed hoc me beat saltem quod perduelleis vicit, et domum
Laudis conpos revenit : id solatio 'st. Absit, dummodo
Laude parta domum recipiat se : feram et perferam usque
Abitum ejus animo forti atque obfirmato, id modo si mercedis
Datur mihi, ut meus victor vir belli clueat; satis
Mihi esse ducam. Virtus præmium 'st optumum.
Virtus omnibus rebus anteit profecto.
Libertas, salus, vita, res, parenteis,
Patria et prognati tutantur, servantur;
Virtus omnia in se habet; omnia adsunt bona, quem penes est virtus.

« Du moins sa gloire me console : sa victoire sur les ennemis de l'État charme mon âme. Qu'il s'éloigne de moi, pourvu qu'il rentre avec honneur dans ses foyers! J'aurai le courage, j'aurai la force de supporter cette séparation. Non, je ne me plaindrai pas, si l'on proclame mon époux vainqueur de l'ennemi. Je serai satisfaite. La valeur est un don céleste. Oui la valeur est d'un prix à qui tout cède. Liberté, puissance, richesses, existence, famille, patrie, parents, tout est défendu, tout est conservé par la valeur. La valeur renferme en elle tout ce qu'on estime; c'est avoir tous les biens qu'avoir la valeur. »

Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse
Passe aussi celle d'un époux;
Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,
Quelle en est la délicatesse.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle et charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée;
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs
La douceur est empoisonnée.[1]

1. Tout ceci est de la subtilité, si l'on veut, et Boileau, dit-on, en étoit choqué. Mais ces recherches, ces distinctions, ces scrupules, ces secrets et inexplicables mécontentements, qui seroient sans doute inexcusables dans un personnage ordinaire, ne se comprennent-ils pas fort bien dans le dieu qui exploite la ressemblance et dérobe les droits du mari; qui est l'amant, et n'est pas l'époux qu'il semble être? La situation étant donnée dans toute sa singularité, il doit en naître aussi des sentiments singuliers qu'on ne sauroit juger selon les règles communes; et la critique qui condamne avec rigueur cette galante métaphysique obéit peut-être à un préjugé.

Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu;
Et que de votre cœur, de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMÈNE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage,
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmène, que vous ne pensez.
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et du retour au port les moments sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous;
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMÈNE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les dieux;
Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.

CLÉANTHIS, MERCURE.

CLÉANTHIS, à part.

O ciel! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE, à part.

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.[1]

CLÉANTHIS, arrêtant Mercure.

Quoi! c'est ainsi que l'on me quitte!

MERCURE.

Et comment donc? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas?

CLÉANTHIS.

Mais avec cette brusquerie,
Traître! de moi te séparer!

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie!
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer!

CLÉANTHIS.

Mais quoi! partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale![2]

MERCURE.

Diantre! où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles;
Et, depuis un long temps, nous nous sommes tout dit.

1. « Maintenant, ô Nuit, dit Jupiter dans la pièce latine, tu n'as plus à m'attendre; fais place au jour, et laisse briller sa vive et pure lumière sur les mortels. »

Nunc te, Nox, quæ me mansisti, mitto ut cedas die,
Ut mortalibus inluciscat luce clara et candida.

2. Ce mot, que nous écrivons sans *e* à la fin, pouvoit encore en prendre un du temps de Molière. La forme *régale* est autorisée par la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, en 1694.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon;
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé! mon dieu! Cléanthis, ils sont encore amants.
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencements,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grâce.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pousser les beaux sentiments!

CLÉANTHIS.

Quoi! suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon dieu! tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment! de trop bien vivre on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme

Qui ne cesse de m'assommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux et louables talents,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galants.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots;[1]
Et je prendrois pour ma devise :
« Moins d'honneur, et plus de repos. »

CLÉANTHIS.

Comment! tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode.
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chère âme;
Il me faut suivre Amphitryon.

CLÉANTHIS, seule.

Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! que, dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme?[2]

1. *Un mal d'opinion* est une expression hardie et originale. La Fontaine a eu la même idée, mais l'a rendue plus foiblement dans ces deux vers :

... Ce mal dont la peur vous mine et vous consume,
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.

2. Dans cette comédie, dont le sujet et les principales scènes appartiennent à Plaute, Cléanthis est une véritable création qui suffiroit seule pour

mettre l'imitation au-dessus du modèle. Rien, dans la pièce latine, n'avoit pu donner à Molière l'idée de ce personnage, si ce n'est cette phrase de Sosie parlant à Amphitryon :

Quid? me non rere expectatum amicæ venturum meæ?

« Et moi, penses-tu que je ne comblerai pas aussi les vœux de ma maîtresse? » C'est un bien foible germe que ce seul mot d'*amica;* et Molière, en le fécondant au point d'en tirer tout le rôle de Cléanthis, a certainement fait une chose aussi extraordinaire que si ce rôle étoit sorti uniquement de son imagination. (Auger.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

Viens çà, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire?
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi! tu veux me donner pour des vérités, traître!
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non: je suis le valet, et vous êtes le maître;
Il n'en sera, monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débroüille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,

Et réponds mot pour mot à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grâce, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des grands on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non; je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire...

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin!

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet pour nous montre du zèle!
Passons. Sur le chemin que t'est-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron!

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices;
Divers penchants en nous elle fait observer:
Les uns à s'exposer trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis?...

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même voulu répéter un petit
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Sosie; un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez du port envoyé vers Alcmène,
Et qui de nos secrets a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, monsieur, c'est la vérité pure:
Ce moi, plus tôt que moi, s'est au logis trouvé,
Et j'étois venu, je vous jure,

Avant que je fusse arrivé.[1]

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimatias maudit?
Est-ce songe? est-ce ivrognerie,
Aliénation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole;
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous;
Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,

1. Boileau, suivant l'auteur du *Bolœana*, trouvoit *plus naturel* ce vers de Rotrou :

J'étois chez nous longtemps avant que d'arriver.

D'abord le vers de Rotrou est inexactement cité; le voici tel qu'on le lit dans *les Sosies :*

J'ai trouvé, quand, bien las, j'eus ma course achevée...
AMPHITRYON.
Quoi?
SOSIE.
Que j'étois chez nous avant mon arrivée.

Ensuite, j'ai peine à voir sur quoi Boileau auroit fondé sa préférence. Rotrou et Molière n'ont fait que traduire fidèlement le vers de Plaute :

Prius multo ante ædeis stabam quam illo adveneram.

Mais Rotrou n'a pas ce vers qui amène si bien les deux autres :

Ce moi, plus tôt que moi, s'est au logis trouvé;

et, d'ailleurs, dans la traduction de Molière, la répétition du pronom *je* répond mieux aux deux *moi*, et rend d'autant plus sensible cette duplicité de personnage qui met aux champs l'esprit du valet et du maître. (Auger.)

A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non; vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun :
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,
Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé;
J'ai vu que c'étoit moi, sans aucun stratagème :
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,

Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes;
Enfin, deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE.

Bon, entré! Hé! de quelle sorte?
Ai-je voulu jamais entendre de raison?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu?

SOSIE.

Vraiment!

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi; non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainsi!

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut :
J'en ai reçu des témoignages;
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut :
C'est un drôle qui fait des rages.[1]

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi;
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte;
Ce moi qui m'a fait filer doux;
Ce moi qui le seul moi veut être;
Ce moi de moi-même jaloux;
Ce moi vaillant dont le courroux

1. Sosie convient que son double est plus courageux et plus fort que lui; mais sa vanité éclate encore dans cet aveu, qu'on pourroit croire modeste. Il semble aussi fier des coups qu'il a reçus que si c'étoit lui qui les eût donnés. N'est-ce pas la même chose en effet? n'est-ce pas lui qui a battu lui? et si, d'un côté, il est poltron, n'est-il pas vaillant de l'autre? De là ce ton de complaisance qu'il ne peut s'empêcher de prendre ici, et qui est d'un effet si bizarre.

Au moi poltron s'est fait connoître;
Enfin ce moi qui suis chez nous;
Ce moi qui s'est montré mon maître;
Ce moi qui m'a roué de coups.[1]

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, si j'ai bu que de l'eau!
A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,
T'ait fait voir toutes les chimères
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé:
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie,
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impose silence.

1. Plaute a fourni le sujet de cette tirade :

AMPHITRUO.

Quis te verberavit?

SOSIA.

Ego memet, qui nunc sum domi.

Rotrou a dit, après Plaute :

Moi que j'ai rencontré; moi qui suis sur la porte;
Moi qui me suis moi-même ajusté de la sorte;
Moi qui me suis chargé d'une grêle de coups;
Ce moi qui m'a parlé, ce moi qui suis chez nous.

C'est trop me fatiguer l'esprit;
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE, à part.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat :
Ce seroient paroles exquises
Si c'étoit un grand qui parlât.[1]

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcmène paroît avec tous ses appas;
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

1. Cette observation, qui est de tous les temps, se retrouve dans toutes les littératures. Euripide, dans la tragédie d'*Hécube*, fait dire à cette princesse, parlant à Ulysse : « Votre autorité suffit pour persuader, quand même vous parleriez mal. Le même discours venant d'un homme obscur ou d'un homme illustre, ne produit pas le même effet. »

Ennius a traduit le passage du poëte grec, dans ces vers qu'Aulu-Gelle a conservés :

Hæc tu etsi perverse dices, facile Achivos flexeris;
Nam quum opulenti loquuntur pariter atque ignobiles,
Eadem dicta, eademque oratio æqua non æque valet.

« Quelque mal que vous parliez, vous fléchirez aisément les Grecs; car un homme riche et un homme du peuple auroient beau dire la même chose, l'effet de leur discours ne seroit pas égal. »

Molière n'avoit sûrement pas eu besoin de ces auteurs grecs ou latins, pour prêter à Sosie cette réflexion que la société, si bien observée par lui, avoit fait naître plus d'une fois dans sa pensée; et c'est sans doute à la même source que La Fontaine l'avoit puisée, lorsque, après Molière, il s'exprimoit ainsi dans sa fable intitulée, *le Fermier, le Chien et le Renard :*

Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien.
(BRET.)

SCÈNE II.

ALCMÈNE, AMPHITRYON, CLÉANTHIS, SOSIE.

ALCMÈNE, sans voir Amphitryon.

Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les dieux,
Nous acquitter de nos hommages,
Et les remercier des succès glorieux
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.
(Apercevant Amphitryon.)
O dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le ciel qu'Amphitryon vainqueur
Avec plaisir soit revu de sa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur!
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon âme!

ALCMÈNE.

Quoi! de retour si tôt?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage:
Et ce « Quoi! si tôt de retour? »
En ces occasions n'est guère le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osois me flatter en moi-même
Que loin de vous j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment désiré
Donne à tous les instants une longueur extrême;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMÈNE.

Je ne vois...

AMPHITRYON.

Non, Alcmène, à son impatience
On mèsure le temps en de pareils états;
Et vous comptez les moments de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue,
Et ce dont on chérit la vue
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur;
Et j'attendois de votre cœur
D'autres transports de joie et de tendresse.

ALCMÈNE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire;
Et si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment?

ALCMÈNE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvements d'une entière allégresse?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là?

ALCMÈNE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour que j'ai précipité
Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre âme
A prévenu la vérité?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit vers ma flamme
Assez amplement acquitté?

ALCMÈNE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a, dans votre âme,
Du retour d'hier au soir brouillé la vérité?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai
Votre cœur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMÈNE.

C'est ce qu'on peut donner pour change
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMÈNE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMÈNE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question
Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALCMÈNE.

Sans doute; et, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que par là vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMÈNE.

Est-ce donc que par cette feinte
Vous désirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah! de grâce, cessons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMÈNE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi! vous osez me soutenir en face
Que plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALCMÈNE.

Quoi! vous voulez nier avec audace
Que dès hier en ces lieux vous vîntes sur le soir?

AMPHITRYON.

Moi! je vins hier?

ALCMÈNE.

Sans doute; et, dès avant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON, à part.

Ciel! un pareil débat s'est-il pu voir encore?
Et qui de tout ceci ne seroit étonné?
Sosie!

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore;
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcmène, au nom de tous les dieux,
Ce discours a d'étranges suites!
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMÈNE.

J'y pense mûrement aussi;
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamants que portoit Ptérélas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRYON.

Quoi! je vous ai déjà donné
Le nœud de diamants que j'eus pour mon partage,

Et que je vous ai destiné?

ALCMÈNE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMÈNE, montrant le nœud de diamants à sa ceinture.

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie!

SOSIE, tirant de sa poche un coffret.

Elle se moque, et je le tiens ici:
Monsieur, la feinte est inutile.

AMPHITRYON, regardant le coffret.

Le cachet est entier.

ALCMÈNE, présentant à Amphitryon le nœud de diamants.

Est-ce une vision?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON.

Ah ciel! ô juste ciel!

ALCMÈNE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte;
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps vite ce cachet.

SOSIE, ayant ouvert le coffret.

Ma foi, la place est vide.
Il faut que, par magie, on ait su le tirer,
Ou bien que de lui-même il soit venu, sans guide,
Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON, à part.

O dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE, à Amphitryon.

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,
Et de même que moi, monsieur, vous êtes double.[1]

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMÈNE.

Sur quoi vous étonner si fort?
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON, à part.

O ciel! quel étrange embarras!
Je vois des incidents qui passent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMÈNE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé?

AMPHITRYON.

Non; mais, à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMÈNE.

Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

1. Dans l'*Amphitruo*, Sosie insiste davantage :

Tu peperisti Amphitruonem; ego alium peperi Sosiam;
Nunc si pateram patera peperit, omneis congeminavimus.

« Tu as fait un second Amphitryon, comme moi un second Sosie. Si la coupe a fait aussi une seconde coupe, nous sommes tous doublés. »

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMÈNE.

Les soucis importants qui vous peuvent saisir
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire?

AMPHITRYON.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMÈNE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPHITRYON, à part.

Ah! d'un si doux accueil je me serois passé.

ALCMÈNE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur avec véhémence
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON, à part.

Peut-on plus vivement se voir assassiné!

ALCMÈNE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;

Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît?

ALCMÈNE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête ensemble nous soupâmes;
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.[1]

1. On a dit à tort que Plaute avoit exploité le côté scabreux de l'interrogatoire. Citons-le, on en jugera :

AMPHITRUO.
Ain' heri nos advenisse huc?
ALCUMENA.
Aio, advenientsque inlico
Me salutavisti, et ego te, et osculum tetuli tibi.
SOSIA.
Jam illud non placet principium de osculo.
AMPHITRUO.
Perge exsequi.
ALCUMENA.
Lavisti.
AMPHITRUO.
Quid, postquam lavi?
ALCUMENA.
Adcubuisti.
SOSIA.
Euge! optume.
Nunc exquire.
AMPHITRUO.
Ne interpella. Perge porro dicere.
ALCUMENA.
Cœna adposita 'st : cœnavisti mecum; ego adcubui simul.
AMPHITRUO.
In eodem lecto?
ALCUMENA.
In eodem.
SOSIA.
Hei! non placet convivium.
AMPHITRUO.
Sine modo argumenta dicat. Quid, postquam cœnavimus?
ALCUMENA.
Te dormitare aibas : mensa ablata 'st; cubitum hinc abiimus.
AMPHITRUO.
Ubi tu cubuisti?

AMPHITRYON.

Ensemble?

ALCMÈNE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON, à part.

Ah! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMÈNE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

ALCUMENA.
In eodem lecto tecum una in cubiculo.
AMPHITRUO.
Perdidisti!
SOSIA.
Quid tibi 'st?
AMPHITRUO.
Hæc me modo ad mortem dedit.

« AMPHITRYON. Tu soutiens que je vins hier ici?

« ALCMÈNE. Oui, et tu me saluas en arrivant, et j'en fis de même pour toi, et je t'embrassai.

« SOSIE. Voilà déjà un mauvais commencement que ce baiser.

« AMPHITRYON. Que se passa-t-il ensuite?

« ALCMÈNE. Tu allas au bain.

« AMPHITRYON. Et après le bain?

« ALCMÈNE. Tu te mis à table.

« SOSIE. Courage! cela ne va pas mal. Poursuis l'interrogatoire.

« AMPHITRYON. Ne nous interromps pas. (A Alcmène.) Continue.

« ALCMÈNE. On servit le souper. Nous soupâmes ensemble; j'étois placée à côté de toi.

« AMPHITRYON. Sur le même lit?

« ALCMÈNE. Oui.

« SOSIE. Aïe! ce souper ne me plaît pas.

« AMPHITRYON. Et le repas fini?

« ALCMÈNE. Tu dis que tu avois sommeil; on enleva la table, et nous allâmes nous coucher.

« AMPHITRYON. Et toi, où as-tu couché?

« ALCMÈNE. Dans notre appartement, dans le même lit que toi.

« AMPHITRYON. Je suis assassiné!

« SOSIE. Quoi donc?

« AMPHITRYON. Elle m'a donné le coup de la mort. »

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMÈNE.

Amphitryon!

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMÈNE.

Ah! quel emportement!

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur et plus de déférence:
Ce revers vient à bout de toute ma constance,
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance.

ALCMÈNE.

De qui donc vous venger? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas, mais ce n'étoit pas moi:
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMÈNE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi,
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus;
Et me voilà déterminée

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer :
C'est le moins qu'on doit voir; et les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir;
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frère déjà peut hautement répondre
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté :
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
Jusques à présent inouï;
Et, dans les mouvements d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi!

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉANTHIS, à Alcmène.

Faut-il...?

ALCMÈNE.

Je ne puis rien entendre :
Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.[1]

1. Cette scène est proprement la scène principale de l'ouvrage, celle qui fait le nœud, celle enfin que toutes les précédentes ne font que préparer, et dont toutes les suivantes ne sont que la conséquence. C'est assez dire qu'elle existe dans Plaute : elle y existe en entier, quant à la marche, à la progression, aux incidents variés de l'espèce d'action que forme ici le seul dialogue.

SCÈNE III.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS, à part.

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle:
Mais le frère sur-le-champ
Finira cette querelle.

SOSIE, à part.

C'est ici pour mon maître un coup assez touchant;
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant,
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS, à part.

Voyez s'il me viendra seulement aborder!
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE, à part.

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il point mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.
Dieu te gard', Cléanthis!

CLÉANTHIS.

Ah! ah! tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu! qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux,

Et sur rien tu te formalises.

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien? Dis.

SOSIE.

J'appelle sur rien
Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose,
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLÉANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà! D'où te vient donc ce transport furieux?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLÉANTHIS.

Quoi! tu fais l'ingénu?
Est-ce qu'à l'exemple du maître
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire:
Mais je ne t'en fais pas le fin,
Nous avions bu de je ne sais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS.

Tu crois peut-être excuser par ce trait.

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire,

J'étois dans un état où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as su traiter, étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport:
Je suis équitable et sincère,
Et me condamnerai moi-même, si j'ai tort.

CLÉANTHIS.

Comment! Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille:
De ta femme il fallut moi-même t'aviser;
Et lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon!

CLÉANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

Mon dieu! tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage:
J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage,
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE.

Courage !

CLÉANTHIS.

Enfin ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi ! je ne couchai point?

CLÉANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible?

CLÉANTHIS.

Traître ! il n'est que trop assuré.
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE.

Vivat Sosie !

CLÉANTHIS.

Hé quoi ! ma plainte a cet effet !
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait !

CLÉANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLÉANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage!

SOSIE.

Mon dieu! tout doucement. Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai dans l'âme une raison très-forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS.

Traître! te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi
Dont, avec ton discours, mon âme s'est remise.
Je m'appréhendois fort, et craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS.

Quelle est cette frayeur? et sachons donc pourquoi.

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir,
Et que dans cet état il ne peut provenir
Que des enfants pesants, et qui ne sauroient vivre.[1]
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvénients auroient pu s'en ensuivre!

1. C'étoit une opinion de l'antiquité. On lit dans Plutarque, au traité intitulé, *Comment il faut nourrir les enfants :* « A ce premier advertissement est conjoint un autre, que ceux qui paravant nous ont escrit de semblable matière, n'ont pas oublié : c'est, « Que ceux qui se veulent approcher de femmes pour engendrer, le doivent faire ou du tout à jeun, avant que d'avoir beu vin, ou pour le moins après en avoir pris bien sobrement, » parce que ceux qui ont été engendrés de pères saouls et yvres, deviennent ordinairement yvrognes. » (Traduction d'Amyot.)

CLÉANTHIS.

Je me moque des médecins,
Avec leurs raisonnements fades :
Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et sur les jours caniculaires
Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,
De cent sots contes par le nez.[1]

SOSIE.

Tout doux.

CLÉANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal;
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux;
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLÉANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois; en vain tu files doux :
Ton excuse n'est point une excuse de mise;
Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,

1. Autre opinion de l'antiquité. Hippocrate lui-même pensoit que les jours caniculaires avoient une influence funeste sur la santé, et il prescrivoit ou défendoit certaines choses en conséquence. Il est resté de tout cela quelques préjugés populaires qui avoient sans doute plus d'autorité encore au XVIIe siècle qu'ils n'en ont aujourd'hui.

Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi?

CLÉANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche, que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis; il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCÈNE IV.

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, à part.

Je viens prendre le temps de rapaiser Alcmène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoder.
(A Cléanthis.)
Alcmène est là-haut, n'est-ce pas?

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.[1]

SCÈNE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?

CLÉANTHIS.

Que si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux;
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées;

1. Il ne faut pas oublier que la scène se passe devant la maison d'Amphitryon. Alcmène n'ayant aucun motif de sortir de chez elle, il eût été peu vraisemblable qu'elle fût venue à point nommé sur le théâtre, pour entendre les excuses et les supplications de Jupiter. Celui-ci entrant dans la maison, Alcmène en doit sortir, puisqu'elle a horreur de sa présence et qu'elle est décidée à le fuir. Voilà par quel artifice le poëte, soumis à la règle de l'unité de lieu, va amener sur la voie publique un entretien qui naturellement y seroit déplacé; et la petite scène suivante entre Cléanthis et Sosie n'a pas d'autre but que de donner à Jupiter le temps de reparoître avec Alcmène. (AUGER.)

Dans Plaute, Alcmène rentrant sur la scène dit :

Durare nequeo in ædibus : ita me probri,
Stupri, dedecoris a viro argutam meo !

« Je ne puis rester dans cette maison, moi qui suis accusée d'infidélité, d'adultère, d'infamie par mon mari ! »

Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.[1]

CLÉANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

SCÈNE VI.

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer?
Hélas! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMÈNE.

Non, avec l'auteur de ma peine
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grâce!

ALCMÈNE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi!

ALCMÈNE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER, bas, à part.

Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.
(Haut.)
Souffrez que mon cœur...

1. Il y a ici un de ces anachronismes de pensée ou d'expression qu'il est bien difficile qu'un poëte moderne évite en traitant un sujet de l'antiquité, et que sans doute Molière se soucioit très-foiblement d'éviter.

ALCMÈNE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMÈNE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré,
Pour pouvoir un moment en être séparé.
Je vous suivrai partout, Alcmène.

ALCMÈNE.

Et moi, partout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable!

ALCMÈNE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable :
C'est un supplice qui m'accable :
Et je ne vois rien sous les cieux
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMÈNE.

J'en ai dans le cœur davantage:

Et, pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit*
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder?

ALCMÈNE.

Ah! juste ciel! cela peut-il se demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme?

JUPITER.

Ah! d'un esprit plus adouci...

ALCMÈNE.

Non, je ne veux du tout vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?
Est-ce là cet amour si tendre
Qui devoit tant durer, quand je vins hier ici?

ALCMÈNE.

Non, non, ce ne l'est pas; et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné;
Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.
C'est en sa place un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

* Var. *Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit*
C'est une correction de l'éditeur de 1734, par conséquent dépourvue d'autorité. Nous la signalons, parce qu'elle fut généralement adoptée au XVIIIe siècle.

JUPITER.

Hélas! que votre amour n'avoit guère de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce?
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMÈNE.

Ah! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux :
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins blessée.
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne;
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Sans doute avec assez de peine
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé
A de quoi ramener une âme qu'il offense;
Et dans l'amour qui lui donne naissance,
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports, contre un ressentiment,
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grâce aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais, que de gayeté de cœur,
On passe aux mouvements d'une fureur extrême;
Que sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime,*
Ah! c'est un coup trop cruel en lui-même,

* VAR. *D'un cœur qui chèrement vous aime,* (1682.)

Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre.
Cette action sans doute est un crime odieux.
Je ne prétends plus le défendre;
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable:
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser son cœur n'est point capable;
Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,
Trop de respect et de tendresse.
Et si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudroit le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous on doit toujours être;
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître,
Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous.
Lui seul a maltraité votre aimable personne.
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens, et vous l'abandonne:
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne.
N'en jetez pas sur lui l'effet;
Démêlez-le un peu du coupable:
Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMÈNE.

Ah! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles;
Et pour les esprits irrités
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux de même sorte occupent ma pensée;
Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux:
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien! puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
A vos ressentiments, en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mon abord vous chasse;
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux.
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux.
C'est un crime à blesser les hommes et les dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,

Que contre moi votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grâce;
Pour vous la demander je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme
Du plus tendre amour dont une âme
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuse la grâce où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespère.
Alcmène, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces moments la barbare longueur
Fait, sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste cœur;
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer:
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable:
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramène,
Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
Aucune impression de haine,

Au souvenir de mon amour!
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALCMÈNE.

Ah! trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène.

ALCMÈNE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMÈNE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMÈNE.

Non, ne m'en parlez point; vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc?

ALCMÈNE.

J'y fais tout mon effort:
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

ALCMÈNE.

Qui ne sauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos pieds.
Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMÈNE.

Hélas! ce que je puis résoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir :
Dire qu'on ne sauroit haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse...

ALCMÈNE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, et dépêche-toi,
Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.

(Bas, à part.)

Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCÈNE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien! tu vois, Cléanthis, ce ménage.

Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage?

CLÉANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment! cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi! tu ne veux pas?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère.
Tant pis pour toi.

CLÉANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu! je n'en ferai rien,
Et je veux être, à mon tour, en colère..

CLÉANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire;
On se lasse parfois d'être femme de bien.[1]

1. Charmante fin d'acte, qui achève le contraste des deux ménages, et qui ramène le comique sur le théâtre, d'où les amoureuses supplications de Jupiter l'ont écarté pendant une longue scène.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, seul.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et des tours que je fais, à la fin, je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.
Je ne saurois trouver, portant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir, pour me faire enrager..
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allégresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête,
Pour fuir leurs persécutions;
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur!

Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie, à tout propos,
Me promène sur ma disgrâce;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne;
On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature parfois produit des ressemblances
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer;
Et dans tous ces rapports sont mille différences
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout temps les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui partout en sont faits
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire
Je fusse contraint de les croire
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.
Ah! fasse le ciel équitable
Que ce penser soit véritable,
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

SCÈNE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE, dans le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu d'Amphitryon.

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité;
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète;
Et je me sens, par ma planète,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà! tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON, sans voir Mercure.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRYON, apercevant Mercure, qu'il prend pour Sosie.

Ah! ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre! et qui donc es-tu, toi
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte?

AMPHITRYON.

Quoi! tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non,
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON, à part.

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie! holà, Sosie!

MERCURE.

Hé bien, Sosie! oui, c'est mon nom;
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON.

Moi, pendard! ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître : avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau! si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O ciel! vit-on jamais une telle insolence!
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien! qu'est-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré?
Comme il les écarquille, et paroît effaré!

Si des regards on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudents propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRYON.

Oui, coquin! M'oses-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! quelle vision!
Dis-nous un peu, quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau?

AMPHITRYON.

Comment! encore!

MERCURE.

Étoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCURE.

Étoit-il vieux, ou nouveau?

AMPHITRYON.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon cher ami, crois-moi;[1]
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t'en, retire-toi;
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment! Amphitryon est là dedans?

MERCURE.

Fort bien;
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

[1] VAR. *Passe, mon pauvre ami, crois-moi;* (1682.)

SCÈNE III.

AMPHITRYON, seul.

Ah! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme!
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit!
Et si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme!
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat ou le secret à prendre?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison?
Ah! faut-il consulter dans un affront si rude?
Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCÈNE IV.

AMPHITRYON, SOSIE; NAUCRATÈS ET POLIDAS, dans le fond du théâtre.

SOSIE, à Amphitryon.

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah! vous voilà!

SOSIE.

Monsieur.

AMPHITRYON.

Insolent! téméraire!

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMPHITRYON, mettant l'épée à la main.

Ce que j'ai, misérable?

SOSIE, à Naucratès et à Polidas

Holà, messieurs! venez donc tôt.

NAUCRATÈS, à Amphitryon.

Ah! de grâce, arrêtez!

SOSIE.

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud?

(A Naucratès.)

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATÈS, à Amphitryon.

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment! il vient d'avoir l'audace
De me fermer ma porte au nez,
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrénés!

(Voulant le frapper.)

Ah! coquin!

SOSIE, tombant à genoux.

Je suis mort.

NAUCRATÈS, à Amphitryon.

Calmez cette colère.

SOSIE.

Messieurs!

POLIDAS, à Sosie.

Qu'est-ce?

SOSIE.

M'a-t-il frappé?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois par votre ordre autre part occupé?
Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATÈS.

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une âme satisfaite
D'avoir d'Alcmène apaisé le courroux.

(Sosie se relève.)

AMPHITRYON.

O ciel! chaque instant, chaque pas

Ajoute quelque chose à mon cruel martyre;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire ni que dire.

NAUCRATÈS.

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons; vous y pourrez seconder mon effort;
Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystère, et sachons notre sort.
Hélas! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort.[1]

(Amphitryon frappe à la porte de sa maison.)

SCÈNE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige?
Et qui frappe en maître où je suis?

1. Cette scène est dans Plaute; mais Plaute n'y fait paroître qu'un seul personnage appartenant à l'armée ou à la flotte : c'est le pilote Blépharon, que Sosie a été inviter à dîner de la part de Jupiter. Molière fait intervenir de la même façon deux capitaines, Naucratès et Polidas; et dans une des scènes suivantes, Amphitryon en amènera deux autres, Argatiphontidas et Pausiclès. Il me semble que le nombre n'est pas ici une chose inutile et indifférente. Le miracle des deux Amphitryons gagne, du côté de l'effet, à avoir quatre témoins au lieu d'un; car toujours l'impression reçue par les spectateurs est en proportion de celle qui est produite sur la scène. (AUGER.)

AMPHITRYON.

Que vois-je? justes dieux!

NAUCRATÈS.

Ciel! quel est ce prodige?
Quoi! deux Amphitryons ici nous sont produits!

AMPHITRYON, à part.

Mon âme demeure transie!
Hélas! je n'en puis plus, l'aventure est à bout;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATÈS.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, passant du côté de Jupiter.

Messieurs, voici le véritable;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.[1]

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'est trop être éludés[2] par un fourbe exécrable;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS, à Amphitryon, qui a mis l'épée à la main.

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laissez-moi.

1. La décision de Sosie n'est pas moins prompte dans Plaute :

. . . . . Blepharo, illic qui
Ex ædibus, heru 'st; hic vero veneficus.

2. *Éludés* dans le sens du verbe latin *eludere*, qui veut dire *duper, tromper*. Ce mot a déjà été employé dans ce sens, acte II, scène VII de *l'Étourdi*. Voyez tome I, page 55.

NAUCRATÈS.

Dieux! que voulez-vous faire?

AMPHITRYON.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER.

Tout beau! l'emportement est fort peu nécessaire;
Et lorsque de la sorte on se met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE.

Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère,
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRYON, à Sosie.

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageants.

SOSIE.

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON.

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAUCRATÈS, arrêtant Amphitryon.

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi! mon honneur de vous reçoit ce traitement!
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense!
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment!

NAUCRATÈS.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Fassent nos résolutions,
Lorsque par deux Amphitryons

Toute notre chaleur demeure suspendue?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir et de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,
Du salut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui,
Et ne saurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'est un coup trop hasardeux
Pour l'entreprendre sans lumière.
Avec douceur laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raison; et cette ressemblance
A douter de tous deux vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance;
Je suis plus raisonnable, et sais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence,
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main;
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon;
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion;
Et je prétends me faire à tous si bien connoître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être

Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoissance;
Et la chose sans doute est assez d'importance
Pour affecter la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas; messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution :
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.[1]

1. Excellente saillie comique qui est devenue proverbe. On y a repris une faute : *où*, a-t-on dit, ne peut se rapporter aux personnes, et signifier *chez qui*. La faute est bien légère, et elle pourroit être justifiée par de nombreux exemples. Corneille n'a-t-il pas dit dans *le Menteur?*

De ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes.

Et Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle?*

« Les Égyptiens sont les premiers *où* l'on ait su les règles du gouvernement. »

Rotrou est l'auteur de cette plaisanterie. Deux des capitaines d'Amphitryon hésitant entre Jupiter et lui, l'un d'eux demande qui des deux Am-

AMPHITRYON.

O ciel! puis-je plus bas me voir humilié!
Quoi! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur, à mes yeux, vient de dire;
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié!

NAUCRATÈS, à Amphitryon.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentiments de saison.
Je ne sais pas s'il impose;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, et flattez l'imposture :
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien! je les attends, et saurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;

phitryons les a invités à dîner, et, comme le dieu répond que c'est lui, il traite son général de fourbe, et lui dit :

Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne point.

Le trait est beaucoup mieux placé et beaucoup plus comique dans la bouche d'un valet gourmand. Quoi qu'il en soit, Plaute peut en avoir donné l'idée à Rotrou. Jupiter, apercevant Blépharon que Sosie a été inviter de sa part à dîner, dit : « Voici Sosie et Blépharon. Je vais les appeler : Sosie, viendras-tu enfin? tu me fais bien attendre à dîner. » Sur quoi Sosie dit à Blépharon : « Ne t'avois-je pas bien dit que celui qui est avec nous est le sorcier? » (AUGER.)

Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le ciel même, le ciel ne t'y sauroit soustraire;
Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON, à part.

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux;
Et chez moi venons à main forte
Pour le percer de mille coups.

SCÈNE VI.

JUPITER, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure;
Entrons vite dans la maison.

NAUCRATÈS.

Certes, toute cette aventure
Confond le sens et la raison.

SOSIE.

Faites trêve, messieurs, à toutes vos surprises,
Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

(Seul.)

Que je vais m'en donner, et me mettre en beau train.

De raconter nos vaillantises!
Je brûle d'en venir aux prises;
Et jamais je n'eus tant de faim.[1]

SCÈNE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent fleureur[2] de cuisine?

SOSIE.

Ah! de grâce, tout doux.

MERCURE.

Ah! vous y retournez!
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas! brave et généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.[3]

MERCURE.

Qui de t'appeler de ce nom
A pu te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,

1. Depuis cette petite scène inclusivement jusqu'à l'apparition de Jupiter sous sa véritable forme, la pièce de Molière cesse tout à fait de ressembler à celle de Plaute. Voyez l'analyse de la pièce latine dans la Notice préliminaire.

2. *Fleureur*, du verbe *fleurer*, que nous avons rencontré à la scène II du premier acte de *l'École des Maris*. Voyez tome II, page 240.

3. Rotrou avoit déjà fait dire au valet d'Amphitryon :

Je suis mort, au secours! Épargne-moi, de grâce!
Sosie, hélas! ta main sur toi-même se lasse;
Tu frappes sur Sosie, arrête, épargne-toi!

Sous peine d'essuyer mille coups de bâton?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnoître;
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul; et je suis obstiné
À ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage;
Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non! un frère incommode, et n'est pas de mon goût;
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare et tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise!
En cette qualité souffre-moi près de toi :
Je te serai partout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable est la loi.

Si d'entrer là dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las! à quelle étrange disgrâce,
Pauvre Sosie, es-tu réduit!

MERCURE.

Quoi! ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends!

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends;
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parents;
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

SOSIE, à part.

Que je te rosserois si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage.

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille,
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE, seul.

O ciel! que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, est une maudite heure!
Allons, cédons au sort dans notre affliction;
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie;
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon.
Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

SCÈNE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, PAUSICLÈS; SOSIE, dans un coin du théâtre, sans être aperçu.

AMPHITRYON, à plusieurs autres officiers qui l'accompagnent.

Arrêtez là, messieurs; suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

PAUSICLÈS.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme.

AMPHITRYON.

Ah! de tous les côtés mortelle est ma douleur,
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur.

PAUSICLÈS.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable...

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et sans consentement l'innocence y périt.[1]
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats; *
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là dedans ma pensée :
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais;
Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Écouter d'un ami raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur, n'est point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me sauroit plaire;
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère, **
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point;
Et de vous il faut que j'obtienne

* Var. *Touchent les endroits délicats;* (1682.)
** Var. *Par donner, sans autre mystère,* (1682.)

1. L'idée de ces vers appartient à Rotrou. L'Amphitryon des *Deux Sosies* répond de même au capitaine qui essaye de justifier Alcmène :

Elle a failli pourtant d'une ou d'autre façon.
S'agissant de l'honneur, l'erreur même est un crime;
Rien ne peut que la mort rétablir son estime.

Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.[1]

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE, à Amphitryon.

Je viens, monsieur, subir à vos genoux *
Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Lève-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me des-Sosie enfin

* VAR. *Je viens, monsieur, subir à deux genoux*, (1682.)

1. La mode des seconds qui épousoient toute espèce de querelle, sans presque daigner s'enquérir du sujet, et qui auroient cru se déshonorer en cherchant à concilier deux hommes prêts à se battre, au lieu de se battre en même temps qu'eux, cette mode n'étoit pas encore tout à fait passée, malgré les sévères édits de Louis XIV contre le duel. Molière la tourne ici en ridicule dans la personne d'Argatiphontidas, dont l'humeur spadassine et fanfaronne est assez conforme à son nom qui signifie, en grec, tueur de serpents. (AUGER.)

Comme on vous des-Amphitryonne.[1]

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne?

SCÈNE IX.

CLÉANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS, SOSIE.

CLÉANTHIS.

Ô ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi?
Quelle est la peur que je t'inspire?

CLÉANTHIS.

Las! vous êtes là-haut, et je vous vois ici!

NAUCRATÈS, à Amphitryon.

Ne vous pressez point; le voici
Pour donner devant tous les clartés qu'on désire,
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

1. Plaute est plein de jeux de mots de ce genre. Ainsi, dans le *Trinummus* (l'Homme aux trois deniers), un personnage joue sur le nom de *Charmides* :

. . . Te itidem, ut charmidatus es, rursum recharmida.

« Eh bien! des-Charmide-toi comme tu t'es en-Charmidé.

SCÈNE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous; et sachez par avance
Que c'est le grand maître des dieux
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je suis Mercure,
Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure :
Mais de s'en consoler il a maintenant lieu;
Et les coups de bâton d'un dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, monsieur le dieu, je suis votre valet :
Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie;
Je suis las de porter un visage si laid;
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout à fait.

(Mercure s'envole dans le ciel.)

SOSIE.

Le ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie!
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie
Un dieu plus diable que toi.

SCÈNE XI.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, PAUSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, dans une nue [sur son aigle, armé de son foudre, au bruit du tonnerre et des éclairs.] *

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur;
Et sous tes propres traits vois Jupiter paroître.
A ces marques tu peux aisément le connoître;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix et la douceur.
Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Étouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore; [1]
Et, sans doute, il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du souverain des dieux.
Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure;
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.
Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie;
Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
De voir que pour lui plaire il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux :
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,

* Ce qui est placé entre crochets ne se trouve que dans l'édition de 1682.

1. Voyez, dans la Notice préliminaire, la même pensée que Plaute fait exprimer, non par Jupiter, mais par Amphitryon.

Par lui-même n'a pu triompher de sa foi;
Et que ce qu'il a reçu d'elle
N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.[1]

SOSIE, à part.

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.[2]

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle.
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde
Fera connoître à tous que je suis ton support;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données.
C'est un crime que d'en douter:
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.

(Il se perd dans les nues.)

NAUCRATÈS.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

1. Ce compliment adressé par Jupiter à Amphitryon n'est point dans Plaute. Molière en a pris l'idée dans ces vers de Rotrou :

Je suis le suborneur de ses chastes attraits,
Qui, sans l'emprunt de ton image,
Quelque beau que fût mon servage,
Pour atteindre son cœur aurois manqué de traits.

S'il y avoit eu, dans ce rôle, la moindre allusion au roi Louis XIV et à ses nouvelles amours, le compliment de Jupiter, trop flatteur pour M. de Montespan, auroit-il donc été du goût du monarque?

2. La pensée de ce vers appartient à Rotrou : Molière n'a fait que changer l'image. Rotrou avoit dit :

On appelle cela lui sucrer le breuvage.

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes :
C'est un mauvais embarquement;
Et d'une et d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur :
Tout cela va le mieux du monde.
Mais enfin, coupons aux discours,
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires, toujours
Le meilleur est de ne rien dire.[1]

1. Chez Plaute et chez Molière, mêmes personnages, excepté Cléanthis, mêmes scènes, même succession d'imbroglios plaisants. Cependant quelle différence dans les physionomies des personnages! Comparez au Mercure françois le Mercure latin, bateleur goguenard qui s'amuse à trahir le secret de la machine théâtrale, et à montrer, sous son masque et sous le déguisement du maître des dieux, les pauvres esclaves histrions. Comparez aux subtilités galantes et coquettes du Jupiter moderne les paroles caressantes de l'autre Jupiter, telles que d'un père de famille romain dans un entretien affectueux et grave avec sa matrone. Comparez au courroux généreux de notre Amphitryon contre son faussaire les poltronneries du héros de la pièce latine et sa joie débonnaire, quand le roi de l'Olympe lui apprend l'association dont il est honoré. Ce sont deux spectacles tout divers sur un seul fond comique. Les deux auteurs ont bien fait, chacun pour le goût de son temps et de son pays. (J. Naudet.)

FIN D'AMPHITRYON.

GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

18 juillet 1668

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Le traité d'Aix-la-Chapelle ayant été ratifié le 2 mai 1668 et la paix étant assurée au moins pour quelque temps, Louis XIV voulut célébrer ces heureux événements en donnant à sa cour, dans les nouveaux jardins de Versailles, une fête non moins brillante que celle de 1664.

Cette fête eut lieu le 18 juillet. On écrit de Saint-Germain-en-Laye à la Gazette, sous la date du 20 juillet 1668 : « Le 19 de ce mois (lisez le 18)[1] Leurs Majestés, avec lesquelles étoient Monseigneur le Dauphin, Monsieur et Madame, et tous les seigneurs et dames de la cour, s'étant rendues à Versailles, y furent diverties par l'agréable et pompeuse fête qui s'y préparoit depuis si longtemps et avec la magnificence digne du plus grand monarque du monde. Elle commença sur les sept heures du soir, en suite de la collation qui étoit délicieusement préparée en l'une des allées du parc de ce château, par une comédie des mieux concertées, que représenta la troupe du roi sur un superbe théâtre dressé dans une vaste salle de verdure. Cette comédie, qui étoit mêlée, dans les entr'actes, d'une espèce d'autre comédie en musique et en ballets, ne laissa rien à souhaiter en ce premier divertissement, auquel une seconde collation de fruits

1. Il y a, sur le jour où cette fête eut lieu, des variations singulières : les éditions de *George Dandin*, de 1672 et de 1682, disent le 15 juillet ; Robinet dit le 16 ; la Gazette le 19 ; Félibien, dans sa relation, le 18. C'est à cette dernière date qu'il convient de s'attacher.

et de confitures en pyramides fut servie, aux deux côtés de ce théâtre, et présentée à Leurs Majestés par les seigneurs qui étoient placés dessus : ce qui, étant accompagné de quantité de jets d'eau, fut trouvé tout à fait galant par l'assistance de près de trois mille personnes, entre lesquelles étoient le nonce du pape, les ambassadeurs qui sont ici, et les cardinaux de Vendôme et de Retz... »

La première et la principale place dans les divertissements avoit été, comme l'on voit, réservée à la comédie, et c'étoit Molière qui, aidé de Lulli, devoit la remplir. Pour s'acquitter d'une tâche toujours difficile et lutter avantageusement contre les festins, les jeux, les feux d'artifice, Molière s'avisa de reprendre et de développer, comme il avoit déjà fait pour *le Médecin malgré lui*, un de ces canevas de la comédie improvisée que la troupe avoit dans son répertoire. Il remit en œuvre cette farce de *la Jalousie du Barbouillé* que nous avons publiée dans notre premier volume, et il en composa *George Dandin*.

On sait l'anecdote que met en scène la farce du *Barbouillé :* Une femme, voulant rentrer chez elle à une heure indue, trouve la porte fermée; son mari l'accable de reproches et de menaces; elle feint de se tuer, et lorsque celui-ci, effrayé, met les pieds hors de la maison, elle s'y glisse, referme la porte, et prend contre lui tous les avantages qu'il avoit tout à l'heure. Cette anecdote est une de celles qu'on rencontre le plus fréquemment dans les conteurs. Elle vient de loin; elle vient de l'Inde, comme on le peut voir dans l'*Essai sur les fables indiennes*, par M. Loiseleur-Deslongchamps.[1] Notre moyen âge la répéta sous toutes les formes. Mentionnons seulement le récit en vers qu'on trouve dans *le Roman de Dolopathos*, composé par Herbert au commencement du XIIIe siècle, et la Nouvelle IV de la septième Journée du *Décaméron* de Boccace. Voici un résumé de ce dernier conte :

Un habitant d'Arezzo, nommé Tofano, avoit épousé une jeune et jolie femme nommée Gitta, et il en étoit jaloux à l'excès. Dans Boccace, les maris sont toujours jaloux à l'excès, quoiqu'ils le soient rarement sans cause. C'étoit le cas de Tofano. Gitta avoit remarqué que son mari aimoit fort à boire; elle favo-

1. Pages 158-60 et 170.

risoit son penchant, l'enivroit chaque soir, et, quand il étoit ivre, le faisoit coucher. Puis elle alloit passer quelques heures hors du logis. Cependant le soin qu'elle prenoit de remplir le verre de son mari éveilla les soupçons de celui-ci. Un jour il feignit de rentrer chancelant et déraisonnant. Sa femme crut qu'il n'étoit pas nécessaire de le faire boire davantage, et, l'ayant mis au lit, courut à son rendez-vous ordinaire. Tofano, furieux, ferme la porte aux verrous, et va se poster à la fenêtre pour la voir revenir. Il eut la patience d'y demeurer jusqu'à son retour, quoiqu'on fût alors au commencement de l'hiver. La belle, désolée de trouver la porte fermée, ne savoit que devenir. Elle fit de vains efforts pour l'ouvrir de force. Son mari, après l'avoir laissée faire quelques moments : « C'est temps perdu, ma femme, lui dit-il; tu ne saurois entrer. Tu feras beaucoup mieux de retourner à l'endroit d'où tu viens. Tu peux être assurée de ne remettre les pieds dans la maison, que je ne t'aie fait la honte que tu mérites, en présence de tous tes parents et de tous nos voisins. » La dame eut beau prier, solliciter, pour qu'on lui ouvrît; elle eut beau protester qu'elle venoit de passer la soirée chez une de ses voisines, parce que, les nuits étant longues, elle s'ennuyoit d'être seule : ses prières et ses protestations furent inutiles. Son original de mari avoit absolument décidé, dans son esprit étroit, de dévoiler aux yeux de tout le monde la conduite irrégulière de sa femme et son propre déshonneur. La belle, voyant que les supplications ne servoient de rien, eut recours aux menaces. « Si tu persistes à ne pas m'ouvrir, lui dit-elle, je t'assure que je t'en ferai repentir, et que je me vengerai de ton opiniâtreté de la manière la plus cruelle. — Et que peux-tu me faire? dit le mari. — Te perdre, reprit la femme, à qui l'amour venoit d'inspirer une ruse infaillible pour le déterminer à ouvrir... Oui, te perdre; car, plutôt que de souffrir la honte que tu veux me faire subir injustement, je me jetterai dans le puits qui est ici tout près; et comme tu passes avec justice pour un brutal et un ivrogne, on ne manquera pas de dire que c'est toi qui m'y as jetée dans un moment d'ivresse. Alors, ou tu seras obligé de t'expatrier et d'abandonner tes biens, ou tu t'exposeras à avoir la tête tranchée, comme meurtrier de ta femme, dont effectivement tu auras à te reprocher la mort. » Cette menace ne fit pas plus

d'effet sur l'âme de Tofano que les prières n'en avoient fait auparavant. Sa femme le voyant inébranlable : « C'en est donc fait de moi, lui dit-elle; Dieu veuille avoir pitié de mon âme et de la tienne. Je laisse ici ma quenouille dont tu feras l'usage qu'il te plaira. Adieu, mon mari, adieu! »

La nuit étoit des plus obscures; à peine eût-on pu distinguer les objets dans la rue. La femme va droit au puits, prend une grosse pierre et l'y jette de toute sa force, après s'être écriée : « Mon Dieu, ayez pitié de moi! » La pierre fit un si grand bruit en frappant l'eau, que Tofano ne douta point que Gitta ne se fût réellement jetée dans le puits. La peur le saisit. Il court chercher le seau avec la corde, et sort précipitamment de la maison; mais la belle, qui s'étoit cachée près de la porte, ne voit pas plutôt son mari dehors, qu'elle entre, referme la porte aux verrous, et, montant à la fenêtre, se met à crier à son tour : « Maudit ivrogne, tu ne rentreras pas ce soir! Je suis lasse de ta mauvaise conduite. Je veux te dénoncer à tout le quartier; nous verrons qui de nous deux sera blâmé. »

En effet, les voisins s'attroupent, les parents accourent. Tofano est injurié par les uns et battu par les autres. Il est enfin obligé d'abjurer toute jalousie pour rentrer en grâce auprès de sa femme. C'est ainsi, conclut Boccace, que ce mari devint sage à ses dépens. Vive l'amour pour corriger les hommes!

Nul doute que cette facétie, tant exploitée par les conteurs, si tentante pour la farce françoise, n'eût fourni la matière de quelque joyeux patelinage, comme on disoit au XVIe siècle, bien avant *la Jalousie du Barbouillé*.

La Jalousie du Barbouillé, fidèle aux vieilles traditions, étoit dirigée uniquement contre la malice des femmes, et n'avoit d'autre but que de faire rire aux dépens du mari, cette victime éternelle dont nos bons aïeux avoient si peu de pitié.

Lorsque Molière entreprit de faire de cette farce une comédie, il y introduisit un élément d'observation et de satire. Il voulut montrer le danger de l'inégalité des conditions dans le mariage : il représenta un riche paysan ayant épousé une demoiselle noble, et portant la peine de sa vanité. Nous n'avons pas besoin de dire que cette idée non plus n'étoit pas nouvelle; il s'agit d'un travers qui a existé dans toutes les sociétés et qui, par conséquent, a

été attaqué dans toutes les littératures. On a rappelé un passage des *Nuées* d'Aristophane. On a rappelé ce passage de l'*Aulularia* (*la Marmite*) de Plaute où Mégadore prie Euclion de lui donner sa fille en mariage; Euclion répond:

Venit hoc mi, Megadore, in mentem ted esse hominem divitem,
Factiosum; me item esse hominem paupèrum, pauperrumum.
Nunc si filiam locassim meam tibi, in mentem venit
Te bovem esse, et me asellum : ubi tecum conjunctus siem,
Ubi onus nequeam ferre pariter, jaceam ego asinus in luto;
Tu me bos magis haud respicias, gnatus quasi nunquam siem.
Et te utar iniquiore, et meus me ordo inrideat.
Neutrubi habeam stabile stabulum, si quid divorti fuat.
Asini me mordicibus scindant, boves incursent cornibus.
Hoc magnum 'st periculum, me ab asinis ad boves transcendere.

« Je réfléchis, Mégadore, que tu es riche et puissant, que je suis pauvre et très-pauvre. Si je deviens ton beau-père, nous aurons attelé ensemble le bœuf et l'âne: je serai l'âne incapable de porter le même faix que toi, et je tomberai harassé dans la boue; et le bœuf ne me regardera pas plus que si je n'existois pas. Il me traitera avec hauteur, et mes pareils se moqueront de moi. Plus d'étable où me retirer, s'il survient un divorce; les ânes de me déchirer à belles dents, les bœufs de me chasser à coups de cornes. Il y a donc trop de danger pour moi à quitter les ânes pour passer chez les bœufs. »

Une source où Molière a presque certainement puisé, c'est un conte de Boccace autre que celui que nous avons cité tout à l'heure, la huitième Nouvelle de la septième Journée du *Décaméron*. Une courte analyse de ce conte le prouvera: Arriguccio Berlinghieri, riche marchand, a fait la folie d'épouser une demoiselle noble, appelée Sismonde. Sa femme a un galant qu'elle va retrouver la nuit, à un signal convenu. S'apercevant une fois de leur manége, il descend dans la rue, et se met à la poursuite du galant. Pendant ce temps, la femme, moyennant de généreuses promesses, fait mettre une servante à sa place dans son lit, et souffle la lumière. Le mari revient, frappe outrageusement cette fille, qu'il prend pour son infidèle, lui coupe les cheveux, et va, en toute hâte, chercher les parents de sa femme. Celle-ci aussitôt renvoie la servante, et attend tranquillement son mari,

qui rentre accompagné de la mère et des trois frères de Sismonde. Qu'on juge de l'étonnement et de la confusion du mari, lorsqu'une femme qu'il croyoit trouver sans chevelure et avec le visage tout meurtri, se présente à lui sans une seule contusion sur la figure, et avec tous ses cheveux sur la tête. Sismonde alors l'accuse effrontément d'être un ivrogne, un libertin, et d'avoir, dans son ivresse, fait à quelque autre femme tout ce qu'il prétend avoir fait à la sienne. Toutefois, comme elle est remplie de douceur et d'indulgence, elle déclare qu'elle pardonne à son mari, et elle prie ses parents de faire de même. Mais sa mère ne s'apaise pas si facilement. « Par la foi de Dieu! ma fille, s'écrie-t-elle les yeux étincelants de colère, des choses de cette nature peuvent-elles se pardonner? On devroit éventrer ce malheureux, cet infâme, cet ingrat que nous avons tiré de la poussière, et qui ne méritoit pas une femme telle que toi. S'il t'avoit surprise avec un galant, qu'auroit-il donc fait de plus que ce qu'il a eu l'intention de te faire? Le barbare! tu n'es pas faite pour être victime de la mauvaise humeur et des vices d'un marchand de poires cuites. Ces sortes de gens, venus du village en sabots et vêtus comme des ramoneurs, n'ont pas plutôt gagné trois sous, qu'ils veulent s'allier aux plus illustres maisons. Ils font faire ensuite des armes, et on les entend parler de leurs ancêtres comme s'ils avoient oublié d'où ils sortent. Si vos frères m'en avoient voulu croire, ma fille, vous auriez été mariée à un des enfants de la famille des comtes de Gui; et vous n'auriez jamais épousé ce faquin, qui, par reconnoissance pour les bontés qu'on a eues pour lui, va crier à minuit que vous êtes une femme de mauvaise vie, tandis que je n'en connois pas de plus sage et de plus honnête dans la ville. Mais, par la foi de Dieu! si l'on vouloit m'en croire, on le traiteroit de manière à le mettre dans l'impossibilité de te manquer une seconde fois. Mes enfants, continua-t-elle, je vous le disois bien, que votre sœur ne pouvoit être coupable : vous avez entendu pourtant tout ce que ce petit marchand en a dit. A votre place, je l'étoufferois sur l'heure, et je croirois faire une bonne œuvre; elle seroit même déjà consommée, si le ciel m'eût faite homme. Oui, tu as beau me regarder, ajouta-t-elle en s'adressant à son gendre, je le ferois comme je je dis, si je n'étois pas femme. »

Les frères, non moins irrités que leur mère, mais plus maîtres d'eux-mêmes, se contentèrent d'accabler Berlinghieri d'injures et de menaces. Ils finirent par lui dire qu'ils lui pardonnoient pour cette fois; mais que, s'il lui arrivoit jamais de dire du mal de sa femme, et que cela parvînt à leur connoissance, ils lui feroient passer un mauvais quart d'heure; puis ils se retirèrent.

Il est aisé de reconnoître dans ce récit la situation qui, adoucie toutefois et traitée par Molière selon les convenances de la scène, termine le second acte de *George Dandin*.

Malgré ces rapprochements, qui ont sans doute leur intérêt, on ne sauroit attacher beaucoup d'importance aux obligations que Molière contracta envers ses devanciers. Les mœurs de son temps suffisoient bien à lui fournir cet élément de comédie. L'ambition nobiliaire étoit en effet singulièrement développée à cette époque. « D'honnêtes et riches bourgeois, dit Auger, désespérant de devenir nobles de leur chef, vouloient du moins s'allier à des familles nobles : les uns donnoient leur fille à quelque gentilhomme obéré, qu'une grosse dot affranchissoit de la poursuite de ses créanciers; les autres, en plus petit nombre, épousoient eux-mêmes quelque fille de qualité, dont les parents recevoient, pour prix de cette mésalliance, de quoi rétablir leurs affaires délabrées. Dans ces unions de la roture opulente et de la noblesse nécessiteuse, l'une étoit presque toujours condamnée à supporter les mépris de l'autre. La demoiselle, dont le nom et les quartiers venoient s'abîmer dans un hymen plébéien, rougissoit du mari qui l'avoit tirée de son orgueilleuse misère, et se croyoit plus que quitte envers lui quand elle n'avoit fait que l'humilier. L'homme de qualité, en vertu de son rang, dédaignoit celle qui lui avoit donné les moyens de le soutenir, et souvent portoit à d'autres femmes les prodigalités qu'elle l'avoit mis en état de faire. Cette espèce de désordre social appeloit certainement la censure de la comédie. »

En donnant à sa nouvelle composition ce caractère de satire sociale, Molière ne prévit pas sans doute que, par la suite, on lui demanderoit compte, non plus seulement de l'intention particulière qu'il y avoit mise, mais de la conclusion qui ressort de l'ensemble du tableau. Une farce comme *la Jalousie du Barbouillé* pouvoit impunément se ressentir de l'ancienne licence; mais une

comédie ne devoit pas échapper aussi facilement aux sévérités de la critique. Le XVIIIe siècle blama en effet *George Dandin* au nom de la morale. La protestation la plus véhémente est celle de Jean-Jacques Rousseau : « Voyez, dit-il, comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, et n'en devient que plus coupable, en forçant par un charme invincible les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices : mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise... Quel est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni ? »

Ces accusations ont été, comme on le pense bien, souvent repoussées. Mais nous croyons inutile de reproduire ici telle ou telle des réfutations qui en ont été faites. Il est certain que George Dandin est trop puni ; qu'il y a je ne sais quoi d'âpre et d'amer dans cette gaieté, et qu'il ne faut pas trop discuter l'impression qu'elle nous laisse. Il faut prendre la leçon telle qu'elle s'offre à la surface, non aller au fond des choses ; sinon, tout s'assombrit infailliblement, et la meilleure facétie devient mélancolique et criminelle. Molière, en arrangeant ces scènes de *George Dandin*, voulut, nous ne devons pas non plus l'oublier, égayer un public en fête. Ce n'est pas une œuvre de grandes proportions ni de hautes visées. Elle se perdoit, pour ainsi dire, au milieu des danses et de la musique de Lulli. Cela rétablit les choses dans leur vrai jour, et donne tort aux moroses objurgations de la critique puritaine.

La pièce remplit son but, c'est-à-dire qu'elle divertit ses illustres spectateurs. Robinet écrit dans sa lettre du 21 juillet 1668 ces rimes enthousiastes :

> Sus, Muse, promptement passez
> En cette autre brillante salle

Qui fut la salle théâtrale.
O le charmant lieu que c'étoit!
L'or partout, certes, éclatoit;
Trois rangs de riches hautelices
Décoroient ce lieu de délices
Aussi haut, sans comparaison,
Que la vaste et grande cloison
De l'église de Notre-Dame
Où l'on chante en si bonne gamme.
Maintes cascades y jouoient
Qui de tous côtés l'égayoient;
Et, pour en gros ne rien omettre
Dans les limites d'une lettre,
En ce beau rendez-vous des jeux,
Un théâtre, auguste et pompeux
D'une manière singulière,
S'y voyoit dressé par Molière,
Le Mome cher et glorieux
Du bas Olympe de nos dieux.
Lui-même, donc, avec sa troupe.
Laquelle avoit les Ris en croupe,
Fit là le début des ébats
De notre cour pleine d'appas,
Par un sujet archi-comique
Auquel riroit le plus stoïque
Vraiment, malgré bon gré ses dents,
Tant sont plaisants les incidents!
Cette petite comédie,
Du crû de son rare génie,
Et je dis tout disant cela,
Étoit aussi, par-ci, par-là,
De beaux pas de ballet mêlée,
Qui plurent fort à l'assemblée,
Ainsi que les divins concerts
Et les plus mélodieux airs,
Le tout du sieur Lulli, Baptiste,
Dont maint est le singe et copiste.

Parmi les descriptions de cette brillante soirée du 18 juillet qui furent immédiatement publiées, il faut citer : *Le grand Divertissement royal de Versailles*, imprimé chez Robert Ballard, qui contient le programme des intermèdes et les paroles chantées en musique. C'est là probablement ce livret dont Robinet parle dans la lettre du 21 juillet :

Et pour plaisir, plus tôt que tard,

Allez voir chez le sieur Ballard,
Qui de tout cela vend le livre
Que presque pour rien il délivre,
Si je vous mens ni peu ni prou.
Et si vous ne saviez pas où,
C'est à l'enseigne du Parnasse.
Allez-y donc vite, et de grâce.

« Un de nos beaux esprits, disoit l'auteur de ce livret, est chargé de faire le récit de la fête. » Ce bel esprit, c'étoit André Félibien, dont la relation, en quelque sorte officielle, a place dans toute édition des Œuvres de Molière. On la trouvera à la suite de cette notice.

A quelque temps de là, le 5 août, la reine mit au monde un second fils de France qui fut nommé duc d'Anjou. Des réjouissances publiques eurent lieu à cette occasion. Les différentes troupes de Paris donnèrent la comédie *gratis*, et celle de Molière ne fut pas la moins empressée à faire preuve de zèle. Robinet, qui assista au spectacle offert au Palais-Royal, grâce, ajoute-t-il, à l'obligeance de mademoiselle Hubert, nous fournit d'assez curieux détails :

L'excellente troupe du roi
Fit à ravir, en bonne foi,
Tant dans *les Fâcheux*, qu'on peut dire
Des fâcheux qui nous font bien rire,
Que dans *le Médecin forcé;*
Et, depuis qu'on a commencé
Jusqu'à la fin, que l'on fait pouffe,
De rire presque l'on s'étouffe.
Mais entre les deux, leur auteur,
Et qui l'est de telle hauteur,
Fit en cinq ou six périodes
Valant six des meilleures odes,
Un discours, qui bien reçu fut,
Et dans lequel beaucoup me plut
Une comparaison d'Hercule,
Ou que sa chemise me brûle!
Outre cela, sous sept habits,
Aussi vrai que je vous le dis,
Ce brave auteur, le sieur Molière,
Joua de façon singulière
Et se surpassa ce jour-là :
C'est tout dire, disant cela.

On aperçoit ici le chef de troupe dans ses fonctions d'orateur; et, de plus, on peut constater que Molière remplissoit, dans *les Fâcheux*, les principaux rôles de fâcheux, ainsi que nous l'avons dit à la page 328 du deuxième volume.

Molière tarda quelque temps à jouer *George Dandin* à la ville. Cette pièce ne fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal que le 9 novembre, deux mois juste après la première représentation de *l'Avare*.

Grimarest raconte à ce propos une anecdote assez peu vraisemblable : « Lorsque Molière, dit-il, projeta de donner son *George Dandin* au public, un de ses amis lui fit entendre qu'il y avoit dans le monde un Dandin qui pourroit bien se reconnoître dans sa pièce, et qui étoit en état par sa famille, non-seulement de la décrier, mais encore de le faire repentir d'y avoir travaillé. « Vous avez raison, dit Molière à son ami; mais je sais un sûr « moyen de me concilier l'homme dont vous me parlez : j'irai lui « lire ma pièce. » Au spectacle, où il étoit assidu, Molière lui demanda une de ses heures perdues, pour lui faire une lecture. L'homme en question se trouva si fort honoré de ce compliment, que, toutes affaires cessantes, il donna parole pour le lendemain; et il courut tout Paris pour tirer vanité de la lecture de cette pièce. Molière, disoit-il à tout le monde, me lit ce soir une comédie : voulez-vous en être? Molière trouva une nombreuse assemblée, et son homme qui présidoit. La pièce fut trouvée excellente; et lorsqu'elle fut jouée, personne ne la faisoit mieux valoir que celui dont je viens de parler, et qui pourtant auroit pu s'en fâcher, une partie des scènes que Molière avoit traitées dans sa pièce étant arrivées à cette personne. » Acceptons cette anecdote pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour un commérage qui avoit cours à la fin du XVIIe siècle, et que Grimarest a recueilli. Elle semble être tout simplement la mise en action des deux vers de l'*Art poétique* :

> Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
> S'y voit avec plaisir ou croit ne pas s'y voir.

George Dandin fut imprimé à la fin de l'année 1668. Voici le titre de la première édition : « *George Dandin ou le mary confondu*, comédie par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou,

au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image Saint-Louis. 1669. Avec privilége du Roy. » Le privilége est du dernier jour de septembre 1668.

Une seconde édition eut lieu en 1672 : « *George Dandin ou le mary confondu*, comédie par J.-B. P. de Molière, représentée la première fois, pour le Roy à Versailles, le 15 de juillet 1668, et depuis donnée au public à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 novembre de la même année 1668, par la troupe du Roy. A Paris, chez Pierre Trabouillet, au Palais, dans la gallerie des Prisonniers, à l'image S. Hubert; et à la Fortune, proche le greffe des Eaux et Forêts. 1672. Avec privilége du Roy. »

Ce texte de 1672 est reproduit fort exactement dans l'édition des Œuvres de Molière de 1682.

L. M.

RELATION

DE LA

FÊTE DE VERSAILLES

DU 18 JUILLET 1668.[1]

Le Roi ayant accordé la paix aux instances de ses alliés et aux vœux de toute l'Europe, et donné des marques d'une modération et d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son royaume, lorsque, pour réparer, en quelque sorte, ce que la cour avoit perdu dans le carnaval, pendant son absence, il résolut de faire une fête dans les jardins de Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux, l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes et extraordinaires, dont ce grand prince sait si bien assaisonner tous ses divertissements

1. L'auteur de cette relation, André Félibien, étoit né en 1619 et mourut en 1695. Il fut historiographe des bâtiments, des arts et des manufactures, secrétaire de l'Académie d'architecture, et un des huit qui formèrent, dans le principe, l'Académie des Inscriptions. Il composa plusieurs ouvrages, dont le plus estimé a pour titre, *Entretiens sur les Vies et sur les Ouvrages des plus excellents peintres, anciens et modernes*. Il eut deux fils, dont l'un hérita de son amour pour les arts, et de la plupart de ses emplois, et dont l'autre, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, écrivit l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, et commença l'*Histoire de la ville de Paris*, achevée par Dom Lobineau, son confrère.

Cette Relation a été imprimée à Paris, chez Pierre Le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du Roi, rue Saint-Jacques, à la Croix-d'Or, 1668. Avec privilége de Sa Majesté.

Elle fut réimprimée onze ans plus tard (1679), en un grand volume in-folio, de l'imprimerie royale, par Sébastien Mabre-Cramoisy, directeur de ladite imprimerie; et ornée alors de cinq belles planches par Le Pautre.

Pour cet effet, voulant donner la comédie ensuite d'une collation, et le souper, après la comédie, qui fût suivi d'un bal et d'un feu d'artifice, il jeta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration ; et, parce que l'un des plus beaux ornements de cette maison est la quantité des eaux que l'art y a conduites, malgré la nature qui les lui avoit refusées, Sa Majesté leur ordonna de s'en servir, le plus qu'ils pourroient, à l'embellissement de ces lieux, et même leur ouvrit les moyens de les employer, et d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête, le duc de Créquy, comme premier gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comédie; le maréchal de Bellefonds, comme premier maître-d'hôtel du Roi, prit soin de la collation, du souper, et de tout ce qui regardoit le service des tables; et M. Colbert, comme surintendant des bâtiments, fit construire et embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, et donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théâtre pour la comédie; le sieur Gissey, d'accommoder un endroit pour le souper; et le sieur Le Vau, premier architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi, dix-huitième jour de juillet, le Roi étant parti de Saint-Germain, vint dîner à Versailles avec la Reine, monseigneur le Dauphin, Monsieur et Madame. Le reste de la cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des officiers du Roi qui faisoient les honneurs, et recevoient tout le monde dans les salles du château, où il y avoit, en plusieurs endroits, des tables dressées, et de quoi se rafraîchir; les principales dames furent conduites dans des chambres particulières, pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au marquis de Gesvres, capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes, afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement, sortit du château avec la Reine et tout le reste de la cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand Leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre,

elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la Grotte, où, après avoir considéré les fontaines qui les embellissent, elles s'arrêtèrent particulièrement à regarder celle qui est au bas du petit parc, du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une flèche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluie et couvre tout le bassin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits amours sur des cygnes, qui font chacun un grand jet d'eau, et qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces amours, qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, et sur leur visage l'on aperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces amours, sont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majestés allèrent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une espèce de labyrinthe, elles arrivèrent, après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables en manière de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espèces de cavernes, on voyait diverses sortes de viandes froides; l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massepains et pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures sèches; une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; et la dernière étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartiments, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates, et disposées d'une manière toute nouvelle; leurs pieds et leurs dossiers étoient environnés de feuillages mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, et sur laquelle

on voyoit, dans un grand vase, un oranger dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui deux autres arbres de différentes espèces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chute faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres et les fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle sortît une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet étoit disposée d'une manière toute particulière; le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, et à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espèce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dé qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dé, et sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs; et, en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, se terminoit, aux deux extrémités, par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de siéges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la grosseur et la bonté étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites d'une manière tout extraordinaire; et, à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pu dire autrefois que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, et qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées, de chaque côté, de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, et sur des siéges de gazon, il y avoit de grands vases remplis de divers arbres chargés de leurs fruits. Dans la première de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La seconde étoit toute de bigareautiers et de cerisiers mêlés ensemble. La troisième étoit bordée d'abricotiers et de pêchers; la quatrième, de groseilliers de Hollande; et dans la cinquième,

l'on ne voyoit que des poiriers de différentes espèces. Tous ces arbres faisoient un agréable objet à la vue, à cause de leurs fruits, qui paroissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées, et, sur les pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un carré qui étoit au milieu. Dans ce carré, l'on voyoit les chiffres du Roi, composés de différentes fleurs; et des deux côtés pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades aussi de verdure, avec leurs pilastres, d'un côté et d'autre; et tous ces pilastres étoient terminés par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches étoit la figure du dieu Pan, qui, ayant sur le visage toutes les marques de la joie, sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là comme la divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches il y avoit quatre satyres, deux hommes et deux femmes, qui tous sembloient danser et témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir visités par un si grand monarque, suivi d'une si belle cour. Toutes ces figures étoient dorées et faisoient un effet admirable contre le vert de ces palissades.

Après que Leurs Majestés eurent été quelque temps dans cet endroit si charmant, et que les dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient; et la destruction d'un arrangement si beau servit encore d'un divertissement agréable à toute la cour, par l'empressement et la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains et ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une calèche, la Reine dans sa chaise, et tout le reste de la cour dans leurs carrosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la comédie, et, passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des Cygnes, qui termine l'allée Royale vis-à-vis du château. Ce bassin est un carré long finissant par deux demi-ronds. Sa longueur est de soixante

toises, sur quarante de large. Dans son milieu, il y a une infinité de jets d'eau qui, réunis ensemble, font une gerbe d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires.

A côté de la grande allée Royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cents pas; celle qui est à droite en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, et celle qui est à gauche, l'allée des Prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Ces deux allées des côtés, et celle qui les traverse, ont cinq toises de large; mais, à l'endroit où elles se rencontrent, elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en carré. C'est dans cet endroit de l'allée du Roi, que le sieur Vigarani avoit disposé le lieu de la comédie. Le théâtre, qui avançoit un peu dans le carré de la place, s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui monte vers le château, et laissoit, pour la salle, un espace de treize toises de face sur neuf de large.

L'exhaussement de ce salon étoit de trente pieds jusques à la corniche, d'où les côtés du plafond s'élevoient encore de huit pieds jusques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors; et, par dedans, paré de riches tapisseries que le sieur du Metz, intendant des meubles de la couronne, avoit pris soin de faire disposer de la manière la plus belle et la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafond pendoient trente-deux chandeliers de cristal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la salle étoient plusieurs siéges disposés en amphithéâtre, remplis de plus de douze cents personnes; et, dans le parterre, il y avoit encore sur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette salle étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théâtre, et l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théâtre étoit de trente-six pieds, et, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torses, de bronze et de lapis, environnées de branches et de feuilles de vigne d'or; elles étoient posées sur des piédestaux de marbre, et portoient une grande corniche aussi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi sur un cartouche doré, accompagné de trophées; l'architecture étoit d'ordre ionique. Entre chaque colonne, il y avoit une figure: celle qui étoit à droite représentoit la Paix, et celle qui étoit à

gauche figuroit la Victoire; pour montrer que Sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse et pleine d'abondance, en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse et remplie de joie, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque Leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur et la magnificence surprit toute la cour, et quand elles eurent pris leurs places sur le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théâtre; et alors, les yeux se trouvant tout à fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées, qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenue par quatre termes qui représentoient des satyres. La partie d'en bas de ces termes, et ce qu'on appelle gaîne, étoient de jaspe, et le reste de bronze doré. Ces satyres portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs; et, sur les piédestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vases dorés, aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtues de marbre blanc, qui environnoient un long canal. Au bord de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal; et, au-dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré, d'où sortoient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrés; et, sur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit, d'un côté et d'autre, une longue allée de grands arbres, entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture rustique. Chaque cabinet couvroit un grand bassin de marbre, soutenu sur un piédestal de même matière, et de ces bassins sortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau, qui formoient autant de chandeliers; et, à l'autre extrémité, on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques, au travers desquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord l'on vit sur le théâtre une collation magnifique d'oranges de Portugal, et de toutes sortes de fruits chargés à

fond et en pyramides dans trente-six corbeilles, qui furent servies à toute la cour par le maréchal de Bellefonds, et par plusieurs seigneurs, pendant que le sieur de Launay, intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le sujet de la comédie et du ballet.[1]

Bien que la pièce qu'on représenta doive être considérée comme un impromptu, et un de ces ouvrages où la nécessité de satisfaire sur-le-champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loisir d'y apporter la dernière main, et d'en former les derniers traits, néanmoins il est certain qu'elle est composée de parties si diversifiées et si agréables, qu'on peut dire qu'il n'en a guère paru sur le théâtre de plus capable de satisfaire tout ensemble l'oreille et les yeux des spectateurs. La prose dont on s'est servi est un langage très-propre pour l'action qu'on représente; et les vers qui se chantent entre les actes de la comédie conviennent si bien au sujet, et expriment si tendrement les passions dont ceux qui les récitent doivent être émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il semble que ce soient deux comédies que l'on joue en même temps, dont l'une soit en prose et l'autre en vers, elles sont pourtant si bien unies à un même sujet, qu'elles ne sont qu'une même pièce et ne représentent qu'une seule action.

L'ouverture du théâtre se fait par quatre bergers[2] déguisés en valets de fêtes, qui, accompagnés de quatre autres bergers[3] qui jouent de la flûte, font une danse, où ils obligent d'entrer avec eux un riche paysan qu'ils rencontrent, et qui, mal satisfait de son mariage, n'a l'esprit rempli que de fâcheuses pensées: aussi l'on voit qu'il se retire bientôt de leur compagnie, où il n'a demeuré que par contrainte.

Climène[4] et Chloris,[5] qui sont deux bergères amies, enten-

1. Ce livret imprimé, distribué aux spectateurs, selon l'usage, étoit-il le même que celui qui parut chez Ballard, et dont nous avons parlé dans la Notice préliminaire? Nous sommes porté à le croire, du moins pour ce qui concerne le programme des intermèdes. Félibien va le suivre du reste fort exactement dans cette partie de son récit, et se bornera à le développer un peu en quelques endroits.

2. Beauchamp, Saint-André, La Pierre, Favier.

3. Descouteaux, Philbert, Jean et Martin Hottere.

4. Mademoiselle Hilaire. — 5. Mademoiselle des Fronteaux.

dant le son des flûtes, viennent joindre leurs voix à ces instruments, et chantent : [1]

L'autre jour, d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, sur sa musette,
Chantoit dans nos bois :
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisants !
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

La jeune Lisette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette
Reprit tendrement :
Amour, si, sous ton empire,
Je souffre des maux cuisants,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens.

Tircis [2] et Philène, [3] amants de ces deux bergères, les abordent pour les entretenir de leur passion, et font avec elles une scène en musique.

CHLORIS.

Laissez-nous en repos, Philène.

1. Tous les vers de ces entrées de ballet ont été composés par Molière. C'est ce que Robinet a soin de nous marquer spécialement :

D'ailleurs de ces airs bien chantés,
Dont les sens étoient enchantés,
Molière avoit fait les paroles,
Qui valoient beaucoup de pistoles,
Car en un mot, jusqu'en ce jour,
Soit pour Bacchus, soit pour l'Amour
On n'en avoit point fait de telles,
C'est comme dire d'aussi belles.

2. Blondel. — 3. Gaye.

CLIMÈNE.

Tircis, ne viens point m'arrêter.

TIRCIS ET PHILÈNE.

Ah! belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter!

CLIMÈNE ET CHLORIS.

Mais que me veux-tu conter?

LES DEUX BERGERS.

Que d'une flamme immortelle
Mon cœur brûle sous tes lois.

LES DEUX BERGÈRES.

Ce n'est pas une nouvelle:
Tu me l'as dit mille fois.

PHILÈNE, à Chloris.

Quoi! veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime et n'obtienne rien?

CHLORIS.

Non: ce n'est pas mon envie.
N'aime plus; je le veux bien.

TIRCIS, à Climène.

Le ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMÈNE.

C'est au ciel, puisqu'il t'engage,
A te payer de tes soins.

PHILÈNE, à Chloris.

C'est par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CHLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

LES DEUX BERGERS.

L'éclat de tes yeux me tue.

LES DEUX BERGÈRES.

Détourne de moi tes pas.

LES DEUX BERGERS.

Je me plais dans cette vue.

LES DEUX BERGÈRES.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILÈNE.

Ah ! belle Climène !

TIRCIS.

Ah ! belle Chloris.

PHILÈNE, à Climène.

Rends-la pour moi plus humaine.

TIRCIS, à Chloris.

Dompte pour moi ses mépris.

CLIMÈNE, à Chloris.

Sois sensible à l'amour que te porte Philène.

CHLORIS, à Climène.

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMÈNE, à Chloris.

Si tu veux me donner ton exemple, bergère,
Peut-être je le recevrai.

CHLORIS, à Climène.

Si tu veux te résoudre à marcher la première,
Possible que je te suivrai.

CLIMÈNE, à Philène.

Adieu, berger.

CHLORIS, à Tircis.

Adieu, berger.

CLIMÈNE, à Philène.

Attends un favorable sort.

CHLORIS, à Tircis.

Attends un doux succès du mal qui te possède.

TIRCIS.

Je n'attends aucun remède.

PHILÈNE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS ET PHILÈNE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

Ces deux bergers se retirent, l'âme pleine de douleur et de désespoir;[1] et, ensuite de cette musique, commence le premier acte de la comédie en prose.

Le sujet est qu'un riche paysan, s'étant marié à la fille d'un gentilhomme de campagne, ne reçoit que du mépris de sa femme aussi bien que de son beau-père et de sa belle-mère, qui ne l'avoient pris pour leur gendre qu'à cause de ses grands biens.

Toute cette pièce est traitée de la même sorte que le sieur de Molière a de coutume de faire ses autres pièces de théâtre; c'est-à-dire, qu'il y représente avec des couleurs si naturelles le caractère des personnes qu'il introduit, qu'il ne se peut rien voir de plus ressemblant que ce qu'il a fait pour montrer la peine et les chagrins où se trouvent souvent ceux qui s'allient au-dessus de leur condition; et, quand il dépeint l'humeur et la manière de faire de certains nobles campagnards, il ne forme point de traits qui n'expriment parfaitement leur véritable image. Sur la fin de l'acte, le paysan est interrompu par une bergère qui lui vient apprendre le désespoir des deux bergers: mais, comme il est agité d'autres inquiétudes, il la quitte en colère; et Chloris entre, qui vient faire une plainte sur la mort de son amant:

Ah! mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?

1. Ces deux bergers s'en vont désespérés, suivant la coutume des anciens amants qui se désespéroient de peu de chose. (Relation imprimée chez Ballard.)

Coulez, coulez, mes pleurs;
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre âme en esclave asservie?
Hélas! pour contenter sa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie.

Ah! mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs;
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,
Les sévères froideurs dont je m'étois armée?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort!
Est-ce le prix, hélas! de m'avoir tant aimée?

Ah! mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs;
Je n'en puis trop répandre.

Après cette plainte, commença le second acte de la comédie en prose. C'est une suite des déplaisirs du paysan marié, qui se trouve encore interrompu par la même bergère, qui vient lui dire que Tircis et Philène ne sont point morts; et lui montre six bateliers[1] qui les ont sauvés. Le paysan, importuné de tous ces avis, se retire, et quitte la place aux bateliers, qui, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, dansent avec leurs crocs, et se jouent ensemble; après quoi se récite le troisième acte de la comédie en prose.

Dans ce dernier acte, l'on voit le paysan dans le comble de la douleur, par les mauvais traitements de sa femme. Enfin, un de

1. Joüan, Beauchamp, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu.

ses amis lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, et l'emmène pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commence à célébrer, par des chants et des danses, le pouvoir de l'Amour.

Ici la décoration du théâtre se trouve changée en un instant, et l'on ne peut comprendre comment tant de véritables jets d'eau ne paroissent plus, ni par quel artifice, au lieu de ces cabinets et de ces allées, on ne découvre sur le théâtre que de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui chantent et qui jouent de toutes sortes d'instruments. Chloris commence, la première, à joindre sa voix au son des flûtes et des musettes.

CHLORIS.

Ici l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes:
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

Le Zéphyre, entre ces eaux,
Fait mille courses secrètes;
Et les rossignols nouveaux,
De leurs douces amourettes
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

Pendant que la musique charme les oreilles, les yeux sont

agréablement occupés à voir danser plusieurs bergers[1] et bergères,[2] galamment vêtus. Et Climène chante :

Ah ! qu'il est doux, belle Sylvie,
Ah ! qu'il est doux de s'enflammer !
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

CHLORIS.

Ah ! les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs !
Est-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs ?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs !

PHILÈNE.

Un moment de bonheur, dans l'amoureux empire,
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable :
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux :
Il est le plus aimable
Et le plus grand des dieux.

A ces mots, l'on vit s'approcher, du fond du théâtre, un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel étoit assise toute la troupe de Bacchus, composée de quarante satyres. L'un d'eux,[3] s'avançant à la tête, chanta fièrement ces paroles :

1. Chicanneau, Saint-André, La Pierre, Favier.
2. Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.
3. D'Estival.

Arrêtez : c'est trop entreprendre.
Un autre dieu, dont nous suivons les lois,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes et vos voix :
A des titres si beaux Bacchus seul peut prétendre;
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHŒUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable:
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux :
Il est le plus aimable
Et le plus grand des dieux.

Plusieurs du parti de Bacchus mêloient aussi leurs pas à la musique; et l'on vit un combat des danseurs et des chantres de Bacchus contre les danseurs et les chantres qui soutenoient le parti de l'Amour.

CHLORIS.

C'est le printemps qui rend l'âme
A nos champs semés de fleurs;
Mais c'est l'Amour et sa flamme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT DE BACCHUS.[1]

Le soleil chasse les ombres
Dont le ciel est obscurci,
Et des âmes les plus sombres
Bacchus chasse le souci.

CHŒUR DE BACCHUS.

Bacchus est révéré sur la terre et sur l'onde.

1. Gingan.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour est un dieu qu'on adore en tous lieux.

CHŒUR DE BACCHUS.

Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour a dompté les hommes et les dieux.

CHŒUR DE BACCHUS.

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?

CHŒUR DE L'AMOUR.

Rien peut-il égaler ses charmes précieux?

CHŒUR DE BACCHUS.

Fi de l'Amour et de ses feux!

LE PARTI DE L'AMOUR.

Ah! quel plaisir d'aimer!

LE PARTI DE BACCHUS.

Ah! quel plaisir de boire!

LE PARTI DE L'AMOUR.

A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

LE PARTI DE BACCHUS.

C'est mourir, que de vivre et de ne boire pas.

LE PARTI DE L'AMOUR.

Aimables fers!

LE PARTI DE BACCHUS.

Douce victoire!

LE PARTI DE L'AMOUR.

Ah! quel plaisir d'aimer!

LE PARTI DE BACCHUS.

Ah! quel plaisir de boire!

LES DEUX PARTIS.

Non, non; c'est un abus.
Le plus grand dieu de tous...

LE PARTI DE L'AMOUR.

C'est l'Amour.

LE PARTI DE BACCHUS.

C'est Bacchus.

Un berger[1] arrive, qui se jette au milieu des deux partis pour les séparer, et leur chante ces vers :

C'est trop, c'est trop, bergers. Eh! pourquoi ces débats?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas :
Ce sont deux déités qui sont fort bien ensemble;
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHŒURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables,
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables,
Et faisons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus et l'Amour.

Tous les danseurs se mêlent ensemble, et l'on voit parmi les bergers et les bergères quatre des suivants de Bacchus,[2] avec des thyrses, et quatre bacchantes[3] avec des espèces de tambours de basque, qui représentent ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus. De ces thyrses, les suivants frappent sur les cribles des bacchantes et font différentes postures, pendant que les bergers et les bergères dansent plus sérieusement.

On peut dire que, dans cet ouvrage, le sieur de Lulli a trouvé

1. Le Gros.
2. Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.
3. Paysan, Manceau, Le Roy, Pesan.

le secret de satisfaire et de charmer tout le monde; car jamais il n'y a rien eu de si beau et de mieux inventé. Si l'on regarde les danses, il n'y a point de pas qui ne marque l'action que les danseurs doivent faire, et dont les gestes ne soient autant de paroles qui se fassent entendre. Si l'on regarde la musique, il n'y a rien qui n'exprime parfaitement toutes les passions et qui ne ravisse l'esprit des auditeurs. Mais ce qui n'a jamais été vu est cette harmonie de voix si agréable, cette symphonie d'instruments, cette belle union de différents chœurs, ces douces chansonnettes, ces dialogues si tendres et si amoureux, ces échos, et enfin cette conduite admirable dans toutes les parties, où, depuis les premiers récits, l'on a vu toujours que la musique s'est augmentée, et qu'enfin, après avoir commencé par une seule voix, elle a fini par un concert de plus de cent personnes qu'on a vues, toutes à la fois sur un même théâtre, joindre ensemble leurs instruments, leurs voix et leurs pas dans un accord et une cadence qui finit la pièce, en laissant tout le monde dans une admiration qu'on ne peut assez exprimer.

Cet agréable spectacle étant fini de la sorte, le Roi et toute la cour sortirent par le portique du côté gauche du salon, et qui rend dans l'allée de traverse au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des Prés, l'on aperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, et sur le haut de la couverture s'élevoit une espèce de dôme d'une grandeur et d'une hauteur si belle et si proportionnée, que le tout ensemble ressembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques restes; il étoit tout couvert de feuillages et rempli d'une infinité de lumières. A mesure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit isolé, et l'on voyoit dans les huit angles autant de pilastres qui servoient comme de pieds forts ou d'arcs-boutants élevés de quinze pieds de haut. Au-dessus de ces pilastres, il y avoit de grands vases ornés de différentes façons, et remplis de lumières. Du haut de ces vases sortoit une fontaine qui, retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de cristal; ce qui faisoit un effet d'autant plus admirable qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au devant de celle par

où l'on entroit, et sur deux piédestaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui représentoient deux Faunes jouant chacun d'un instrument. Au-dessus de ces portes on voyoit comme une espèce de frise ornée de huit grands bas-reliefs, représentant, par des figures assises, les quatre saisons de l'année et les quatre parties du jour. A côté des premières, il y avoit des doubles L; et, à côté des autres, des fleurs de lis. Elles étoient toutes enchâssées parmi le feuillage, et faites avec un artifice de lumière si beau et si surprenant qu'il sembloit que toutes ces figures, ces L et ces fleurs de lis fussent d'un métal lumineux et transparent.

Le tour du dôme étoit aussi orné de huit bas-reliefs éclairés de la même sorte; mais au lieu de figures, c'étoient des trophées disposés en différentes manières. Sur les angles du principal édifice et du dôme, il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extrémités.

Si l'on fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroissoit de choses qu'on croiroit ne se pouvoir faire que par magie! Sa grandeur étoit de huit toises de diamètre. Au milieu, il y avoit un grand rocher, et autour du rocher, une table de figure octogone, chargée de soixante-quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits. Il sembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau et de plus riche pour la composition de cet ouvrage, et qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien su cacher l'artifice dont ils s'étoient servis pour l'imiter!

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pégase; il sembloit, en se cabrant, faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses pieds, mais qui aussitôt tomboit avec abondance et formoit comme quatre fleuves. Cette eau, qui se précipitoit avec violence et par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume et ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle et plus brillante; car, ressortant avec impétuosité par des endroits cachés, elle faisoit des chutes d'autant plus agréables qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux

parmi les cailloux et les coquilles. Il sortoit, de tous les endroits les plus creux du rocher, mille gouttes d'eau qui, avec celle des cascades, venoient inonder une pelouse couverte de mousse et de divers coquillages qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert, et à l'entour de ces coquilles, que ces eaux, venant à se répandre et à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, et, avec un murmure doux et agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient, en cent différentes manières, dans huit canaux qui séparoient la table d'avec le rocher, et en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine et de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique, émaillés d'or et d'azur, qui, jetant l'eau par trois différents endroits, remplissoient trois grandes coupes de cristal qui se dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pégase, et vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au-dessous de lui, qui tenoient aussi divers instruments. Dans les quatre coins du rocher, et au-dessous de la chute de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différents effets d'eau; et les lumières dont il étoit éclairé étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, et à faire briller davantage les divers éclats de l'eau et les différentes couleurs des pierres et des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumières si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point aperçues, mais qui cependant le faisoient voir partout et donnoient un lustre et un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, et quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte, il y avoit quatre grandes niches percées à jour, et remplies d'un grand pied d'argent; au-dessus étoit un grand vase de même matière qui portoit une girandole de cristal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui

forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps solide taillé rustiquement, et dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-dessous des autres et dans des distances fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, et celles de dessous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandole de cristal, allumée de dix bougies, et de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nappe, qui, tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisième, où l'eau d'un masque posé au-dessus venant à se rendre la remplissoit encore davantage. Cette troisième coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre; ces deux dauphins jetoient de l'eau dans la quatrième coquille, où tomboit aussi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-dessus; et toutes ces eaux venoient enfin à se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le plafond de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit, jusques à l'ouverture du dôme, par huit pans qui représentoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartiments, qui paroissoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée dont le corps de cet édifice étoit composé. Le haut du dôme étoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or et d'argent sur un fond vert.

Outre vingt-cinq lustres de cristal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu et qui tomboient du haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des festons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui régnoit tout autour de ce salon, étoient rangés soixante-quatre vases de porcelaine remplis de diverses fleurs; et, entre ces vases, on avoit mis soixante-quatre boules de cristal de diverses couleurs et d'un pied de diamètre, soutenues sur des pieds d'argent; elles paroissoient comme autant de pierres précieuses, et étoient éclairées d'une

manière si ingénieuse, que la lumière passant au travers, et se trouvant chargée des différentes couleurs de ces cristaux, se répandoit par tout le haut du plafond, où elle faisoit des effets si admirables qu'il sembloit que ce fussent les couleurs mêmes d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche et du tour que formoit l'ouverture du dôme, pendoient plusieurs festons de toutes sortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts, tombant entre chaque feston, paroissoient avec beaucoup d'éclat et de grâce sur tout le corps de cette architecture, qui étoit de feuillage, et dont l'on avoit si bien su former différentes sortes de verdure, que la diversité des arbres qu'on y avoit employés et que l'on avoit su accommoder les uns auprès des autres, ne faisoit pas une des moindres beautés de la composition de cet agréable édifice.

Au delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dressé un buffet d'une beauté et d'une richesse tout extraordinaires. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, et l'on y montoit par trois grands degrés en forme d'estrade. Il y avoit, des deux côtés de ce buffet, deux manières d'ailes élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces ailes étoit un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent, allumée de bougies de cire blanche, et, à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent; contre ce socle étoit attachée une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrés de deux pieds de large et de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un plafond de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet et sur ces degrés, l'on voyoit, dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême et d'un ouvrage merveilleux: ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, de cassolettes et de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle et les verres destinés pour son service. Au devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'ar-

gent en forme de coquille, et, aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent, de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent, allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets moins hauts et moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrés, sur lesquels étoient dressés quatre grands bassins d'argent, qui accompagnoient un grand vase chargé d'une girandole allumée de dix bougies; et, entre ces bassins et ce vase, il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques, portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au-dessus du dossier, un guéridon d'argent, chargé de plusieurs bougies, et, à côté, plusieurs grands vases d'un prix et d'une pesanteur extraordinaires, outre six grands bassins qui servoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, pesant mille marcs: et ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient destinées pour le service des dames.

Au delà de l'arcade qui servoit d'entrée du côté de l'allée qui descend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toises de long, qui formoit un avant-salon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au delà duquel il y avoit une grande salle, bornée par les deux côtés des palissades de l'allée, et, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillage. Dans cette salle l'on avoit dressé quatre grandes tentes très-magnifiques, sous lesquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets chargés de bassins, de verres et de lumières, disposés dans un ordre tout à fait singulier.

Lorsque le Roi fut entré dans le salon octogone, et que toute la cour, surprise de la beauté et de la disposition si extraordinaire de ce lieu, en eut bien considéré toutes les parties, Sa Majesté se mit à table, le dos tourné du côté par où elle étoit entrée; et, lorsque Monsieur eut pris aussi sa place, les dames qui étoient nommées par Sa Majesté pour y souper prirent les leurs, selon qu'elles se rencontrèrent, sans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur furent:

Mesdemoiselles d'Angoulême,

Madame Aubry de Courcy,

Madame de Saint-Arbre,
Madame de Broglio,
Madame de Bailleul,
Madame de Bonnelle,
Madame Bignon,
Madame de Bordeaux,
Mademoiselle Borelle,
Madame de Brissac,
Madame de Coulange,
Madame la maréchale de Clérambaut,
Madame la maréchale de Castelnau,
Madame de Comminge,
Madame la marquise de Castelnau,
Mademoiselle d'Elbeuf,
Madame la maréchale d'Albret, et mademoiselle sa fille,
Madame la maréchale d'Estrées,
Madame la maréchale de La Ferté,
Madame de La Fayette,
Madame la comtesse de Fiesque,
Madame de Fontenay-Hotman,
Madame de Fieubet,
Madame la maréchale de Grancey, et mesdemoiselles ses deux filles,
Madame des Hameaux,
Madame la maréchale de L'Hôpital,
Madame la lieutenante civile,
Madame la comtesse de Louvigny,
Mademoiselle de Manicham,
Madame de Meckelbourg,
Madame la Grande Maréchale,
Madame de Marré,
Madame de Nemours,
Madame de Richelieu,
Madame la duchesse de Richemont,
Mademoiselle de Tresmes,
Madame Tambonneau,
Madame de La Trousse,
Madame la présidente Tubœuf,

Madame la duchesse de La Vallière,
Madame la marquise de La Vallière,
Madame de Vilacerf,
Madame la duchesse de Wirtemberg, et madame sa fille,
Madame de Valavoire.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance et la délicatesse des viandes qui y furent servies, que par le bel ordre que le maréchal de Bellefonds et le sieur de Valentiné, contrôleur général de la maison du Roi, y apportèrent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai seulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles et la mousse, de quantité de pâtes, de confitures de conserves, d'herbages et de fruits sucrés, qui sembloient être crûs parmi les pierres, et en faire partie. Il y avoit sur les huit angles qui marquent la figure du rocher et de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différents mets. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six plats; les plats du dessert étoient chargés de seize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus rare dans la saison y paroissoit à l'œil et au goût d'une manière qui secondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vue.

Dans une allée assez proche de là, et sous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiselle, madame la Princesse, madame la princesse de Carignan. Monseigneur le Dauphin soupa au château, dans son appartement.

Le Roi étoit servi par monsieur le Duc; et Monsieur, par le sieur de Valentiné. Les sieurs Grotteau, contrôleur de la bouche, Gaut et Chamois, contrôleurs d'office, mettoient les viandes sur la table.

Le maréchal de Bellefonds servoit la Reine; et le sieur Courtet, contrôleur d'office, servoit Madame; le sieur de La Grange, aussi contrôleur d'office, mettoit sur table; les Cent-Suisses de la garde portoient les viandes; et les pages et valets-de-pied du Roi, de la Reine, de Monsieur et de Madame, servoient les tables de Leurs Majestés.

Dans le même temps que l'on portoit sur ces deux tables, il

y en avoit huit autres que l'on servoit de la même manière, qui étoient dressées sous les quatre tentes dont j'ai parlé; et ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par les gardes-suisses.

La première étoit celle

De madame la comtesse de Soissons, de .	20 couverts.
De madame la princesse de Bade, de . . .	20 couverts.
De madame la duchesse de Créquy, de . .	20 couverts.
De madame la maréchale de La Mothe, de	20 couverts.
De madame de Montausier, de.	40 couverts.
De madame la maréchale de Bellefonds, de	65 couverts.
De madame la maréchale d'Humières, de .	20 couverts.
De madame de Béthune, de	20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit madame la maréchale de Bellefonds, de quinze à seize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la desserte de la Reine, et des autres, pour les femmes de la Reine et pour d'autres personnes.

Dans la Grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les ambassadeurs, qui furent servies en même temps, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore, en plusieurs endroits, des tables dressées, où l'on donnoit à manger à tout le monde; et l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins et des liqueurs, la beauté et l'excellence des fruits et des confitures, et une infinité d'autres choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir que la magnificence du Roi se répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux dames, et passant par le portique où l'allée monte vers le château, les conduisit dans la salle du bal.

A deux cents pas de l'endroit où l'on avoit soupé, et dans une traverse d'allées, qui forme un espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toises, et large de dix. Toute la cour marcha le long de

l'allée, sans s'apercevoir du lieu où elle étoit; mais, comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure, qui, s'ouvrant tout d'un coup de part et d'autre, laissa voir, au travers d'un grand portique, un salon rempli d'une infinité de lumières, et une longue allée au delà, dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit soupé; il représentoit une superbe salle, revêtue de marbre et de porphyre, et ornée seulement, en quelques endroits, de verdure et de festons. Un grand portique de seize pieds de large, et de trente-deux de haut, servoit d'entrée à ce riche salon; il avançoit environ trois toises dans l'allée; et cette avance servoit encore de vestibule, et faisoit symétrie aux autres enfoncements qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part et d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, et sur deux piédestaux, on voyoit des termes représentant des satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce salon étoit ouvert par les six côtés, entre la porte par où l'on entroit, et l'allée du milieu; ces ouvertures formoient six grandes arcades, qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs siéges en forme d'amphithéâtres, pour asseoir plus de six-vingts personnes dans chacune. Ces enfoncements étoient ornés de feuillages, qui, venant se terminer contre les pilastres et le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles et des fleurs pour l'orner; car les impostes et les clefs des arcades étoient marquées par des festons et des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, et au haut de l'enfoncement, étoit une grotte de rocaille, où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin, et tenant une lyre; il y avoit à côté de lui deux tritons: c'étoit dans ce lieu que les musiciens étoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instruments; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où, par la gueule de

certains monstres, sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, et dégouttoit lentement parmi la mousse et les rocailles.

Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades, et sur des piédestaux de marbre, l'on avoit posé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers instruments, dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des piédestaux, il y avoit des masques de bronze doré, qui jetoient de l'eau dans un bassin. Au bas de chaque piédestal, et des deux côtés du même bassin, s'élevoient deux jets d'eau, qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon régnoit un siége de marbre, sur lequel, d'espace en espace, étoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, et qui servoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, sur deux piédestaux, deux figures qui représentoient Flore et Pomone. De ces piédestaux, il en sortoit de l'eau comme de ceux du salon.

Le haut de ce salon s'élevoit au-dessus de la corniche, par huit pans, jusqu'à la hauteur de douze pieds; puis, formant un plafond de figure octogone, laissoit, dans le milieu, une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à six pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands soleils d'or, soutenus de huit figures qui représentoient les douze mois de l'année, avec les signes du zodiaque : le fond étoit d'azur, semé de fleurs de lis d'or; et le reste enrichi de roses et d'autres ornements d'or, d'où pendoient trente-deux lustres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumières, qui faisoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les six tribunes vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; et aux deux côtés des huit pilastres, au-dessus des figures, sortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui soutenoient treize chandeliers disposés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, et dans l'endroit qui servoit comme de vestibule, il y avoit six grandes plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers allumés de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute de feuillée de part et d'autre, et paroissoit découverte par le haut; par les côtés, elle sembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encoignure, l'on voyoit, sur des piédestaux de marbre, des termes qui représentoient des satyres: à l'endroit où étoient ces termes, les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit si heureusement joint à la nature, que, parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence, et cet arrangement rustique, qui donne un si grand plaisir à la vue.

Au haut, et dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une espèce de masque de bronze doré, représentant la tête d'un monstre marin. Deux tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce masque, duquel s'élevoit, en forme d'aigrette, un gros bouillon d'eau, dont la chute, augmentant celle qui tomboit de sa gueule, extraordinairement grande, faisoit une nappe qui se répandoit dans un grand bassin, d'où ces deux tritons sembloient sortir.

De ce bassin se formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau, que deux animaux, d'une figure monstrueuse, vomissoient en se regardant l'un l'autre. Ces deux animaux, qui ne paroissoient qu'à demi hors de la roche, étoient aussi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jetoient, et de celle de ce bassin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il se formoit une troisième nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, et se déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faisoit paroître des éclats si beaux et si extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, se précipitoit de la sorte par différentes chutes, sembloit couvrir le rocher de plusieurs voiles d'agent, qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la disposition des pierres et des coquillages, dont les couleurs paroissoient encore avec plus de beauté parmi la mousse mouillée, et au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finissoit sa chute dans un carré qui étoit au pied de la grotte, elle se divisoit en

deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient se terminer dans un grand bassin, dont la figure étoit d'un carré long, augmenté, par les quatre côtés, de quatre demi-ronds, lequel séparoit l'allée d'avec le salon : mais cette eau ne couloit pas sans faire paroître mille beaux effets; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit, dans chaque canal, deux jets d'eau qui formoient de chaque côté seize lances de douze à quinze pieds de haut; et, d'espace en espace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faisoit des cascades qui composoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part et d'autre. Du côté des cabinets, et entre les termes qui en marquoient les encoignures, il y avoit, dans de grands vases, des orangers chargés de fleurs et de fruits; et le milieu de l'allée étoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisières de gazon.

Dans le bassin qui séparoit l'allée d'avec le salon, il y avoit un groupe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré, posées sur un petit rocher : ces quatre dauphins ne formoient qu'une seule tête, qui étoit renversée, et qui, ouvrant la gueule en haut, poussoit un jet d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau, qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de cristal.

Aux deux côtés de ce bassin, il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais, comme toutes les autres lumières qui éclairoient cette allée étoient cachées derrière les pilastres et les termes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour universel qui se répandoit si agréablement dans tout ce lieu, et en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumière des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jet d'eau qui ne fît paroître mille brillants; et l'on reconnoissoit principalement dans ce lieu et dans la grotte où le Roi avoit soupé, une distribution d'eau si belle et si extraordinaire, que jamais il ne s'est rien vu de pareil. Le sieur Joly, qui en avoit eu la conduite, les avoit si bien ménagées, que, produisant toutes des effets différents, il y avoit encore une union et un certain accord qui

faisoit paroître partout une agréable beauté, la chute des unes servant, en plusieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chute des autres. Les jets d'eau, qui s'élevoient de quinze pieds sur le devant des deux canaux, venoient peu à peu à diminuer de hauteur et de force, à mesure qu'ils s'éloignoient de la vue ; de sorte que, s'accordant avec la belle manière dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée, qui n'avoit guère plus de quinze toises de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choses y étoient bien conduites!

Pendant que, dans un séjour si charmant, Leurs Majestés et toute la cour prenoient le divertissement du bal, à la vue de ces beaux objets et au bruit de ces eaux qui n'interrompoient qu'agréablement le son des instruments, l'on préparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit aperçu, et qui devoient surprendre tout le monde. Le sieur Gissey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit soupé, et des dessins de tous les habits de la comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château et en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse et aussi agréable que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit. Car, en un moment, toutes les choses furent si bien ordonnées, que, quand Leurs Majestés sortirent du bal, elles aperçurent le tour du Fer-à-Cheval et le château tout en feu, mais d'un feu si beau et si agréable, que cet élément, qui ne paroît guère dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte et de la frayeur, ne causoit que du plaisir et de l'admiration. Deux cents vases de quatre pieds de haut, de plusieurs façons et ornés de différentes manières, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon, et qui forme le Fer-à-Cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre Fleuves; et au-dessus, sur quatre piédestaux qui sont aux extrémités des rampes, quatre autres figures qui représentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du Fer-à-Cheval, et entre les vases, il y avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques de six pieds de haut; et ces vases, ces candélabres et ces figures, étant éclairés de la même sorte que celles qui avoient

paru dans la frise du salon où l'on avoit soupé, faisoient un spectacle merveilleux. Mais la cour étant arrivée au haut du Fer-à-Cheval, et découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus; et, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différents trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui représentoient diverses vertus, et au-dessus, un soleil avec des lyres, et d'autres instruments ayant rapport à Apollon, qui paroissoient en quinze différents endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes et si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient différents métaux allumés, ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du château, étoient illuminées de la même sorte; et dans les endroits où, durant le jour, on avoit vu des vases remplis d'orangers et de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes, allumés de diverses couleurs.

De si merveilleux objets arrêtoient la vue de tout le monde, lorsqu'un bruit qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on se tourna de ce côté-là. Aussitôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de soixante-douze termes, faits de la même manière que les figures qui étoient au château, et qui la bordoient des deux côtés. De ces termes il partit, en un moment, un si grand nombre de fusées, que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espèce de berceau, et les autres s'élevant tout droit, et laissant jusques en terre une grosse trace de lumière, formoient comme une haute palissade de feu. Dans le temps que ces fusées montoient jusques au ciel, et qu'elles remplissoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit, tout au bas de l'allée, le grand bassin d'eau, qui paroissoit une mer de flamme et de lumière, dans laquelle une infinité de feux plus rouges et plus vifs sembloient se jouer au milieu d'une clarté plus blanche et plus claire.

A de si beaux effets, se joignit le bruit de plus de cinq cents boîtes, qui, étant dans le grand parc, et fort éloignées, sem-

bloient être l'écho de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air, lorsqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guère en cet état, que les trois bassins des fontaines qui sont dans le parterre de gazon, au bas du Fer-à-Cheval, parurent trois sources de lumières. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux et s'échappant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, se répandoient de tous côtés sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles et des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers, et, se jetant dans l'eau, sous la figure de plusieurs serpents, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, et d'un embrasement qu'on ne peut représenter, ces deux éléments étoient si étroitement mêlés ensemble, qu'il étoit impossible de les distinguer. Mille fusées qui s'élevoient en l'air, paroissoient comme des jets d'eau enflammés; et l'eau qui bouillonnoit de toutes parts, ressembloit à des flots de feu et à des flammes agitées.

Bien que tout le monde sût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle disposition; de sorte que, dans le temps que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout à coup environné: car non-seulement ils partoient de ces bassins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; et, en voyant sortir de terre mille flammes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne savoit s'il y avoit des canaux qui fournissoient, cette nuit-là, autant de feux, comme, pendant le jour, on avoit vu des jets d'eau qui rafraîchissoient ce beau parterre. Cette surprise causa un agréable désordre parmi tout le monde, qui, ne sachant où se retirer, se cachoit dans l'épaisseur des bocages et se jetoit contre terre.

Ce spectacle ne dura qu'autant de temps qu'il en faut pour imprimer dans l'esprit une belle image de ce que l'eau et le feu peuvent faire quand ils se rencontrent ensemble et qu'ils se font la guerre; et chacun, croyant que la fête se termineroit par un artifice si merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté

du grand étang, l'on vit tout d'un coup le ciel rempli d'éclairs, et l'air d'un bruit qui sembloit faire trembler la terre. Chacun se rangea vers la Grotte pour voir cette nouveauté, et aussitôt il sortit de la tour de la pompe qui élève toutes les eaux, une infinité de grosses fusées qui remplirent tous les environs de feu et de lumière. A quelque hauteur qu'elles montassent, elles laissoient attachée à la tour une grosse queue, qui ne s'en séparoit point que la fusée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour sembloit être embrasé; et, de moment en moment, elle vomissoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient jusques au ciel, et les autres, ne montant pas si haut, sembloient se jouer par mille mouvements agréables qu'ils faisoient. Il y en avoit même qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours et retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes d'une lumière très-vive et très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut sorti, à plusieurs fois, une si grande quantité de fusées, que jamais on n'a rien vu de semblable, toutes ces lumières s'éteignirent; et, comme si elles eussent obligé les étoiles du ciel à se retirer, l'on s'aperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majestés prirent aussitôt le chemin de Saint-Germain avec toute la cour, et il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainsi finit cette grande fête, de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances, on verra qu'elle a surpassé, en quelque façon, ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, soit que l'on regarde comme en si peu de temps l'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le souper et pour le bal, soit que l'on considère les divers ornements dont on les a embellis, le nombre des lumières dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, et la distribution qui en a été faite, la somptuosité des repas où l'on a vu une quantité de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable; et, enfin, toutes les choses nécessaires à la magnificence de ces spectacles, et à la conduite de tant de différents ouvriers; on avouera qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant, et qui ait causé plus d'admiration.

Mais, comme il n'y a que le Roi qui puisse, en si peu de temps, mettre de grandes armées sur pied, et faire des conquêtes avec cette rapidité que l'on a vue, et dont toute la terre a été épouvantée, lorsque, dans le milieu de l'hiver, il triomphoit de ses ennemis, et faisoit ouvrir les portes de toutes les villes par où il passoit : aussi n'appartient-il qu'à ce grand prince de mettre ensemble, avec la même promptitude, autant de musiciens, de danseurs et de joueurs d'instruments, et tant de différentes beautés. Un capitaine romain disoit autrefois, qu'il n'étoit pas moins d'un grand homme de savoir bien disposer un festin agréable à ses amis, que de ranger une armée redoutable à ses ennemis : ainsi l'on voit que Sa Majesté fait toutes ses actions avec une grandeur égale ; et que, soit dans la paix, soit dans la guerre, elle est partout inimitable.

Quelque image que j'aie tâché de faire de cette belle fête, j'avoue qu'elle n'est que très-imparfaite ; et l'on ne doit pas croire que l'idée qu'on s'en formera sur ce que j'en ai écrit, approche, en aucune façon, de la vérité. L'on donnera au public les figures des principales décorations ; * mais ni les paroles, ni les figures ne sauroient bien représenter tout ce qui servit de divertissement dans ce grand jour de réjouissance.

* VAR. *On peut voir ici les figures des principales décorations ;* (Édition in-folio de 1679.)

Voici les titres de ces figures gravées par Le Pautre en 1678 et 1679 :

I. Collation donnée dans le petit parc de Versailles.
Comessatio ante cœnam data, in hortis Versalianis.

II. Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, comédie en musique représentée dans le petit parc de Versailles.
Festum Cupidinis et Bacchi, comœdia ad perpetuum vocum et tibiarum cantum acta, in hortis Versalianis.

III. Festin donné dans le petit parc de Versailles.
Cœnaculum implexis ramis concameratum, et regiæ cœnæ adumbratio, in hortis Versalianis.

IV. La salle du bal donné dans le petit parc de Versailles.
Aula frondibus et virgultis septa, ad saltationes et choreas ducendas parata, in hortis Versalianis.

V. Illumination du palais et des jardins de Versailles.
Nocturnæ illuminationes, vasis statuisque incluso igne pellucentibus, ad palatii Versaliani fenestras et per omnes hortorum areas et xystos apte dispositis.

GEORGE DANDIN

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique	MOLIÈRE.
ANGÉLIQUE, femme de George Dandin, et fille de M. de Sotenville	Mlle MOLIÈRE.
MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique	DU CROISY.
MADAME DE SOTENVILLE	HUBERT.
CLITANDRE, amoureux d'Angélique	LA GRANGE.
CLAUDINE, suivante d'Angélique	Mlle DEBRIE.
LUBIN, paysan, servant Clitandre	LA THORILLIÈRE[1]
COLIN, valet de George Dandin.	

La scène est devant la maison de George Dandin.[2]

1. Robinet accorde une mention particulière au zèle dont La Thorillière fit preuve dans cette circonstance :

. . . . . Les acteurs,
Les baladins et les chanteurs
Tous en ce jour se surpassèrent
Et bravement se signalèrent.
Mais entre tous ces grands zélés
Qui se sont si bien signalés,
Remarquable est La Thorillière
Qui, prêt de tomber dans la bière,
Ayant été, durant le cours
Tout au plus d'environ huit jours,
Saigné dix fois pour une fièvre
Qui dans son sang faisoit la mièvre,
Quitta son grabat prestement
Et voulut héroïquement
Du gros Lubin faire le rôle
Qui sans doute étoit le plus drôle.

2. L'auteur des éditions de 1734 et de 1739, Marc Joly, a le premier ajouté ces mots : *à la campagne*, que toutes les éditions ont ensuite reproduits.

GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN,[1] seul.

Ah ! qu'une femme demoiselle[2] est une étrange affaire ! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les

1. On lit dans le *Trésor de la Langue françoise* de Nicot (1606) : « *Dandin* est dit de celui qui baye çà et là par sottise et badaudise, sans avoir contenance arrestée : *ineptus*, *insipidus*; et *dandiner*, user de telle badaudise, *ineptire*. » Rabelais, le premier, donna le nom de *Perrin Dandin* à un bonhomme qui, « quoy que juge ne feust, mais homme de bien, apoinctoit plus de procès qu'il n'en estoit vuidé en tout le palais de Poictiers. » Racine, dans *les Plaideurs*, et, après lui, La Fontaine, dans la fable de *l'Huître et les Plaideurs*, ont fait de Perrin Dandin un véritable juge. *George Dandin* est un autre personnage ; mais il est de la même famille.

2. Nous avons dit déjà que le titre de demoiselle (*domicella*) s'appliquoit, du temps de Molière, aux femmes mariées qui étoient filles de parents nobles. Voyez tome Ier, page LXIV.

Nicot, dans son *Trésor de la Langue françoise* que nous venons de citer,

paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse, de soi, est bonne; c'est une chose considérable, assurément: mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connois le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes: c'est notre bien seul qu'ils épousent; et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise, la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.[1]

s'exprime ainsi : « Damoiselle, c'est proprement, et selon l'usage ancien du mot, une gentille femme, et est le féminin de damoisel, qui signifioit gentil homme. » Il existe un dialogue satirique intitulé : « Le Débat de la damoiselle et de la bourgeoise, nouvellement imprimé à Paris; très-bon et très-joyeux. » Chez Guillaume Vigneux, in-4° gothique.

1. Strepsiade, le principal personnage de la comédie des *Nuées*, d'Aristophane, se plaint, comme George Dandin, d'avoir épousé une femme d'une condition supérieure à la sienne. « Avant cela, dit-il, je passois les jours les plus heureux à la campagne. Sans recherche dans mes habits et dans mes manières, j'avois des ruches, des brebis, du marc d'olives en abondance; mais depuis que j'ai été assez sot pour prendre à la ville une femme dépensière, délicate, et plus glorieuse que la superbe Cæsyra, enfin, la nièce de Mégaclès, fils de Mégaclès, moi qui étois un bon villageois, je n'ai plus un moment de bon temps. »

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, à part, voyant sortir Lubin de chez lui.

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN, à part, apercevant George Dandin.

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN, à part.

Il ne me connoît pas.

LUBIN, à part.

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN, à part.

Ouais! il a grand'peine à saluer.

LUBIN, à part.

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là dedans.

GEORGE DANDIN.

Bonjour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois.

LUBIN.

Non : je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît : vous venez de là dedans?

LUBIN.

Chut!

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix!

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

Motus! il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu! parce...

GEORGE DANDIN.

Mais encore?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux; et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît; et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.*

* VAR. *Comme on m'a commandé.* (1672, 1682.)

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme; et il feroit le diable à quatre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Assurément. Hé! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans?

LUBIN.

C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de... chose... Foin! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monsieur Cli... Clitande.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan qui demeure?...

LUBIN.

Oui; auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, à part.

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi. J'avois bon nez, sans doute; et son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Testigué! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue, pour me payer si bien; et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sous!

GEORGE DANDIN.

Hé bien! avez-vous fait votre message?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! coquine de servante!

LUBIN.

Morguenne! cette Claudine-là est tout à fait jolie : elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce monsieur le courtisan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela; qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire pa-

roître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! pendarde de femme!

LUBIN.

Testiguenne! cela sera drôle; car le mari ne se doutera point de la manigance : voilà ce qui est de bon. Et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, et l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCÈNE III.

GEORGE DANDIN, seul.

Hé bien! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger; et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment;* et, si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de

* VAR. *La liberté de ressentiment;* (1672, 1682.)

bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse; et il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerois volontiers des soufflets. Quoi! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance![1] Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,
MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? vous me paroissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet; et...

MADAME DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN.

Ma foi! ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête; et...

MADAME DE SOTENVILLE.

Encore! est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

1. C'est-à-dire, du retour.

GEORGE DANDIN.

Comment?

MADAME DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de ma belle-mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

MADAME DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

C'en est assez, mamour: laissons cela.

MADAME DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! pardonnez-moi: on ne peut point me faire de leçons là-dessus; et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions.* Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

* VAR. *D'un pouce de mes prétentions.* (1672, 1682.)

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire monsieur tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Tout beau! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment! ma femme n'est pas ma femme?

MADAME DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme : mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi; et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? (Haut.) Hé! de grâce, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. (A part.) Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là! (A monsieur de Sotenville.) Je vous dis que je suis mal satisfait de mon mariage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

MADAME DE SOTENVILLE.

Quoi! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, madame, puisque madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous; car, sans moi,

vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous; mais moi, de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de monsieur de La Dandinière?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

MADAME DE SOTENVILLE.

Et à celle de La Prudoterie,[1] dont j'ai l'honneur d'être issue; maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilége, rendra vos enfants gentilshommes?[2]

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

1. La Fontaine s'est souvenu de cette plaisanterie, dans son conte de *la Matrone d'Éphèse*, où il dit :

D'elle descendent ceux de La Prudoterie,
Antique et célèbre maison.

2. On tenoit comme principe de droit commun en France, que « le ventre affranchit et la verge anoblit. » Par conséquent, comme l'écrit Loyseau, « tant s'en faut que la gentifemme mariée à un roturier transfère sa noblesse à son mari, ni à ses enfants, qu'au contraire elle-même la perd, parce que c'est une règle perpétuelle que la femme suit la qualité de son mari. » Mais voici ce qui donne raison à Mme de Sotenville : par une exception aux règles ordinaires, les coutumes de la province de Champagne, c'est-à-dire celles de Troyes, Sens, Meaux, Chaumont et Vitry, portoient expressément que pour être noble il suffisoit d'être descendu de père *ou mère* noble; ce qui provenoit, selon la tradition, d'un privilége accordé aux Champenois après la bataille de Fontenay, près Auxerre, entre le roi Charles le Chauve et ses frères. Ce privilége, contraire au droit commun et que Mme de Sotenville a raison de faire sonner très-haut, n'avoit été fondé que sur la nécessité de rétablir une noblesse éteinte, afin de conserver les familles de ceux qui avoient perdu la vie dans cette sanglante bataille. (E. PARINGAULT.)

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

MADAME DE SOTENVILLE.

Tout beau! Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée; et, de la maison de La Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a pas remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu merci,* qui ait fait parler d'elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette; et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

MADAME DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de La Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien! votre fille n'est pas si difficile que cela; et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter[1] dans de mauvaises actions, et nous

* VAR. *Qu'il y ait eu une femme, Dieu merci,* (1672, 1682.)

1. *A la supporter*, c'est-à-dire à lui servir de support, d'appui, à la sou-

serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

MADAME DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur; et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très-humainement écoutées.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât[1] de l'honnêteté de sa mère.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point : je vous la ferai de tous deux : et je suis homme pour serrer le bouton[2] à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

tenir. La langue que parlent ces hobereaux de campagne est tout à fait caractéristique.

1. *Forligner*, vieux mot qui signifie proprement, sortir, s'écarter de la ligne. On l'appliquoit aux nobles qui, de quelque manière que ce fût, dégénéroient de la vertu de leurs ancêtres.

2. On appelle *bouton*, en termes de manége, la boucle de cuir qui coule le long des rênes, et qui les resserre. Ainsi l'on dit *serrer le bouton*, qui est l'équivalent de tenir en bride.

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde, au moins; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mamour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

MADAME DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCÈNE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je sache, monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour; et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy.[1]

CLITANDRE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Monsieur, mon père Jean-Gilles de Sotenville eut la gloire d'assister en personne au grand siége de Montauban.[2]

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, (Montrant George Dandin.) et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

1. L'arrière-ban étoit la convocation et l'appel sous les armes de toute la noblesse d'un État ou d'une province.

2. Ce *grand siége* est certainement celui que Louis XIII, à la tête de ses meilleurs généraux, mit, en 1621, devant la ville de Montauban, occupée par les calvinistes, et qu'il fut obligé de lever à cause de la mésintelligence des nombreux chefs de son armée.

CLITANDRE.

Qui? moi?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit cela, monsieur?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'être la fille de monsieur le baron de Sotenville! je vous révère trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'est un coquin et un maraud.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je savois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue. Cela est vrai.*

CLITANDRE.

Est-ce votre gendre, monsieur, qui...?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; et, sans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCÈNE VI.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

MADAME DE SOTENVILLE.

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE, à Angélique.

Est-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous?

ANGÉLIQUE.

Moi? Et comment lui aurois-je dit? Est-ce que cela est? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie; vous trouverez à qui parler; c'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants : essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des

* Var. *Elle est toute soutenue; il est vrai.* (1672, 1682.)

ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE.

Hé! la, la, madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

ANGÉLIQUE.

Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu!

CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles; et que je vous respecte trop, et vous, et messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

MADAME DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Hé bien! vous le voyez.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout; que je sais bien ce que je sais; et que tantôt, puisqu'il faut parler,* elle a reçu une ambassade de sa part.

* VAR. *Puisqu'il faut parler net.* (1672, 1682.)

ANGÉLIQUE.

Moi? j'ai reçu une ambassade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade?

ANGÉLIQUE.

Claudine?

CLITANDRE, à Claudine.

Est-il vrai?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté!

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles; et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier.

CLAUDINE.

Qui? moi?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi, qui suis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise, mais je vous connois il y a longtemps; et vous êtes une dessalée.[1]

CLAUDINE, à Angélique.

Madame, est-ce que...?

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la

1. Pour : dégourdie, qui a perdu sa rusticité. Mot populaire, qui n'est pas encore tout à fait hors d'usage.

folle enchère de tous les autres; et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE.

C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible, d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire! Hélas! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer; et plût au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un! je ne serois pas tant à plaindre. Adieu; je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

MADAME DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai : et, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. (A Clitandre.) Oui, monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis; ce sera fort bien employé; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. (Claudine sort.)

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là; et votre procédé met tout le monde contre vous.

MADAME DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née: et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN, à part.

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE, à monsieur de Sotenville.

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé: vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur; et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment! satisfaction?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé: et je sais bien ce que j'en pense.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié : c'est satisfaire les personnes; et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi! je lui ferai encore des excuses après...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer; et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile. Je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! George Dandin!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier; monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN, à part, le bonnet à la main.

J'enrage!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Répétez après moi : Monsieur...

GEORGE DANDIN.

Monsieur...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon... (Il voit que son gendre fait difficulté de lui obéir.) Ah !

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire...

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

MONSIEUR DE SOTENVILLE, le menaçant encore.

Ah !

CLITANDRE.

Il suffit, monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes : Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je suis votre serviteur.*

CLITANDRE, à George Dandin.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur; et je ne songe plus à ce qui s'est passé. (A monsieur de Sotenville.) Pour vous, monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains; et, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE.

C'est trop de grâce que vous me faites. (Clitandre sort.)

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCENE IX.

GEORGE DANDIN, seul.

Ah! que je... Vous l'avez voulu; vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut: vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère; et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

* Var. *Que, que, que je suis votre serviteur.* (1672, 1682.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot, en passant, à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu sortir; et il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards!

CLAUDINE.

Vraiment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera temps.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien! qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé! là! ne sais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué! je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte! Tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller[1] le cœur quand je te regarde.

1. *Troubler, remuer* le cœur. Le mot *tribouler* appartenoit à l'ancienne langue françoise. Alain Chartier, au livre des *Quatre Dames*, s'exprime ainsi : « Aux bons les adversités viennent; et sont foulés, et par fortune triboulés. »

Tapez, trompez, tourmentez, trondelez,
Brisez, riflez, tempestez, triboulez.
(*Vers du quinzième siècle cités dans Borel.*)

C'est ce mot qui est resté dans le langage populaire et dans les patois.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron : si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien! je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal; et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé.

Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, et nous disent : Prenez. Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse; et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien! bien, nous verrons.

LUBIN.

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! doucement. Je n'aime pas les patineurs.[1]

LUBIN.

Hé! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi là, te dis-je; je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE, repoussant Lubin.

Ahy!

1. Suivant nos usages, et suivant le dictionnaire de l'Académie, le mot *patineur* est libre. Dans les premières éditions de ce dictionnaire, il n'étoit pas frappé de la même réprobation; et madame de Sévigné écrivoit sans scrupule : « Les provinciaux sont grands patineurs. »

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvres gens! Fi! que cela est malhonnête de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse? Hé! là!

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh! la farouche! la sauvage! Fi! pouah! la vilaine, qui est cruelle!

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser un peu faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins.[1]

CLAUDINE.

Hé! que nenni! J'y ai déjà été attrapée.[2] Adieu. Va-

1. L'*et tant moins* est une locution de la pratique d'alors. Lubin, qui s'annonce lui-même comme un homme « qui, s'il avoit étudié, auroit été songer à des choses où l'on n'a jamais songé, » Lubin a dû entendre parler de l'*et tant moins* dans quelque petit siége de justice de son voisinage. L'*et tant moins* étoit une expression synonyme d'*en déduction;* donner sur l'*et tant moins* signifioit donc donner « à compte et tant moins de ce qui étoit réellement dû. »

2. Ce joli mot pourroit bien avoir été emprunté par Molière à un conte

t'en, et dis à monsieur le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rude ânière.*

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE, seule.

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse... Mais la voici avec son mari : éloignons-nous, et attendons qu'elle soit seule.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Non, non; on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

* *Rude ânière.* — C'est ce que porte l'édition originale. Dans les éditions de 1672 et de 1682, on a joint ces deux mots par un tiret, *rude-ânière.* Aujourd'hui on écriroit, par contraction, *ruddnière.*

du sieur d'Ouville, frère de l'abbé de Boisrobert, conte qui est le premier de son recueil, et qu'on a plus d'une fois mis en vers. Un jeune homme qui recherchoit une jeune fille en mariage, lui avoit souvent demandé avec instance, non pas un petit baiser, comme Lubin à Claudine, mais quelque autre faveur de plus grande conséquence, et elle l'avoit constamment refusé. La première nuit de leurs noces, il lui avoua que, si elle avoit cédé à ses désirs, il ne l'auroit jamais épousée. « Vraiment, lui répondit-elle, je n'avois garde d'être si sotte; j'y avois déjà été attrapée deux ou trois fois. »

SCÈNE III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE, à part, dans le fond du théâtre.

Ah! la voilà; mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN, sans voir Clitandre.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. (Clitandre et Angélique se saluent.) Mon Dieu! laissez là votre révérence; ce n'est pas de ces sortes de respect dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer! en aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sais votre pensée, et connois... (Clitandre et Angélique se resaluent.) Encore! Ah! ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne; j'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. (Angélique fait signe à Clitandre.) Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! nous voyons clair. Je vous dis, encore une fois, que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect; et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. (Angélique fait signe de la tête à

Clitandre.) Oui, oui, mal fait à vous; et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi? je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sais fort bien, moi; et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de réproche; et la famille des Dandins...

CLITANDRE, derrière Angélique, sans être aperçu de Dandin.

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN, sans voir Clitandre.

Hé?

ANGÉLIQUE.

Quoi? je ne dis mot.

(George Dandin tourne autour de sa femme, et Clitandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.)

SCÈNE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Le voilà qui vient rôder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi, les chasser! et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite; et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui! Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGÉLIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte; et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris; et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGÉLIQUE.

Moi? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulois bien de vous?

Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère; ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés; et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y, pour votre punition; et rendez grâces au ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui! c'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.[1]

GEORGE DANDIN, à part.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son

1. Le grand écueil du sujet étoit le rôle d'Angélique. Si Molière l'eût peinte avec les charmes qu'il se plaît à répandre sur les jeunes personnes qu'il met en scène, on auroit pu le blâmer; mais il suit une route différente: le parterre n'applaudit pas, comme l'avance Rousseau, à l'infidélité et au mensonge. Le moment où Angélique auroit pu paroître intéressante est celui où elle répond à George Dandin, qui lui fait des reproches sur sa conduite, et qui lui rappelle la foi qu'elle lui a jurée: « Moi, je ne vous l'ai pas donnée de bon cœur, vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulois bien de vous? « Ici Molière auroit pu s'étendre beaucoup, comme on ne manqueroit pas de le faire aujourd'hui (1812). Il auroit pu présenter Angélique comme une victime de la tyrannie de ses parents, justifier sa foiblesse, et montrer que des passions fortes sont une excuse suffisante pour toutes les fautes; mais il se garde bien d'en agir ainsi: Angélique continue gaiement, dit qu'à son âge elle veut s'amuser et

visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin; je ne pourrois me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'avois, madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Voyons. (Elle lit bas.)

CLAUDINE, à part.

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit* ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et

* VAR. *A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit* (1672, 1682.)

vivre dans le monde; « et rendez grâces au ciel, ajoute-t-elle, de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis. » Le reste de son rôle est sur le même ton : elle n'intéresse jamais; et si l'on rit des sottises et des humiliations de George Dandin, on ne peut applaudir aux ruses de sa femme. En effet, ses justifications n'annoncent ni délicatesse ni esprit; elle profite de la foiblesse de son mari, et de la crédulité de ses parents, pour nier avec impudence des faits avérés : elle ne cherche pas à tromper George Dandin, elle ne veut que l'asservir. Comment donc Rousseau a-t-il pu trouver que le parterre devoit applaudir une telle femme? Il n'a pas senti que ce rôle, dont les difficultés paroîtroient insurmontables si le génie de Molière ne les eût pas aplanies, est dans la plus juste mesure, et qu'il offre le premier exemple, au théâtre, d'une femme qui trompe un homme sans avoir le public de son côté. C'est un effort de l'art qui ne nous frappe pas assez parce qu'il paroît rentrer dans la nature du sujet. (PETITOT.)

qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guère.

ANGÉLIQUE.

Demeure ici : je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE, seule.

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCÈNE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vraiment, monsieur, vous avez pris là un habile messager!

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus. (Il fouille dans sa poche.)

CLAUDINE.

Hé! monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE.

Je te suis obligé. (Il lui donne de l'argent.)

LUBIN, à Claudine.

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde, aussi bien que le baiser.

CLITANDRE, à Claudine.

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

CLAUDINE.

Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.

Oui : venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon? et n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'est pas au logis; et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son père et sa mère; et, pourvu qu'ils soient prévenus,[1] tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.*

LUBIN, seul.

Testiguenne! que j'aurai là une habile femme! Elle a de l'esprit comme quatre.

* Cette phrase est omise dans les éditions de 1672 et de 1682.

1. *Et pourvu qu'ils soient prévenus*, c'est-à-dire pourvu qu'ils aient toujours la même prévention en faveur de leur fille.

SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, bas, à part.

Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire!

LUBIN.

Ah! vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis! Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret?

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue; et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Écoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment! qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Eh! quelque sot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Écoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grâce...

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai...

LUBIN.

Tarare!

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN, seul.

Je n'ai pu me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé feroit

la même chose; et, si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; et, quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore? (Après avoir regardé par le trou de la serrure.) Ah! ciel! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie; et, pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avois besoin.

SCÈNE IX.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; et, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Comment! mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis; et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

MADAME DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête? *

GEORGE DANDIN.

Oui, madame; et l'on fait bien pis à la mienne.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

MADAME DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! notre gendre, apprenez à parler.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire.

MADAME DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

* Var. *Vous nous venez étourdir la tête.* (1672, 1682.)

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement? Quoi! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vu, ce matin, qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

MADAME DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, et dans ma maison.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Dans votre maison?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison.

MADAME DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose; et si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

MADAME DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! vous allez voir. (Montrant Clitandre qui sort avec Angélique.) Tenez, ai-je menti?

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE;
MONSIEUR DE SOTENVILLE,
MADAME DE SOTENVILLE, avec GEORGE DANDIN,
dans le fond du théâtre.

ANGÉLIQUE, à Clitandre.

Adieu. J'ai peur qu'on ne vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN, à monsieur et à madame de Sotenville.

Approchons doucement par derrière, et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE, à Angélique.

Ah! madame, tout est perdu. Voilà votre père et votre mère, accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah! ciel!

ANGÉLIQUE, bas, à Clitandre et à Claudine.

Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. (Haut, à Clitandre.) Quoi! vous osez en user de la sorte après l'affaire de tantôt? et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me

solliciter; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde; vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances : comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée! Si mon père savoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises! Mais une honnête femme n'aime point les éclats : je n'ai garde de lui en rien dire, (Elle fait signe à Claudine d'apporter un bâton.) et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(Angélique prend le bâton et bat son mari au lieu de Clitandre qui met George Dandin entre deux.)

CLITANDRE, criant comme s'il avoit été frappé.

Ah! ah! ah! ah! ah! doucement. (Il s'enfuit.)

SCÈNE XI.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Fort, madame! frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE, faisant semblant de parler à Clitandre.

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, vous êtes là!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà; approche-toi, que je t'embrasse.

MADAME DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! je pleure de joie, et reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi! et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

MADAME DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, et vous devez* maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assurément. Voilà une femme, celle-là! Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN, à part.

Euh, traîtresse!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

* Var. *Sans doute, notre gendre, vous devez* (1672, 1682.)

ANGÉLIQUE.

Non, non, mon père; il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE, à George Dandin.

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN, à part.

Scélérate!

SCÈNE XII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre; vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

MADAME DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu,* et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir

* VAR. *Que c'est une fille élevée à la vertu,* (1672, 1682.)

vos désordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCÈNE XIII.

GEORGE DANDIN, seul.

Je ne dis mot, car je ne gagnerois rien à parler; et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle! que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée! O ciel! seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore![1]

1. Tous les éléments dont le premier acte est formé se retrouvent exactement dans celui-ci, savoir : les confidences de Lubin, les monologues de George Dandin, l'impudence de Clitandre, d'Angélique et de Claudine, enfin la sotte obstination de M. et de Mme de Sotenville. C'est la même situation qui continue, ce sont les mêmes moyens qui sont mis en jeu; mais la situation devient plus vive et plus forte de scène en scène; mais les moyens, quoique semblables au fond, sont variés dans la forme, avec un art qui les fait paroître nouveaux. (AUGER.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin!

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela!

CLITANDRE.

Elle a tort, assurément; mais si, d'un côté, elle nous empêche de voir, elle empêche, de l'autre, que nous ne soyons vus.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE.

C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN.

Oui; si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris; et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je sais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voici contre la maison. (Après avoir frappé dans ses mains.) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent; et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE.

Chut! j'entends quelque bruit.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Claudine?

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGÉLIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

(Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité.)

CLITANDRE, à Lubin.

Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE, à Claudine, qu'il prend pour Angélique.

Madame!

ANGÉLIQUE, à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.

Quoi?

LUBIN, à Angélique, qu'il prend pour Claudine.

Claudine?

CLAUDINE, à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.

Qu'est-ce?

CLITANDRE, à Claudine, croyant parler à Angélique.

Ah! madame, que j'ai de joie!

LUBIN, à Angélique, croyant parler à Claudine.

Claudine! ma pauvre Claudine!

CLAUDINE, à Clitandre.

Doucement, monsieur.

ANGÉLIQUE, à Lubin.

Tout beau, Lubin.[1]

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, madame ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLAUDINE, à Clitandre.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN, à Angélique.

Ma foi, la nuit, on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

(Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir au fond du théâtre sur un gazon au pied d'un arbre.)

1. Cette scène nocturne, où chacun des personnages, trompé par l'obscurité, prend le premier qu'il rencontre pour celui qu'il cherche, est tout à fait dans le goût des canevas italiens.

LUBIN, cherchant Claudine.

Claudine! où est-ce que tu es?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, assis au fond du théâtre; GEORGE DANDIN, à moitié déshabillé; LUBIN.

GEORGE DANDIN, à part.

J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? seroit-elle sortie?

LUBIN. (Il prend George Dandin pour Claudine.)

Où es-tu donc, Claudine? Ah! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé; et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle, à cette heure, comme tous les diantres, et il ne sait pas que monsieur le vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi, d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, et monsieur le vicomte lui fait trop d'honneur.[1] Tu ne dis mot, Claudine? Allons, suivons-les; et me donne ta petite menotte, que je la baise. Ah! que cela est doux! Il me semble que je mange des confitures.

(Comme il baise la main de Dandin, Dandin la lui pousse rudement au

1. La pièce a trois actes, et chaque acte contient une confidence de Lubin à George Dandin; voici la troisième. Celle-ci est faite par méprise; mais, dans les deux premières, Lubin avoit poussé l'indiscrétion de la simplicité aussi loin qu'elle pouvoit aller; il n'étoit plus possible d'user du même moyen, et, d'ailleurs, il en falloit trouver un autre pour varier. La scène de nuit le fournissoit tout naturellement à Molière. (AUGER.)

visage.) Tubleu! comme vous y allez! voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà! Colin! Colin!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, assis au fond du théâtre; GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN, à la fenêtre.

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vite ici-bas.

COLIN, en sautant par la fenêtre.

M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN.

Tu es là?

COLIN.

Oui, monsieur.

(Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre côté, et s'endort.)

GEORGE DANDIN, se tournant du côté où il croit qu'est Colin.

Doucement. Parle bas. Écoute. Va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très-instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu? Hé? Colin! Colin!

COLIN, de l'autre côté, se réveillant.

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du marouſle, qui s'éloigne de moi! (Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté, et se rendort.[1]) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien? Réponds. Colin! Colin!

COLIN, de l'autre côté, se réveillant.

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi. (Ils se cognent, et tombent tous deux.) Ah! le traître! il m'a estropié! Où est-ce que tu es? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

1. Encore un jeu de théâtre à l'italienne.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! non, je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément?

GEORGE DANDIN.

Oui. Approche. (A Colin, qu'il tient par le bras.) Bon. Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite, de ma part, prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence; et, s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant?

COLIN.

Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va vite, et reviens de même. (Se croyant seul.) Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

(George Dandin se range près de la porte de sa maison.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE, à Clitandre.

Adieu. Il est temps de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi! si tôt?

ANGÉLIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver, en si peu de temps, toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas! de quel coup me percez-vous l'âme, lorsque vous parlez de vous retirer; et avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant!

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui. Mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les priviléges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN, à part.

Voilà nos carognes de femmes!

CLITANDRE.

Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu; et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN, à part.

Pauvres maris! voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, sans doute, une tout autre destinée; et le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.

Plût au ciel fût-elle la tienne! tu changerois bien de langage! Rentrons; c'en est assez.

(George Dandin rentre et ferme la porte en dedans.)

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah! Claudine, que tu es cruelle!

ANGÉLIQUE, à Clitandre.

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe-partout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE.

Colin! Colin! Colin!

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN, mettant la tête à la fenêtre.

Colin! Colin! Ah! je vous y prends donc, madame ma femme, et vous faites des escampativos[1] pendant que je

1. *Escampativos*, expression burlesque, qui, comme celle d'*escampette*,

dors! Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine; et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous et du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, et du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE, à part.

Ah ciel!

CLAUDINE.

Madame!

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents, et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir et beau dire; et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit,* et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir

* VAR. *J'ai eu beau voir et beau dire : votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit*, (1672, 1682.)

vient du vieux verbe *escamper*, qui signifie s'échapper, s'évader, prendre la clef des champs. Les Italiens disent de même *scampare*, et les Espagnols *escampare*.

raison. Mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE.

Hé! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non : il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous veniez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE.

Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grâce, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Hé! mon pauvre petit mari! Je vous en conjure!

GEORGE DANDIN.

Ah! mon pauvre petit mari! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela : et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire de ces douceurs.*

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure; et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportements.

ANGÉLIQUE.

De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! quoi?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, et que votre ressentiment est juste; ** que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez; et que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde; [1] des libertés où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, et qui sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

* Var. *De me dire ces douceurs.* (1672, 1682.)

** Var. *Je vous l'avoue encore une fois: que votre ressentiment est juste;* (1672, 1682.)

1. Dans le sens de commencer à vivre, à figurer dans le monde.

GEORGE DANDIN.

Oui : vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point m'excuser, par là, d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement; elle touchera tout à fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avoient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler![1]

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

1. Comparez *la Jalousie du Barbouillé*, tome Ier, page CCLXIV.

ANGÉLIQUE.

De grâce!

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme, en cet état, est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; et, de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah! ah! A la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; et mes parents ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, et ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous; et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances;

qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANGÉLIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr ; et, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout à l'heure, je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles ! C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. (Après avoir fait semblant de se tuer.) Ah ! c'en est fait. Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause* reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi ![1]

* Var. *Qui en est la cause* (1672, 1682.)

1. Dans les anciens contes, la femme faisoit semblant de se précipiter dans un puits et y jetoit une grosse pierre dont le bruit épouvantoit le mari ; ainsi dans le Roman de Dolopathos :

Leiz la fenestre un puis avoit.
La dame une grant roche voit ;
A dous mains l'ait en haut levée,
Et puis ait la roche gittée.
Li sires oït plainnement
La noisse et le tantissement,
Quant la pierre chaït el puis.
Del lit saillit, si ovrit l'uis.

« Non loin de la fenêtre, il y avoit un puits. La dame aperçoit un morceau de rocher ; elle le soulève à deux mains et l'y précipite. Le seigneur entendit

GEORGE DANDIN.

Ouais! seroit-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE, à Claudine.

St. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE ET CLAUDINE, (Elles entrent dans la maison au moment que George Dandin en sort, et aussitôt elles ferment la porte en dedans.

GEORGE DANDIN. (Il sort avec un bout de chandelle, sans les apercevoir.)

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusque-là? (Seul, après avoir regardé partout.) Il n'y a personne! Hé! je m'en étois bien douté; et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; et le père et la mère, qui vont venir, en verront mieux son crime. (Après avoir été à la porte de sa maison, pour rentrer.) Ah! ah! la porte s'est fermée. Holà! ho! quelqu'un! qu'on m'ouvre promptement!

le bruit retentissant que fit la pierre en tombant dans l'eau. Il sauta hors de son lit et ouvrit la porte. » Déjà, dans *la Jalousie du Barbouillé*, le poignard se trouve substitué à l'eau. Quelques commentateurs ont regretté que Molière n'ait pas employé l'ancien moyen, qu'ils jugeoient plus favorable à l'illusion.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE ET CLAUDINE, à la fenêtre; GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Comment! c'est toi? D'où viens-tu, bon pendard? Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est près de paroître? et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit, et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment! vous avez...

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements; et je m'en veux plaindre, sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

GEORGE DANDIN.

Quoi! c'est ainsi que vous osez...

SCÈNE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, COLIN; ANGÉLIQUE ET CLAUDINE, à la fenêtre; GEORGE DANDIN.

(Monsieur et madame de Sotenville sont en des habits de nuit, et conduits par Colin, qui porte une lanterne.)

ANGÉLIQUE, à monsieur et à madame de Sotenville.

Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin

et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit : et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN, à part.

Voilà une méchante carogne !

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, et que nous en étions dehors; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Comment? Qu'est-ce à dire cela?

MADAME DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence, que de nous envoyer querir !

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée à bout; et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Corbleu ! vous êtes un malhonnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon ; et cela crie vengeance au ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter : il va vous en conter de belles!

GEORGE DANDIN, à part.

Je désespère.

CLAUDINE.

Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui; et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Retirez-vous : vous puez le vin à pleine bouche.[1]

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

MADAME DE SOTENVILLE.

Fi! ne m'approchez pas : votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN, à monsieur de Sotenville.

Souffrez que je vous...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

1. Chamfort, dans son *Éloge de La Fontaine*, fait, à propos de ce trait, un rapprochement ingénieux et juste entre le premier des comiques et le premier des fabulistes. « Qui peint le mieux, dit-il, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repoussant un homme à jeun, et lui disant : « Retirez-vous, vous puez le vin; » ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : « Otons-nous, car il sent. »

GEORGE DANDIN, à madame de Sotenville.

Permettez, de grâce, que...

MADAME DE SOTENVILLE.

Pouah! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'atteste le ciel que j'étois dans la maison, et que...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Taisez-vous : c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout à l'heure, si...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi! demander pardon?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, pardon, et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! je...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin!

SCÈNE XIV.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE.

Moi! lui pardonner tout ce qu'il m'a dit! Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre; et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y résister?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale; et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter, après de telles indignités? Non, mon père, c'est une chose où je ne puis consentir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche ; et vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur !

ANGÉLIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton !

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à Angélique.

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. (A George Dandin.) Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN. Il se met à genoux, sa chandelle à la main.*

(A part.) O ciel ! (A monsieur de Sotenville.) Que faut-il dire ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner...

* « Sa chandelle à la main » ne se trouve que dans les éditions de 1672 et de 1682. Dans cette dernière, il y a, en tête de la pièce, une gravure où cette situation est représentée.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite...

GEORGE DANDIN.

L'extravagance que j'ai faite... (A part.) de vous épouser.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.[1]

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, et à ceux de qui elle sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. (A George Dandin.) Rentrez chez vous, et songez bien à être sage. (A madame de Sotenville.) Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE XV.

GEORGE DANDIN, seul.

Ah! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante

1. Ceci est une véritable *amende honorable*, toute semblable à celle que les tribunaux infligeoient autrefois. George Dandin est presque *en chemise*, car ses soupçons jaloux l'ont éveillé au fort de son sommeil, et il est sorti sans prendre le temps de s'habiller; la chandelle qu'il tient à la main figure très-bien *la torche au poing;* et, enfin, on exige qu'il demande pardon *à genoux*. Il n'y manque absolument que *la corde au cou*. (AUGER.)

femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau, la tête la première.[1]

1. Au dénouement, le vice représenté par Angélique quitte la partie impuni et triomphant, tandis que la sottise représentée par George Dandin est seule châtiée. Il est vrai ; mais une œuvre d'art n'embrasse pas le monde entier : on ne sauroit tout dire à la fois. Elle prend un moment dans la vie, une scène dans la grande comédie du monde, et le poëte laisse au lecteur le soin de les rattacher au grand tout dont il les a détachés. *George Dandin* est un petit tableau de genre, qui ne fixe notre attention que sur une scène d'intérieur. Qu'est-ce que nous apprend cette scène? Rien, sinon que la sotte vanité qui porte les hommes à sortir de la condition où Dieu les a placés, est pour eux une source de déboires sans fin. La piteuse mine de George Dandin renferme toute l'instruction morale de l'œuvre, et cette instruction est sans doute utile et juste. Que le poëte ait concentré notre attention sur ce point, c'étoit son droit; que les autres personnages servant à dessiner la situation comique et fâcheuse où se trouve George Dandin, valant surtout par rapport à lui, ne soient pas châtiés au dénouement, peu importe. Ce n'étoient pas eux que Molière se proposoit d'attaquer. Les leçons que *George Dandin* nous donne ne dépassent pas les limites de l'œuvre; mais elles suffisent pour bien faire juger et redouter les travers qui ont quelques rapports avec celui dont le poëte nous a présenté une image saisissante. Qu'est-ce que le moraliste peut demander de plus? (E. RAMBERT.)

L'AVARE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

9 septembre 1668.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Le 9 septembre 1668, Molière fit représenter sa grande comédie de *l'Avare* sur le théâtre du Palais-Royal. Voici de quelle façon Robinet, dans sa lettre du 15 septembre, rendit compte de cette pièce :

Prenant soin du plaisir public,
Moi, qui marchant ne fais point clic,
J'avertis que le sieur Molière,
De qui l'âme est si familière
Avecque les neuf doctes Sœurs,
Dont il reçoit mille douceurs,
Donne à présent sur son théâtre,
Où son génie on idolâtre,
Un *Avare* qui divertit
Non pas certes pour un petit,
Mais au delà ce qu'on peut dire,
Car d'un bout à l'autre il fait rire.
Il parle en prose, et non en vers,
Mais nonobstant les goûts divers,
Cette prose est si théâtrale
Qu'en douceur les vers elle égale.
Au reste, il est si bien joué,
C'est un fait de tous avoué,
Par toute sa troupe excellente,
Que cet *Avare* que je chante
Est prodigue en gais incidents
Qui font des mieux passer le temps.

L'Avare eut alors neuf représentations qui ne furent pas tout à fait consécutives. Repris deux mois après, à la suite d'une

représentation qui avoit eu lieu à la cour le 5 novembre, il fut joué onze fois. Dire, comme M. Bazin, que c'étoit « un succès fort satisfaisant, » c'est se montrer trop peu difficile. Il ressort de là, au contraire, que l'accueil que cet ouvrage reçut du public fut assez froid. Est-ce, comme le prétend Grimarest, parce que la pièce étoit en prose? Cette circonstance a pu contribuer à dérouter le public, qui étoit habitué aux grandes comédies en vers. Mais elle ne sauroit, à elle seule, offrir une explication suffisante, et il faut supposer que la beauté de l'œuvre ne fut pas sentie du premier coup. Boileau, si nous en croyons l'auteur du *Bolœana*, fit tous ses efforts pour éclairer ses contemporains, et ne marchanda pas ses applaudissements. Racine, qui étoit brouillé avec Molière, auroit dit un jour à Boileau : « Je vous vis dernièrement à *l'Avare*, et vous riiez tout seul sur le théâtre. — Je vous estime trop, lui auroit répondu Boileau, pour croire que vous n'y ayez pas ri vous-même, du moins intérieurement. »

Tout devoit faire espérer à Molière de plus brillants résultats. Non-seulement il avoit creusé profondément son sujet, et il avoit appelé à son aide, comme nous le montrerons, un nombre incroyable d'idées comiques recueillies de toutes parts : un certain à-propos ne lui manquoit même pas, et il pouvoit compter sur une excitation particulière de la curiosité publique. Une de ces affaires étranges et émouvantes que la passion de l'avarice fait éclater par intervalles dans les fastes judiciaires, avoit, trois ans auparavant, agité la cour et la ville, Paris et la France. L'assassinat du lieutenant criminel Tardieu et de sa femme, Marie Ferrier, dans leur maison du quai des Orfévres, le 24 août 1665, eut un retentissement prolongé. L'existence singulière de ces illustres avares, leurs lésineries ingénieuses, leurs ruses pour échapper aux exigences d'une haute position sociale, leurs rapines qu'un crime étoit venu punir, furent longtemps l'objet de toutes les conversations. On plaignoit peu les victimes; on répétoit toutes les anecdotes qui avoient eu cours. Rappelons quelques-uns des traits qu'on citoit d'eux; cela ne nous écartera point de notre sujet. Marie Ferrier avoit été épousée par le lieutenant criminel Tardieu avec cent mille écus de dot. Voici comment Tallemant des Réaux nous parle de ce couple fameux : « Elle devint bientôt la plus ridicule personne du monde... et le lieutenant criminel est

un digne mari d'une telle femme. Elle étoit bien faite, elle jouoit bien du luth, elle en joue encore. Mais il n'y a rien de plus ridicule que de la voir avec une robe de velours pelé, faite comme on les portoit il y a vingt ans, un collet du même âge, des rubans couleur de feu repassés, et de vieilles mouches toutes effilochées, jouer du luth, et, qui pis est, aller chez la reine. Elle n'a point d'enfants; cependant sa mère, son mari et elle n'ont pour tous valets qu'un cocher. Le carrosse est si méchant et les chevaux aussi, qu'ils ne peuvent aller; la mère donne l'avoine elle-même: ils ne mangent pas leur soûl. Elles vont elles-mêmes à la porte. Une fois que quelqu'un leur étoit allé faire visite, elles le prièrent de leur prêter son laquais pour mener les chevaux à la rivière, car le cocher avoit pris congé. Pour récompense, elles ont été un temps à ne vivre toutes deux que du lait d'une chèvre. Le mari dit qu'il est fâché de cette mesquinerie; Dieu le sait. Pour lui, il dîne toujours au cabaret, aux dépens de ceux qui ont affaire de lui, et le soir il ne prend que deux œufs. Il n'y a guère de gens à Paris plus riches qu'eux. Il a mérité d'être pendu deux ou trois mille fois: il n'y a pas de plus grand voleur au monde.

« Le lieutenant criminel logeoit de petites demoiselles auprès de chez lui, afin d'y aller manger; il leur faisoit ainsi payer la protection. »

Combien on s'égaya avec la mémorable culbute de Marie Ferrier sur le Pont-Neuf, culbute qui exerça la verve des rimeurs! Le titre d'une de ces pièces satiriques contient tous les détails pittoresques de l'accident: « Madrigal à Son Éminence (le cardinal Mazarin) pour la consoler du déplaisir qu'elle témoignoit avoir d'une risée publique qui s'étoit faite dans Paris, au sujet d'un carrosse versé sur le Pont-Neuf, dans lequel on avoit vu une dame (femme d'un célèbre magistrat) la tête en bas et les pieds en haut en une très-pitoyable posture, si sa prévoyance n'y eût pourvu par le moyen d'un beau caleçon de satin blanc qu'elle avoit; lequel cependant, par un grand malheur, causa plus de risée que si la dame eût été vue tout à nu, d'autant que ce caleçon, par le bon ménage de cette dame, se trouva fait de différentes thèses imprimées sur du satin blanc, qui avoient été données à son mari; dont l'une (qui étoit une thèse de physique dédiée à Son Éminence) faisoit partie du devant de ce caleçon,

et étoit si bien située, que la représentation de Son Éminence en taille-douce se trouvoit justement appliquée sur le bas-ventre de cette dame. »

La chronique de ces illustres avares fut longtemps à l'ordre du jour. La littérature elle-même l'atteste. La « pauvre Babonnette » des *Plaideurs*, qui savoit si bien « comme on fait les bonnes maisons, » c'étoit Marie Ferrier. Et Boileau, dans sa dixième satire, traçoit le portrait immortel des deux époux. Devançant Racine et Boileau, Molière, lorsqu'il composa sa pièce de *l'Avare*, put mettre à profit quelques-unes des anecdotes recueillies par la voix publique (par exemple, celles relatives aux chevaux, au cocher, dont parle Tallemant). Et, quand il représenta cette pièce, l'impression produite par l'assassinat du lieutenant criminel et de sa femme n'étoit pas tellement effacée, que la peinture de la passion de l'avarice ne dût recevoir de leur mémorable exemple une certaine opportunité.

Toutefois, Molière, qui n'entendoit pas faire une œuvre de circonstance, semble avoir pris soin d'écarter les allusions, d'éviter, autant que possible, les traits de ressemblance qui eussent été trop facilement saisis. Il conserva à son tableau le caractère d'une satire générale. Il ne se dissimula pas les difficultés de l'entreprise : il lui falloit peindre avec des couleurs énergiques une passion aussi laide et dégradante que redoutable, sans tomber dans le tragique, sans laisser la scène s'assombrir, et en y ramenant sans cesse le rire près de s'effaroucher. Il ne négligea rien pour l'exécution de son projet, et il s'arma, pour ainsi dire, de toutes pièces.

Molière trouva un point d'appui, une base solide dans la comédie de Plaute intitulée *la Marmite* (*Aulularia*). Plaute a réalisé en effet cette conception hardie de faire de l'avare le caractère principal et dominant d'une grande comédie. Donnons une idée de la pièce latine :

Euclion est un vieil avare qui a trouvé un trésor, et dont l'avarice, par conséquent, est comme exaspérée. Il n'est pas vrai de dire, comme on l'a fait souvent, qu'Euclion n'étoit pas avare avant d'avoir trouvé ce trésor, qu'il n'étoit peut-être pas même économe, et que c'est la possession subite et inattendue d'une grosse somme qui lui a troublé l'esprit. Euclion étoit, avant cela,

connu pour un ladre des plus ladres. Strobile, l'esclave d'un riche voisin, raconte au cuisinier Congrion de nombreux traits du caractère d'Euclion; citons-en quelques-uns :

STROBILUS.
Pumex non æque est aridus, atque hic est senex.
CONGRIO.
Ain' tandem ita esse, ut dicis?
STROBILUS.
Tute existuma.
Quin divom atque hominum clamat continuo fidem,
Suam rem periisse, seque eradicarier,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin, quom it dormitum, follem obstringit ob gulam.
CONGRIO.
Cur?
STROBILUS.
Ne quid animæ forte amittat dormiens.....
Aquam, hercle, plorat, quom lavat, profundere.....
Pulmentum pridem eii eripuit miluus :
Homo ad prætorem deplorabundus venit;
Infit ibi postulare, plorans, ejulans,
Ut sibi liceret miluum vadarier.
Sexcenta sunt, quæ memorem, si sit otium.

« STROBILE. La pierre-ponce est moins aride que ce vieillard.

« CONGRION. Vraiment?

« STROBILE. Juges-en toi-même. Il crie au secours, il invoque les dieux et les hommes, et dit que son bien est perdu, qu'il est un homme ruiné, s'il voit la fumée sortir du toit de sa masure. Quand il va se coucher, il s'attache une bourse devant la bouche.

« CONGRION. Pourquoi?

« STROBILE. Pour ne pas perdre de son souffle en dormant... Quand il se baigne, il pleure l'eau qu'il répand... Un milan lui enleva un jour un morceau de viande : notre homme court tout éploré au préteur; il remplit tout de ses cris, de ses lamentations, et demande qu'on lance contre le milan un ordre de comparoître. J'aurois mille traits de la sorte à raconter si nous avions le temps. »

Euclion est donc un ladre, mais c'est un pauvre homme (*pauperculus*). On conçoit donc quel trouble, quel embarras, quelle inquiétude lui cause cet or qu'il a trouvé et qu'il cache dans le

petit pot de terre qui donne son titre à la comédie. Aussi, il faut voir avec quelle fureur, à la première scène, il pousse dans la rue sa vieille servante dont il craint les regards, et avec quelle peine il se décide à s'éloigner un instant, même pour aller chez le magistrat de la curie chercher sa part d'un congiaire. Tout le monde devine son secret; il lui semble qu'on le salue plus gracieusement qu'autrefois:

> Adeunt, consistunt, copulantur dexteras;
> Rogitant me, ut valeam, quid agam, quid rerum geram.

« On m'accoste, on entre en conversation, on me serre la main: chacun me demande de mes nouvelles, comment vont les affaires.» Lorsque son voisin, le riche Mégadore, lui demande sa fille en mariage, Euclion n'est qu'à demi surpris; ses soupçons lui expliquent la chose : « Il a eu vent de mon or, dit-il; il convoite mon or, il veut le dévorer! » Et, après avoir assuré et répété à Mégadore qu'il n'a pas de dot à donner à sa fille,

> Eo dico, ne me thesauros reperisse censeas,

« Je te le dis, afin que tu ne t'imagines pas que j'ai trouvé des trésors. » Mégadore déclare qu'il est prêt à épouser la fille sans dot; Euclion se hâte alors de consentir, pourvu toutefois que son gendre se charge de tous les frais de la fête.

Pendant qu'Euclion achète à grand'peine au marché un peu d'encens et quelques couronnes de fleurs pour les offrir au dieu Lare, sa maison est envahie par les esclaves portant les victuailles, et par les cuisiniers qu'envoie Mégadore. Quand l'avare revient, le fracas qu'il entend chez lui le jette dans des transes mortelles; il se précipite sur ceux qu'il prend pour des voleurs, et les chasse à coups de bâton. Voyant qu'il ne sauroit y avoir de sécurité pour lui, lorsqu'il est un instant éloigné de sa précieuse marmite, il la prend avec lui. Inquiet, il cherche quelque endroit où il la puisse cacher pendant la noce. Il entre d'abord dans le temple de la Bonne Foi, où il espère lui trouver un asile.

Cependant, au bruit des apprêts de la fête nuptiale, deux personnages sont en grande perplexité : c'est Phédra, fille d'Euclion, et Lyconide, neveu de Mégadore. Lyconide aime Phédra; il lui a jadis ravi l'honneur pendant les veillées de Cérès; et, au

moment où l'on prépare ses noces, la malheureuse Phédra est sur le point d'accoucher. Lyconide, qui n'aspire qu'à réparer sa faute, envoie son esclave Strobile en observation pour qu'il l'instruise de tout ce qui se passe. Posté sur les marches du temple de la Bonne Foi, Strobile entend Euclion confier sa marmite et son or à la garde de la déesse. Euclion, ramené par un funeste présage, aperçoit l'esclave et veut lui faire avouer et restituer le larcin que celui-ci n'a pas encore eu le temps de commettre. Il le fouille, il lui fait montrer ses mains, il lui veut imposer tour à tour par la persuasion et par la menace; enfin, à peu près convaincu que l'esclave n'a rien, il lui ordonne de fuir. Mais Strobile, furieux, jure de jouer un tour au méchant vieillard, et se cache.

Euclion, dégoûté de la Bonne Foi, rentre dans le temple et emporte la marmite. Il se résout à l'aller enterrer avec les plus grandes précautions dans le bois de Silvain, au milieu d'une épaisse saussaie. Mais il est suivi, épié par Strobile, à qui le trésor n'échappera pas.

Pendant que la marmite voyage ainsi, Phédra est saisie des douleurs de l'enfantement. On l'entend; elle implore Junon Lucine, derrière le rideau du théâtre :

> Perii, mea nutrix! obsecro te, uterum dolet.
> Juno Lucina, tuam fidem!

Lyconide n'hésite plus à se confier à sa mère Eumonie; et celle-ci, touchée d'une situation si critique, se charge d'aller tout raconter à Mégadore. Mais on entend les cris d'Euclion: il accourt éperdu, en démence. On sait ce fameux monologue :

> Perii! interii! occidi!....

tant de fois imité, et que nous rapporterons ailleurs. En proie à ses angoisses, le vieillard rencontre Lyconide, qui, à le voir ainsi gémir, s'imagine que le malheureux père est informé de l'accouchement de sa fille. Il s'accuse d'être l'auteur de son chagrin; Euclion croit qu'il tient son voleur. Après un long quiproquo, Euclion finit par se rendre compte du nouveau malheur qui le frappe, et rentre chez lui pour s'assurer de la vérité de ce qu'il vient d'apprendre. L'esclave Strobile révèle à son maître

Lyconide la découverte qu'il a faite du trésor d'Euclion; Lyconide (à partir de ce moment, nous n'avons plus le texte de Plaute; c'est l'italien Urcéus Codrus qui a suppléé au dénouement perdu) devient possesseur de la précieuse marmite, en accordant la liberté à son esclave. Le jeune homme la restitue à Euclion, et Euclion, transporté de joie, donne à Lyconide sa fille et son trésor. C'est trop à la fois; si Plaute avoit attribué à son avare ce mouvement de générosité finale, il auroit commis une faute des plus graves en ne soutenant pas le caractère de son personnage jusqu'au bout.

Voilà certes une peinture vigoureuse, et l'on peut facilement apercevoir combien le poëte romain a été utile à Molière. La comédie de Plaute avoit eu, avant Molière, des imitateurs chez les modernes. L'italien Lorenzino de Médicis composa, au XVIe siècle, l'*Aridosio*, dans lequel il combina *les Adelphes* de Térence avec la *Mostellaria* (le Revenant) et l'*Aulularia* (la Marmite) de Plaute. Le champenois Pierre de Larivey s'empara, en 1579, de l'*Aridosio*, le traduisit avec une verve assez originale et en fit la comédie des *Esprits*.[1] On y retrouve les principales scènes que nous avons signalées dans la pièce latine. Le vieil avare Séverin, empêché de rentrer dans sa maison par de prétendus diables ou esprits, cache dans un trou non pas une marmite pleine d'or, mais une bourse contenant deux mille écus. Un jeune homme nommé Désiré, qui veut devenir son gendre, la guette et met la main sur la somme, sûr d'obtenir par ce moyen le consentement de l'avare :

« Mon Dieu, dit Séverin, que je suis misérable! M'eut-il peu jamais advenir plus grand malheur qu'avoir des diables pour mes hostes, qui sont cause que je ne me puis descharger de ma bourse? Qu'en feray-je? Si je la porte avecques moy, et que mon frère la voye, je suis perdu. Où la pourray-je donc laisser en seureté?

« DÉSIRÉ. Elle est pour estre mienne.

« SÉVERIN. Mais puisque je ne suis veu de personne, il sera meilleur que je la mette icy, en ce trou, où je l'ay mise autrefois sans que jamais j'y aye trouvé faute. Oh! petit trou, combien je te suis redevable!

1. *Les Six premières comédies facécieuses* de Pierre de Larivey, champenois. Ancien théâtre françois, tome V; collection P. Jannet, 1855.

« DÉSIRÉ. Mais moy, si vous l'y mettez.

« SÉVERIN. Mais si on la trouvoit! Une fois paye pour tous jours. Je la porteray encores avec moy; je l'ay apportée de plus loing. On ne me la prendra pas, non. Personne ne me voit-il? J'y regarde, pour ce que, quand on sçait qu'un qui me ressemble a de l'argent, on luy desrobbe incontinent.

« DÉSIRÉ. Elle sera mieux au trou.

« SÉVERIN. Que maudits soyent les diables qui ne me laissent mettre ma bourse en la maison! Tubieu, que dis-je! que ferois-je s'ils m'escoutoient? Je suis en grande peine; il vaut mieux que je la cache; car, puisque la fortune me l'a autresfois gardée, elle voudra bien me faire encores ce plaisir. Hélas! ma bourse, hélas! mon âme, hélas! toute mon espérance, ne te laisse pas trouver, je te prie.

« DÉSIRÉ. Je pense qu'il ne la laschera jamais.

« SÉVERIN. Que feray-je? L'y mettray-je? Oy; nenny; si feray, je l'y vay mettre; mais devant que me descharger, je veux veoir si quelqu'un me regarde. Mon Dieu! il me semble que je suis veu d'un chacun, mesmes que les pierres et le bois me regardent. Hé! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toy. Or sus, au nom de Dieu et de sainct Antoine de Padoue, *in manus tuas, domine, commendo spiritum meum.*

« DÉSIRÉ. C'est si grand chose que je n'en puis rien croire, si je ne le voy.

« SÉVERIN. C'est à ceste heure qu'il faut que je regarde si quelqu'un m'a veu. Ma foy, personne. Mais si quelqu'un marche dessus, il luy prendra peut-estre envie de veoir que c'est; il faut que souvent j'y prenne garde et n'y laisse fouiller personne. Si faut-il que j'aille où j'ay dit, afin de trouver quelque expédient pour chasser ces diables de mon logis. Je vay par delà, car je ne veux passer auprès d'eux.

« DÉSIRÉ. Me voilà roy, puisqu'aujourd'huy est arrivé le jour auquel je dois mettre fin à mes misères. »

Dans *les Esprits*, un temps assez long s'écoule avant que Séverin s'aperçoive qu'on a vidé sa bourse et qu'on l'a remplie de cailloux. Séverin se tient aux environs, et surveille l'endroit du regard; toutes sortes de gens le viennent déranger, le troubler; il s'efforce de les écarter de la cachette; il interprète en un sens

fâcheux leurs gestes et leurs paroles; il lui échappe de crier: « Ils me dérobent! Au voleur! au larron! » Il excuse maladroitement toutes ses maladresses. Tant de sollicitude, de transes, de précautions pour une bourse déjà soustraite! Il y a là des effets du meilleur comique qui n'étoient point dans Plaute, et que Molière n'emploiera pas.

Lorsque Séverin découvre qu'on l'a volé, il se livre, comme Euclion, à un monologue tragi-comique qu'on peut comparer avec ceux de Plaute et de Molière. Survient le valet Frontin :

« FRONTIN. Quelles lamentations enten-je là?

« SÉVERIN. Que ne suis-je auprès de la rivière, afin de me noyer!

« FRONTIN. Je me doute que c'est.

« SÉVERIN. Si j'avois un cousteau, je me le planterois en l'estomac!

« FRONTIN. Je veux veoir s'il dict à bon escient. Que voulez-vous faire d'un cousteau, seigneur Séverin? Tenez, en voilà un.

« SÉVERIN. Qui es-tu?

« FRONTIN. Je suis Frontin. Me voyez-vous pas?

« SÉVERIN. Tu m'as desrobbé mes escus, larron que tu es! Çà, ren-les-moy, ren-les-moy, ou je t'estrangleray!

« FRONTIN. Je ne sçay que vous voulez dire

« SÉVERIN. Tu ne les as pas, donc?

« FRONTIN. Je vous dis que je ne sçay que c'est.

« SÉVERIN. Je sçay bien qu'on me les a desrobbez.

« FRONTIN. Et qui les a prins?

« SÉVERIN. Si je ne les trouve, je délibère me tuer moy-mesme.

« FRONTIN. Hé! seigneur Séverin, ne soyez pas si colère!

« SÉVERIN. Comment, colère? j'ay perdu deux mille escus.

« FRONTIN. Peut-estre que les retrouverez; mais vous disiez tousjours que n'aviez pas un lyard; et maintenant vous dictes que avez perdu deux mille escus.

« SÉVERIN. Tu te gabbes encor de moy, meschant que tu es!

« FRONTIN. Pardonnez-moy.

« SÉVERIN. Pourquoy donc ne pleures-tu?

« FRONTIN. Pource que j'espère que vous les retrouverez.

« SÉVERIN. Dieu le veuille, à la charge de te donner cinq bons sols.

« FRONTIN. Venez disner. Dimanche, vous les ferez publier au prône; quelcun vous les rapportera.

« SÉVERIN. Je ne veux plus boire ne manger; je veux mourir ou les trouver.

« FRONTIN. Allons, vous ne les trouvez pas pourtant, et si ne disnez pas.

« SÉVERIN. Où veux-tu que j'aille? au lieutenant criminel?

« FRONTIN. Bon!

« SÉVERIN. Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde?

« FRONTIN. Encor meilleur! vous les retrouverez. Allons, aussi bien ne faisons-nous rien icy.

« SÉVERIN. Il est vray, car encor que quelqu'un de ceux-là les eust, il ne les rendroit jamais. Jésus, qu'il y a de larrons en Paris!

« FRONTIN. N'ayez pœur de ceux qui sont icy; j'en respon, je les cognois tous.

« SÉVERIN. Hélas! je ne puis mettre un pied devant l'autre! O ma bourse!

« FRONTIN. Hoo! vous l'avez; je voy bien que vous vous mocquez de moy.

« SÉVERIN. Je l'ay voirement; mais, hélas! elle est vuyde, et elle estoit plaine!

« FRONTIN. Si ne voulez faire autre chose, nous serons icy jusques à demain.

« SÉVERIN. Frontin, ayde-moy, je n'en puis plus. O ma bourse! ma bourse! hélas! ma pauvre bourse! »

Le quiproquo entre la bourse ravie et la jeune fille séduite existe également dans les pièces de Lorenzino de Médicis et de Larivey; mais cette jeune fille n'est plus celle de l'avare, et c'est au contraire le fils de Séverin, Urbain, qui l'a déshonorée. La situation est moins forte, car Séverin est moins intéressé dans l'événement; aussi ferme-t-il la porte au nez de ceux qui, après lui avoir donné un moment d'espoir, lui viennent rompre la tête de semblables bagatelles.

Le vieillard, après avoir été trop prompt à croire que sa bourse étoit retrouvée, refuse ensuite d'ajouter foi à ceux qui lui en apportent réellement la nouvelle. C'est son frère Hilaire

qui vient, par ce moyen, concilier les intérêts de tout le monde :

« SÉVERIN. Qui est là?

« HILAIRE. Mon frère, ouvrez!

« SÉVERIN. On me vient icy apporter quelques meschantes nouvelles.

« HILAIRE. Mais bonnes : vos escus sont retrouvez.

« SÉVERIN. Dictes-vous que mes escus sont retrouvez?

« HILAIRE. Oy, je le dis.

« SÉVERIN. Je crains d'estre trompé comme auparavant.

« HILAIRE. Ils sont icy près, et devant qu'il soit longtemps, vous les aurez entre vos mains.

« SÉVERIN. Je ne le puis croire, si je ne les voy et les touche.

« HILAIRE. D'avant que vous les ayez, il faut que me promettiez deux choses : l'une, de donner Laurence à Désiré; l'autre, de consentir qu'Urbain prenne une femme avec quinze mille livres.

« SÉVERIN. Je ne sçay que vous dictes; je ne pense à rien qu'à mes escus, et ne pensez pas que je vous puisse entendre, si je ne les ay entre mes mains; je dy bien que, si me les faictes rendre, je feray ce que vous voudrez.

« HILAIRE. Je vous le prometz.

« SÉVERIN. Et je vous le prometz aussi.

« HILAIRE. Si ne tenez vostre promesse, nous les vous osterons. Tenez, les voilà.

« SÉVERIN. O Dieu! ce sont les mesmes! Hélas! mon frère! que je vous ayme! je ne vous pourray jamais récompenser le bien que vous me faictes, deussé-je vivre mille ans.

« HILAIRE. Vous me récompenserez assez, si vous faictes ce dont je vous prie.

« SÉVERIN. Vous m'avez rendu la vie, l'honneur et les biens, que j'avois perdus avec cecy.

« HILAIRE. Voilà pourquoy vous me devez faire ce plaisir.

« SÉVERIN. Et qui me les avoit desrobbez?

« HILAIRE. Vous le sçaurez après; respondez à ce que je vous demande.

« SÉVERIN. Je veux premièrement les compter.

« HILAIRE. Qu'en est-il besoin?

« SÉVERIN. Ho! o! s'il s'en falloit quelcun?

« HILAIRE. Il n'y a point de faute, je vous en respond.

« SÉVERIN. Baillez-le-moy donc par escrit.

« FORTUNÉ. O quel avaricieux!

« HILAIRE. Voyez! il ne me croira pas.

« SÉVERIN. Or sus, c'est assez; vostre parolle vous oblige; mais que dictes-vous de quinze mille francs?

« FORTUNÉ. Regardez s'il s'en souvient.

« HILAIRE. Je dy que nous voulons, en premier lieu, que baillez vostre fille à Désiré.

« SÉVERIN. Je le veux bien.

« HILAIRE. Après, que consentiez qu'Urbain espouse une fille avec quinze mille francs.

« SÉVERIN. Quant à cela, je vous en prie : quinze mille francs! il sera plus riche que moy. »

Le dénouement de cette comédie n'est pas sans quelques rapports avec celui qu'employa Molière : on y voit apparoître le père de Féliciane, qui, étant de la religion prétendue réformée, s'étoit retiré à La Rochelle, et qui vient à propos doter et marier sa fille avec le fils de Séverin, comme Anselme unira Élise à Valère et Cléante à Mariane.

Ainsi ce type de l'avare avoit été dessiné à la fois dans la comédie antique et dans la comédie moderne, quand Molière en entreprit une nouvelle peinture. Molière n'eut point recours aux combinaisons compliquées de Lorenzino de Médicis; il revint à l'unité de plan du poëte latin, et crut que c'étoit assez d'un caractère comme celui de l'avare pour remplir une grande pièce. Il voulut que tous les personnages fussent groupés autour du personnage principal, sans l'éclipser un instant, et servissent à mettre son vice en saillie. Pour donner assez de jeu à ce caractère et le soutenir pendant cinq actes, il eut besoin de nombreux ressorts qu'il emprunta de toutes parts. Il mit surtout à contribution le théâtre de l'Italie, *I Suppositi* (les Personnages supposés) de l'Arioste, et plusieurs canevas de la *commedia dell' arte : l'Amante tradito*, ou Lélie et Arlequin valets dans la même maison, la Fille de chambre de qualité (*la Cameriera nobile*), les Maisons dévalisées (*le Case svaliggiate*), *Il dottor Bachettone* ou le Docteur bigot. Une scène de *la Belle Plaideuse*, de Boisrobert, lui servit également. On trouvera, au courant de la

pièce, les plus significatifs et les plus curieux de ces rapprochements. Il convient de nous borner ici à ce qui concerne la composition dans son ensemble. Constatons seulement que *l'Avare* est la pièce de Molière où l'on découvre certainement le plus grand nombre d'imitations ou, si l'on veut, de réminiscences.

Et pourtant rien ne ressemble moins à un travail de mosaïque, tant la pensée créatrice domine et pénètre tout cela, et tant, par la seule force de cette pensée, ce que le poëte emprunte de ses devanciers reçoit une valeur nouvelle et incomparable! Une idée qui ne se fait jour, du moins bien distinctement, ni dans la pièce latine, ni dans celle de Lorenzino de Médicis traduite par Larivey, anime l'œuvre de Molière : ce qu'il s'attache à montrer, c'est le désordre que l'avarice introduit dans la famille. « Un avare, dit Auger, a cessé d'être père; il a même, pour ainsi dire, cessé d'être homme; car il semble s'être dépouillé de la plus naturelle de nos affections, celle qui nous porte à nous aimer nous-mêmes et à chercher en tout notre bien-être. Puis donc qu'il n'a plus en lui aucun sentiment humain, il est inévitable, il est juste qu'il n'en rencontre aucun dans les autres. Il hait les siens, les siens le détestent; il regrette leur naissance, ils souhaitent sa mort; il se méfie d'eux, ils le trompent; il les prive de ce qu'il leur doit, ils lui déroberoient volontiers ce qui lui appartient. »

Horace, dans la première Satire, apostrophe l'avare et lui dit :

> Non uxor salvum te vult, non filius : omnes
> Vicini oderunt, noti, pueri, atque puellæ.
> Miraris, quum tu argento post omnia ponas,
> Si nemo præstet, quem non merearis, amorem!
> An si cognatos, nullo natura labore
> Quos tibi dat, retinere velis, servareque amicos:
> Infelix operam perdas.

« Tu es malade; ta femme et ton fils ne font point de vœux pour ta santé, pour ta vie. Tous tes voisins, tous ceux qui te connoissent, ceux et celles qui te servent, te haïssent également. Quoi! tu t'étonnes, préférant l'argent à tout, de n'inspirer à personne une affection que tu ne mérites pas! Tu te trompes, si tu crois pouvoir, sans faire les moindres frais, conserver la tendresse des parents que t'a donnés la nature. »

Cette observation, exprimée par Horace, Molière l'a développée sur la scène avec une énergie sans égale. « Avec quelle vigueur, dit Geoffroy, avec quelle fidélité de pinceau Molière ne trace-t-il pas son avare s'isolant de sa famille, voyant des ennemis dans ses enfants qu'il redoute, et dont il n'est pas moins redouté ; concentrant toutes ses affections dans son coffre, tandis que son fils se ruine d'avance par des dettes usuraires, tandis que sa fille a une intrigue dans la maison avec son amant déguisé! L'avare ne sait rien de ce qui se passe au sein de sa famille, rien de ce que font ses enfants; il ne sait au juste que le compte de ses écus ; c'est la seule chose qui le touche et qui l'intéresse, c'est le seul objet de ses veilles; l'argent lui tient lieu d'enfants, de parents et d'amis: voilà la morale qui résulte de l'admirable comédie de Molière; et, s'il y a quelque tableau capable de faire haïr et mépriser l'avarice, c'est celui-là. »

Gœthe traduit la même impression en disant : « Entre toutes les pièces de Molière, *l'Avare*, dans lequel le vice détruit toute la piété qui unit le père et le fils, a une grandeur extraordinaire et est, à un haut degré, tragique. »

C'est ce que J.-J. Rousseau ne paroît pas avoir compris lorsqu'il adressa au poëte comique ces critiques fameuses : « C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? Et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs? »

Parmi les nombreux contradicteurs de Rousseau, nous n'avons qu'à choisir. Citons les réflexions que M. Saint-Marc Girardin fait à ce sujet dans son *Cours de littérature dramatique :*

« La comédie, en faisant punir les vices les uns par les autres, représente la justice du monde telle qu'elle est, justice qui s'exerce et qui s'accomplit à l'aide des passions humaines qui se combattent et se renversent tour à tour. C'est cette justice qu'expriment aussi les proverbes, qui ne sont que la comédie résumée en maximes, quand ils disent : *A père avare fils pro-*

digue. Lorsque les passions sont grandes et fortes, cette justice est terrible, et elle enfante l'émotion de la tragédie; quand les passions sont plus petites et plus mesquines, cette justice est plaisante et gaie : elle enfante alors le ridicule de la comédie.

« Une étude attentive des rôles du père et du fils, d'Harpagon et de Cléante, dans *l'Avare*, justifiera ces réflexions.

« Si je voulois, dans un sermon, dépeindre l'avarice et la rendre odieuse; si je disois que cette passion fait tout oublier, l'honneur, l'amitié, la famille; que l'avare préfère son or à ses enfants; que ceux-ci, réduits par l'avarice de leur père aux plus grandes nécessités, s'habituent bientôt à ne plus le respecter, et que cette révolte des enfants est le châtiment de l'avarice du père; si je disois tout cela dans un sermon, qui s'en étonneroit? qui s'aviseroit de prétendre qu'en parlant ainsi j'encourage les enfants à oublier le respect qu'ils doivent à leurs parents? Molière, dans la scène de *l'Avare* qu'accuse Jean-Jacques Rousseau, n'a pas fait autre chose que mettre en action le sermon que j'imagine. Quand le père oublie l'honneur, le fils oublie le respect qu'il doit à son père. Ne nous y trompons pas, en effet : c'est un beau titre que celui de père de famille, c'est presque un sacerdoce; mais c'est un titre qui oblige, et, s'il donne des droits, il impose aussi des devoirs. Je sais bien qu'un fils ne doit jamais accuser son père, même s'il est coupable; mais c'est là le précepte, ce n'est point, hélas! la pratique, sinon des fils vertueux. Or, Molière, dans *l'Avare*, n'a pas entendu le moins du monde nous donner Cléante pour un fils vertueux que nous devons approuver aux dépens de son père; il a voulu seulement opposer l'avarice à la prodigalité, parce que ce sont les deux vices qui, contrastant le plus l'un avec l'autre, peuvent, par cela même, se choquer et se punir le plus efficacement. »

Molière, à la différence de Plaute, a placé son avare dans une condition de fortune assez élevée. Harpagon a des chevaux, un carrosse, d'assez nombreux domestiques et jusqu'à un intendant. Sans doute, s'il dépendoit de lui de n'avoir pas ce train dispendieux, il ne l'auroit pas, et, s'il l'a, c'est que son état, sa position dans le monde l'exigent. « Il n'est pas toujours permis, dit Auger, d'être avare à sa manière et selon son goût. L'avare, à qui ses pères ont transmis de grandes richesses connues du public,

ne peut pas vivre avec la même lésine que l'obscur usurier, unique artisan d'une fortune ignorée. L'avarice de celui-ci est un vice qu'aucune bienséance ne combat, qu'aucun respect humain n'enchaîne, et qui se satisfait sans obstacle. L'avarice de l'autre, au contraire, sans cesse aux prises avec le sentiment des convenances sociales et la crainte des jugements publics, sans cesse en butte aux plaintes, aux ruses et aux sarcasmes d'une famille qui pâtit au sein de la richesse, offrira ce conflit, cette lutte du caractère et de la situation, qui est le véritable ressort de l'intérêt comique. Quel lustre ne donnent pas à l'avarice d'Harpagon la notoriété de son opulence et l'obligation qui en résulte pour lui de vivre à peu près selon son état? Quelles occasions ne lui fournissent-elles pas de s'exercer? Il a des chevaux, mais ils meurent de faim; il a des valets, mais ils ne sont ni vêtus ni nourris; il a un intendant qui ne lui coûte rien, et qui semble enchérir sur lui-même en épargne sordide; il donne un repas, mais il voudroit qu'on le fît sans argent, comme il veut qu'on épouse sa fille sans dot. On a tenté de mettre au théâtre l'avare fastueux : [1] c'étoit presque avoir oublié la pièce de Molière et le rôle d'Harpagon. Harpagon, en effet, est aussi fastueux qu'un avare peut l'être : il ne l'est point par goût, ce qui impliqueroit avec son vice; mais il l'est par une sorte de nécessité; et cette nécessité est la gêne, la torture morale qui, si j'ose m'exprimer ainsi, fait prendre au personnage tant d'attitudes plaisantes, et donne à sa figure un jeu de physionomie si comique. »

Ce n'est pas tout : l'avare, dans l'œuvre de Molière, non-seulement est aux prises avec une richesse notoire qui l'oblige, il se débat encore contre certaine foiblesse amoureuse qui le tourmente. On objecte que la soif de l'or est un bon préservatif contre toute autre passion. Mais le cœur humain est si riche en inconséquences et en bizarreries! L'avarice, il est vrai, s'allie mal avec les affections désintéressées et généreuses; mais toutes les affections ne sont pas désintéressées, et il est à la fois très-piquant et très-instructif de voir ce que devient l'amour quand l'avarice le domine et le comprime. C'est, bien entendu, cette dernière qui triomphe; lorsqu'il s'agit de choisir entre sa cas-

1. *L'Avare fastueux* de Goldoni, joué en 1773.

sette et sa maîtresse, de perdre l'une ou de renoncer à l'autre, Harpagon n'hésite pas : la cassette est préférée. S'il étoit enfermé dans un unique souci, il n'auroit point cette avarice diversifiée, animée, agitée, qui fait de lui un personnage éminemment dramatique. Il est soumis à toutes les épreuves, mais son caractère ne se dément pas. Ce n'est pas Molière qui, pour l'édification des spectateurs, eût à la fin de sa pièce converti l'avare au désintéressement et à la libéralité.

Les Anglois ont une expression bien philosophique pour désigner un avare : ils l'appellent *miser*. C'est en effet un misérable qu'un avare, mais un misérable volontaire, et pour lequel il n'y a point de pitié. *The Miser* est le titre d'une imitation qu'a faite de la pièce de Molière un nommé Shadwell, dont l'impertinence a ému la bile de Voltaire. Ce Shadwell dit en propres termes que nos meilleures pièces, maniées par les plus méchants auteurs de son pays, y gagnent toujours ; qu'on peut juger, d'après cela, si *l'Avare* a perdu à passer par ses mains ; qu'au reste, s'il a eu recours à Molière, ce n'est ni faute d'esprit ni faute d'invention, c'est simplement par paresse. « Quand on n'a pas assez d'esprit, dit judicieusement Voltaire, pour mieux cacher sa vanité, on n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. » Fielding, l'auteur de *Tom Jones*, qui étoit plus grand écrivain et moins présomptueux que Shadwell, a aussi traduit *l'Avare* ; et son ouvrage, approprié au goût de sa nation, a obtenu un brillant succès.

Il y a eu bien d'autres tableaux de la passion de l'avarice que ceux que nous avons passés en revue dans cette notice, et qui sont, en quelque sorte, dans la généalogie de la pièce de Molière. On peut citer notamment une comédie chinoise intitulée : *Khan-thsian-non* (l'Esclave des richesses qu'il garde). On en trouve une analyse intéressante à la suite de l'*Aulularia*, dans la traduction de Plaute de M. Naudet. L'existence de l'avare s'y développe depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort ; voici comment ses derniers moments sont retracés. L'avare, moribond, se décide à acheter un peu de purée de fèves pour se réconforter. Il dit à son fils d'en prendre pour un liard. Celui-ci en achète pour dix liards au lieu d'un ; mais il ne trompe point l'œil vigilant de son père. « Mon fils, je t'ai vu tout à l'heure prendre dix liards et les donner tous à ce marchand de purée. Peut-on gaspiller ainsi l'ar-

gent? — Il me doit encore cinq liards sur la pièce que je lui ai donnée. Un autre jour, je les lui redemanderai. — Avant de lui faire crédit de cette somme. lui as-tu bien demandé son nom de famille, et quels sont ses voisins de droite et de gauche? — Mon père, à quoi bon prendre des informations sur ses voisins? — S'il vient à déloger et à s'enfuir avec mon argent, à qui veux-tu que j'aille réclamer mes cinq liards? — Mon père, pendant que vous vivez, je veux faire peindre l'image du dieu du bonheur, afin qu'il soit favorable à votre fils, à vos petits-fils et à vos descendants les plus reculés. — Mon fils, si tu fais peindre le dieu du bonheur, garde-toi bien de le faire peindre de face: qu'il soit peint par derrière, cela suffit. — Mon père, vous vous trompez, un portrait se peint toujours de face. Jamais peintre s'est-il contenté de représenter le dos du personnage dont il devoit faire le portrait? — Tu ne sais donc pas, insensé que tu es! que, quand un peintre termine les yeux dans la figure d'une divinité, il faut lui donner une gratification? Je sens, mon fils, que ma fin approche: dis-moi, dans quelle espèce de cercueil me mettras-tu? — Si j'ai le malheur de perdre mon père, je lui achèterai le plus beau cercueil de sapin que je pourrai trouver. — Ne va pas faire cette folie: le bois de sapin coûte trop cher. Une fois qu'on est mort, on ne distingue plus le bois de sapin du bois de saule. N'y a-t-il pas derrière la maison une vieille auge d'écurie? Elle sera excellente pour me faire un cercueil. — Y pensez-vous? Jamais votre corps n'y pourroit entrer; vous êtes d'une trop grande taille. — Eh bien! quoi de plus aisé que de raccourcir le corps? Prends une hache et coupe-le en deux: tu mettras les deux moitiés l'une sur l'autre, et le tout entrera facilement. J'ai encore une chose importante à te recommander: ne va pas te servir de ma bonne hache pour me couper en deux, tu emprunteras celle du voisin. — Puisque nous en avons une, à quoi bon emprunter celle du voisin? — Tu ne sais pas que j'ai les os extrêmement durs... Mon fils, ma dernière heure est venue; quand je ne serai plus, n'oublie pas d'aller réclamer ces cinq liards que te doit le marchand de purée de fèves. » Voilà ce qui s'appelle un caractère soutenu jusqu'au bout.

L'expression moderne du type de l'avare se trouve dans le beau roman d'Honoré de Balzac: *Eugénie Grandet*.

Voici les premiers textes de la comédie de Molière :

Édition *princeps* : « *L'Avare*, comédie par J.-B. P. Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'Image Saint-Louis, 1669, avec privilége du Roy. » Le privilége pour sept ans est du dernier jour de septembre 1668 ; cédé à Jean Ribou. Achevé d'imprimer pour la première fois le 18 février 1669.

Deuxième édition : « *L'Avare*, comédie par J.-B. P. de Molière, suivant la copie imprimée à Paris. 1670. » Ce n'est qu'une méchante contrefaçon.

Troisième édition : « *L'Avare*, comédie par J.-B. P. Molière. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte-Chapelle. 1675. Avec privilége du Roy. » Le nouveau privilége, pour cinq ans, est du 12 avril 1674. Achevé d'imprimer pour la première fois le 2 mai 1674.

Enfin, dans l'édition de 1682, tome IV : « *L'Avare*, comédie par J.-B. P. de Molière, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 du mois de septembre 1668, par la troupe du Roy. »

Nous reproduisons fidèlement le texte de l'édition *princeps*, et nous donnons les variantes des éditions de 1670 et de 1682. Lorsque l'édition de 1675 se trouve d'accord avec l'une ou l'autre de ces dernières, il nous a paru utile d'en tenir compte et de l'indiquer.

L'AVARE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HARPAGON,[1] père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.	MOLIÈRE.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane. . .	LA GRANGE.
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.	Mlle MOLIÈRE.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise	DU CROISY.
MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.	Mlle DEBRIE.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.	
FROSINE, femme d'intrigue.	MADEL. BÉJART.
MAITRE SIMON, courtier.	
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.	HUBERT.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.	LOUIS BÉJART.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.	
BRINDAVOINE, LA MERLUCHE, } laquais d'Harpagon.	
UN COMMISSAIRE ET SON CLERC.	

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

1. Le mot *harpagon* a la même étymologie que le mot *harpon :* ils viennent l'un et l'autre d'un mot grec qui signifie *croc*. Les Latins en ont fait les mots *harpaga, harpago*, pour nommer un grappin de fer avec lequel on accrochoit les vaisseaux ennemis, afin de les prendre à l'abordage.

Le mot latin se rencontre deux fois dans l'*Aulularia*, une première fois dans le texte de Plaute :

Aurum mi intus harpagatum est,

« Mon or a été *harponné* dans ma maison, » et une seconde fois dans les additions d'Urcéus Codrus :

Tenaces nimium dominos nostra ætas tulit,
Quos harpagones, Harpyas et Tantalos
Vocare soleo, in opibus magnis pauperes,
Et sitibundos in medio Oceani gurgite.

« Dans notre siècle, les maîtres sont trop avares, de vrais harpagons, des Harpies, des Tantales ! pauvres au sein de l'opulence, et mourant de soif au milieu de la mer. »

Ainsi Harpagon signifie proprement : l'homme aux mains crochues. Déjà, parmi les modernes, Luigi Grotto, l'auteur de l'*Emilia* (voyez tome Ier, page 4), avoit donné ce nom de Harpago à un personnage dont le principal trait de caractère étoit l'avarice.

L'AVARE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE.

Hé quoi! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi? Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joie! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre?[1]

ÉLISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le suc-

1. Cet engagement est une double promesse de mariage entre Élise et Valère. Comme on le verra, acte V, scène III, cette promesse n'a été signée que le jour précédent, et c'est ce qui explique la joie de Valère.

cès me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALÈRE.

Hé! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE.

Hélas! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE.

Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres! Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE.

Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours! Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE.

Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les

personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle : je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme [1] qu'on pourra me donner.

VALÈRE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père.[2] Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez peut-être

1. Je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme; on diroit à présent : je borne mon chagrin à l'appréhension du blâme.

2. *Domestique* avoit alors le sens de *attaché à la maison*, et n'emportoit de soi aucune idée humiliante. Citons quelques exemples de l'emploi de ce mot au XVIIe siècle :

« La Rochepot, mon cousin germain et mon ami intime, étoit domes-

pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents,[1] nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE.

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'intro-

tique de feu M. le duc d'Orléans, et extrêmement dans sa confidence. » (*Mémoires de Retz.*)

« Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie. » (CORNEILLE, Préface de *Rodogune.*)

« Arnoul avoit été domestique, c'est-à-dire intendant des maisons royales du roi Thierry. » (MÉZERAY, *Abrégé de l'Histoire de France.*)

La condition de domestique étoit honorable en proportion du rang des personnes auxquelles on étoit attaché; et il y avoit sans doute beaucoup d'abnégation de la part de Valère à prendre ce titre auprès d'Harpagon.

1. Ces mots annoncent qu'il y aura une reconnoissance et préparent le dénouement.

duire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables;[1] et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et, puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de

1. M. Génin a fait remarquer qu'un grand nombre de scènes de *l'Avare* étoient écrites dans ce système de prose mesurée et rhythmée dont *le Sicilien* nous a offert le plus frappant exemple. Il a, en plusieurs endroits, découpé le texte à la manière des vers blancs; nous indiquerons quelques-uns des passages qui se recommandent le plus à la curiosité du lecteur, celui-ci par exemple :

Vous voyez comme je m'y prends,
Et les adroites complaisances
Qu'il m'a fallu mettre en usage
Pour m'introduire à son service;
Sous quel masque de sympathie
Et de rapports de sentiments
Je me déguise pour lui plaire,
Et quel personnage je joue
Tous les jours avec lui,
Afin d'acquérir sa tendresse.
J'y fais des progrès admirables, etc.

mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?[1]

VALÈRE.

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE.

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.[2]

1. Nous apprenons ici que dame Claude, la servante d'Harpagon, est dans le secret des amours d'Élise et de Valère; et, au cinquième acte, Valère déclare la même chose à Harpagon. Cette intervention de la servante a sans doute été imaginée par Molière pour pallier ce qu'il pouvoit y avoir d'équivoque dans la situation d'une jeune fille qui habite sous le même toit avec son amant, à l'insu de son père et de son frère. (AUGER.)

2. Plaute ouvre sa comédie par une scène de caractère : c'est Euclion qui pousse hors de son logis la vieille Staphyle, sa servante :

Exi, inquam; age, exi. Exeundum, hercle, tibi hinc est foras,
Circumspectatrix cum oculis emissitiis.
STAPHYLA.
Nam cur me miseram verberas?
EUCLIO.
Ut misera sis,
Atque ut te dignam mala malam ætatem exigas...
Scelestiorem me hac anu certo scio
Vidisse nunquam; nimisque ego hanc metuo male,
Ne mi ex insidiis verba inprudenti duit,
Neu persentiscat, aurum ubi 'st absconditum,
Quæ in obcipitio quoque habet oculos, pessuma.

« EUCLION. Allons, sors; sors donc. Sortiras-tu, espion, avec tes yeux fureteurs?

« STAPHYLE. Pourquoi me bats-tu, pauvre malheureuse que je suis?

« EUCLION. Je ne veux pas te faire mentir. Il faut qu'une misérable de ton espèce ait ce qu'elle mérite, un sort misérable... (A part.) Je n'ai jamais

SCÈNE II.

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir

vu de plus méchante bête que cette vieille. Je crains bien qu'elle ne me joue quelque mauvais tour, au moment que je m'y attendrai le moins. Si elle flairoit mon or et découvroit la cachette? C'est qu'elle a des yeux derrière la tête, la coquine. »

Molière n'a pas suivi cet exemple, et cela tient à la différence des deux œuvres. Plaute n'a montré que le vice en quelque sorte personnel de l'avare, son inquiétude, ses terreurs ridicules, sa misérable folie. Molière montre ce vice exerçant ses ravages autour de l'avare, détruisant sa famille, et lui faisant des ennemis de tous ceux qui l'approchent. Il a donc ouvert la maison d'Harpagon, pour ainsi dire, avant d'introduire le personnage lui-même.

beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire : car, enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE.

Non : mais j'y suis résolu, et je vous conjure encore une fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE.

Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE.

Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs; et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE.

Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse; il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.

Ah! plût au ciel que votre âme, comme la mienne...!

ÉLISE.

Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable, et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console, avec une tendresse qui vous toucheroit l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté tout engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vue.[1]

ÉLISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE.

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées,[2] et que leur discrète conduite a de la peine

1. Molière, toujours attentif à rendre ses amants intéressants, ne fonde pas uniquement l'amour de Cléante pour Mariane sur les charmes dont cette jeune personne est ornée: il y ajoute l'attrait non moins puissant et plus universel de la vertu, de la bonté. C'est ainsi que dans *les Fourberies de Scapin*, suivant les traces de Térence, il rend Octave amoureux d'Hyacinthe, à la seule vue des larmes si touchantes que lui fait verser la mort de sa mère. (ALGER.)

2. *Accommodé* s'employoit dans le sens de riche, à l'aise, suffisamment pourvu des biens de la fortune.

« Mon père étoit des premiers et des plus accommodés de son village. » (SCARRON, *Roman comique*, ch. XIII.)

à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE.

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous? que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et, si je l'y trouvois contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère,[1] et que...

CLÉANTE.

J'entends sa voix; éloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence;* et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.[2]

SCÈNE III.

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON.

Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence!

* VAR. *Pour achever notre confidence;* (1682.)

1. Les nuances des deux caractères sont moins une opposition de l'art que le résultat naturel de la différence des sexes : Cléante ne songe qu'à maudire la tyrannie de son père; Élise, en proie aux mêmes maux, ne songe qu'aux consolations qu'elle recevoit de sa mère; ses souffrances lui rappellent la perte qu'elle déplore, et sont pour elle une occasion de bénir sa mémoire. On ne pouvoit rendre cette jeune fille plus intéressante, ni terminer par un trait plus touchant. (AIMÉ MARTIN.)

2. Cette scène n'est pas moins agréable que la première. Comme nous étions déjà instruits de l'amour d'Élise, il ne convenoit pas qu'elle en fît ici l'aveu une seconde fois. Cependant la situation sembloit devoir amener nécessairement une double confidence. Pour l'éviter, Molière a employé tout son art. Élise, qui a toute la retenue naturelle à son sexe, auroit besoin d'être un peu encouragée pour faire un aveu qui semble vouloir à chaque instant sortir de sa bouche; et son frère, prévenu de l'idée qu'elle est trop sage pour aimer aussi sans le consentement d'un père, lui tient les discours les plus propres à empêcher son secret de lui échapper. Du reste, Cléante et Élise vont achever ailleurs l'entretien; et nous ne pouvons pas douter que la sœur ne finisse par rendre à son frère confidence pour confidence. (AUGER.)

LA FLÈCHE, à part.

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLÈCHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.[1]

LA FLÈCHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

1. Nous retrouvons ici la première scène de l'*Aulularia*, traduite avec énergie, et fort développée.

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (Bas, à part.) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (Haut.) Ne serois-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (A part.) J'enrage. (Haut.) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE.

Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON.

Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. (Il lève la main pour lui donner un soufflet.) Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE.

Hé bien! je sors.

HARPAGON.

Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.[1]

LA FLÈCHE.

Les autres?

1. Cette dernière partie de la scène est imitée d'une scène du quatrième acte de l'*Aulularia* (si l'on peut appliquer la division en actes à la pièce latine). C'est le moment où Euclion rencontre l'esclave Strobile sur les degrés du temple de la Bonne Foi où il a caché son trésor :

EUCLIO.
Ostende huc manus.
STROBILUS.
Hem tibi.
EUCLIO.
Ostende.
STROBILUS.
Eccas.
EUCLIO.
Video. Age, ostende etiam tertiam.
STROBILUS.
Larvæ hunc atque intemperiæ insaniæque agitant senem.

« EUCLION. Voyons tes mains.
« STROBILE, montrant une main. Tiens.
« EUCLION. Montre donc.
« STROBILE. Les voici.
« EUCLION. Je vois. Maintenant, la troisième.
« STROBILE. Ce vieillard est fou. Les fantômes et les vapeurs de l'enfer lui troublent le cerveau. »

Chappuzeau, dans sa comédie du *Riche vilain*, imprimée en 1663, est celui qui a le mieux réussi ce trait comique. Crispin, vieil avare, soupçonne Philipin, le valet de son neveu, de lui avoir dérobé quelque chose.

CRISPIN.
Çà, montre-moi ta main.
PHILIPIN.
Tenez.
CRISPIN.
L'autre.
PHILIPIN.
Tenez; voyez jusqu'à demain.
CRISPIN.
L'autre.
PHILIPIN.
Allez la chercher. En ai-je une douzaine?

Crispin peut oublier qu'il a vu les deux mains l'une après l'autre, et demander à voir *l'autre* encore : voilà la juste mesure de l'égarement produit par la passion.

HARPAGON.

Oui.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON, montrant les chausses de La Flèche.

N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON. Il tâte le bas des chausses de La Flèche.

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, à part.

Ah! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint! et que j'aurois de joie à le voler!

HARPAGON.

Euh?

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE.

Je dis que vous fouillez bien partout,* pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.)

LA FLÈCHE, à part.

La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? que dis-tu?

* Var. *Je dis que vous fouilliez bien partout*, (1670.)

LA FLÈCHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi je pourrois bien parler à ta barrette.[1]

1. Dans le moyen âge on appeloit *barrette* le devant du chaperon, à cause des passements dont il étoit orné, et qui y formoient des barres; *parler à la barrette*, en langage vulgaire, signifie *laver la tête* à quelqu'un, et même le frapper.

LA FLÈCHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLÈCHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ha! Ha!

LA FLÈCHE, montrant à Harpagon une des poches de son justaucorps.

Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

LA FLÈCHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE, à part.

Me voilà fort bien congédié.[1]

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.[2]

SCENE IV.

HARPAGON, seul.

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.[3] Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une

1. C'est toujours Plaute qui fournit la plupart des traits de ce dialogue :

EUCLIO.
Jam scrutari mitto : redde huc.
STROBILUS.
Quid reddam?
EUCLIO.
Ah! nugas agis,
Certe habes.
STROBILUS.
Habeo ego? quid habeo?
EUCLIO.
Non dico; audire expetis.
Id meum quidquid habes, redde.

« EUCLION. Je ne veux pas chercher davantage. Rends-le-moi.
« STROBILE. Mais quoi?
« EUCLION. Tous ces détours sont inutiles. Tu l'as certainement.
« STROBILE. Je l'ai? moi! qu'est-ce que j'ai?
« EUCLION. Je ne le dirai pas. Tu voudrois me le faire dire. Quoi que ce soit, rends-moi mon bien. »

Et Strobile est congédié de la même manière que La Flèche :

Abi quo lubet;
Jupiter te dique perdant!
STROBILUS.
Haud male agit gratias.

« EUCLION. Va-t'en si tu veux; et que Jupiter et tous les dieux t'exterminent.
« STROBILE. Beau remercîment. »

2. Mais ce dernier mot n'est pas dans Plaute.

3. On lit dans la Lettre à milord *** sur Baron et la demoiselle Lecou-

grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense! On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈNE V.

HARPAGON; ÉLISE ET CLÉANTE, parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.

HARPAGON, se croyant seul.

Cependant, je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré, dans mon jardin, dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (A part, apercevant Élise et Cléante.) O ciel! je me serai trahi moi-même! la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul. (A Cléante et à Élise.) Qu'est-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon père.

HARPAGON.

Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

vreur (par d'Allainval): « Béjart, camarade de Molière et frère de sa femme, demeura estropié d'une blessure qu'il reçut au pied en séparant deux de ses amis qui se battoient dans la place du Palais-Royal. Molière, qui, peu de temps après, donna son *Avare*, chargea son beau-frère du rôle de La Flèche, de qui Harpagon dit, par allusion: « Je n'aime point à voir ce chien de « boiteux-là. » Comme Béjart faisoit beaucoup de plaisir, on boita aussitôt sur tous les théâtres de province, non-seulement dans le rôle de La Flèche où cela devenoit nécessaire, mais indifféremment dans tous ceux que Béjart remplissoit à Paris. »

ÉLISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLÉANTE.

Quoi, mon père?

HARPAGON.

Là...

ÉLISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire?

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ÉLISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disois qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous feignions[1] à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

1. *Feindre*, dans le sens d'*hésiter*. Voyez ce mot employé dans le même sens, tome Ier, page 128, et tome IV, page 138.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus! *

CLÉANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

ÉLISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ÉLISE.

Vous êtes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE.

Mon Dieu! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai assez de bien! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE.

Ne vous mettez point en colère.

* VAR. *Plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus!* (1670.)

HARPAGON.

Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent, et deviennent mes ennemis!

CLÉANTE.

Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution.[1] Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort; vous donnez furieusement dans le marquis; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

1. C'est-à-dire une bonne constitution de rente. Le contrat de constitution de rente étoit un contrat par lequel celui qui empruntoit de l'argent vendoit et constituoit sur lui une rente au profit de celui qui lui prêtoit, laquelle rente étoit rachetable moyennant la restitution de ce qu'on appeloit le *sort principal*, c'est-à-dire la somme qui avoit été prêtée.

On lit dans le roman de *Francion* (1622) : « Notre pédant se met à discourir tout haut de ses moyens avec une impertinence la plus grande du monde... De plus, reprit-il, j'ai une *constitution de rente de trois mille livres* au denier seize sur une personne grandement solvable. »

Les constitutions, sous une législation qui prohiboit le prêt à intérêt, étoient le placement usuel; elles sont aujourd'hui tout à fait hors d'usage. (E. Paringault.)

CLÉANTE.

Hé ! comment vous dérober?

HARPAGON.

Que sais-je? * Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE.

Moi, mon père? c'est que je joue; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour.[1] Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien! Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sous huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.[2]

* VAR. *Que sais-je, moi?* (1682.)

1. Comme toute idée fixe et toute passion absolue, l'avarice oblitère le sens moral. Harpagon ne songe nullement à blâmer son fils de s'abandonner au jeu; aucune manière de gagner de l'argent ne sauroit lui paroître répréhensible. Il ne regrette donc qu'une chose, c'est l'emploi que Cléante fait de son gain. Si Harpagon s'étoit mis à moraliser sur les suites funestes du jeu, il seroit sorti de son caractère.

2. Placer au denier douze, c'étoit donner à rente de l'argent pour l'intérêt annuel d'un douzième; ou, comme l'on parle aujourd'hui, placer à un peu plus de huit pour cent. C'étoit là un intérêt tout à fait illicite. Au commencement du siècle, comme on vient de voir d'après une phrase extraite du roman de *Francion*, les rentes pouvoient, par édit de Henri IV du mois

CLÉANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. (Apercevant Cléante et Élise qui se font des signes.) Euh! (Bas, à part.) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (Haut.) Que veulent dire ces gestes-là?

ÉLISE.

Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE.

Ah! mon père!

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la

de juillet 1601, être constituées au denier seize (un peu plus de six pour cent). Il avoit été décidé qu'elles ne pourroient plus dorénavant l'être qu'au denier dix-huit, aux termes d'un édit du roi Louis XIII, vérifié en Parlement le 16 juin 1634; puis, par un autre édit vérifié le 22 décembre 1665, trois ans seulement avant la première représentation de *l'Avare*, les constitutions de rente avoient été réduites au denier vingt (cinq pour cent). Mais ces dispositions de loi n'existoient pas pour un homme tel qu'Harpagon, ayant dans son sac les ressources qu'on verra plus loin.

façon que vous pouvez l'entendre; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience; ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et, pour commencer par un bout, (A Cléante.) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous?

ÉLISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie?

CLÉANTE.

Tout honnête et pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air et sa manière?

CLÉANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériteroit assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable?

CLÉANTE.

Très-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLÉANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah! mon père, le bien n'est pas considérable,[1] lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments : car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

1. Le bien n'est pas à considérer.

CLÉANTE.

Euh?

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLÉANTE.

Qui, vous? vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiseaux flouets,[1] qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une cer-

1. Fluet. On disoit autrefois *flouet* et *flou*, dont flouet est le diminutif. Villon, dans son *Grand Testament* :

Item : Je donne à Jehan Le Lou,
Homme de bien et bon marchant,
Pour ce qu'il est linget et flou, etc.

Sur ce dernier vers Marot a fait cette note : « *Flou*, *flouet*, délicat. » (MÉNAGE.)

taine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE.

Au seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent, et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE. Elle fait la révérence.

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON. Il contrefait sa révérence.

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE, faisant encore la révérence.

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, contrefaisant Élise.

Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE.

Je suis très-humble servante au seigneur Anselme; mais, (Faisant encore la révérence.) avec votre permission, je ne l'épouserai point.[1]

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, (Contrefaisant Élise.) avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE.

Dès ce soir?

1. Dans presque toutes les comédies de Molière il y a une jeune fille qu'on veut marier contre son gré. Le talent du poëte est d'avoir varié cette situation uniforme par le seul effet du caractère et du ton des personnages. Élise n'a point appris à respecter son père. Ce seul trait suffit pour donner de la nouveauté à une situation qui est cependant la même que celle de Mariane dans *le Tartuffe*, et d'Henriette dans *les Femmes Savantes*. (AIMÉ MARTIN.)

HARPAGON.

Dès ce soir.

ÉLISE, faisant encore la révérence.

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON, contrefaisant encore Élise.

Cela sera, ma fille.

ÉLISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ÉLISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ÉLISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE.

Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ÉLISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE.

Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, apercevant Valère de loin.

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ÉLISE.

Oui; j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCÈNE VII.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE.

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE.

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Hé! hé!

HARPAGON.

Quoi?

VALÈRE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment: et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison.[1] Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON.

Comment? le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble,[2] doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer?

VALÈRE.

Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourroit s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; et il s'engage à la prendre sans dot.

1. *Vous ne pouvez pas que*, latinisme, *non possum quin*. Boileau a dit aussi, dans la *Satire sur les Femmes* :

Je ne puis cette fois que je ne les excuse!

2. *Ce gentilhomme qui est noble* est certainement un trait de satire contre les faux nobles, dont le nombre étoit fort considérable. Molière y revient plus loin, acte V, scène v : « Le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre. » (AUGER.)

VALÈRE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE.

Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Vous avez raison: voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient don-

ner; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient plus que toute autre chose à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie: et que...

HARPAGON.

Sans dot![1]

VALÈRE.

Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là!

HARPAGON, à part, regardant du côté du jardin.

Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie.

1. *Le pauvre homme!* du *Tartuffe; Que diable alloit-il faire dans cette galère?* des *Fourberies de Scapin;* et *Sans dot*, de *l'Avare*, sont trois traits de même nature, trois répétitions d'une vérité sublime et d'un effet prodigieux au théâtre. S'il falloit absolument choisir entre des choses qui saisissent d'une égale admiration, je donnerois la préférence à *sans dot*, parce qu'il a l'avantage de décider et, pour ainsi dire, de dénouer la scène. Il est de passion, de caractère comme les deux autres, et en outre il est de situation. Valère, dans sa position, est obligé d'approuver cet irrésistible argument, au lieu de le combattre; et Harpagon sort triomphant, comme s'il avoit convaincu Valère, et confondu Élise elle-même. (Auger.)

Dans la comédie latine, Euclion, à qui Mégadore demande sa fille, a soin de déclarer à trois reprises qu'elle est sans dot.

At nihil est dotis quod dem...
MEGADORUS.
Quid nunc? etiam mihi despondes filiam?
EUCLIO.
Illis legibus,
Cum illa dote, quam tibi dixi...
. . . . . Illud facito ut memineris
Convenisse, ut ne quid dotis mea ad te adferret filia.

« Euclion. Mais je n'ai pas de dot à lui donner...

« Mégadore. Enfin, m'accordes-tu ta fille?

« Euclion. Aux conditions et avec la dot que j'ai dit... Mais souviens-toi de nos conventions : ma fille n'apporte point de dot. »

Cette insistance, cette répétition affectée n'a pu manquer de frapper Molière; il a le mérite de l'avoir rendue infiniment plus comique en faisant du mot *sans dot*, dans la bouche d'Harpagon, un argument sans réplique et qui met fin à tous les raisonnements, à toutes les objections possibles.

N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent? (A Valère.) Ne bougez; je reviens tout à l'heure.

SCENE VIII.

ÉLISE, VALÈRE.

ÉLISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites?

VALÈRE.

C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant; des tempéraments ennemis de toute résistance; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins; et...

ÉLISE.

Mais ce mariage, Valère!

VALÈRE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALÈRE.

Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE.

Vous moquez-vous? Y connoissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

SCÈNE IX.

HARPAGON, ÉLISE, VALÈRE.

HARPAGON, à part, dans le fond du théâtre.

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE, sans voir Harpagon.

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... (Il aperçoit Harpagon.) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; et, lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parlé, cela!

VALÈRE.

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (A Élise.) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE, à Élise.

Après cela, résistez à mes remontrances.

SCÈNE X.

HARPAGON, VALÈRE.

VALÈRE.

Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui; tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE, adressant la parole à Élise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde; et vous devez rendre grâces au ciel, de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans; et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON.

Ah! le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE.

Ah! traître que tu es! où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE.

Oui, monsieur; et je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE.

Votre père amoureux?

CLÉANTE.

Oui; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE.

Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLÈCHE.

Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer,* comme vous, par les mains des fesse-matthieux.[1]

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous; et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

* VAR. *Lorsqu'on est réduit à passer*, (1670, 1682.)

1. Avant sa conversion, saint Matthieu étoit receveur de tributs, et ceux qui exerçoient ces fonctions avoient, comme à toutes les époques les manieurs d'argent, la réputation de se livrer à l'usure. De là l'ancienne expression proverbiale, *fester saint Matthieu*, pour prêter à usure, *feste-Matthieu*, et par corruption *fesse-matthieu*. Béroalde ajoute cette réflexion qui peut contribuer à expliquer la dernière modification du mot : « Il n'y a rien, dit-il, qui sangle si fort, et qui donne de plus vilaines fessées, que d'emprunter de l'argent à gros intérêt. Voilà comment les usuriers fessent les autres, et de là l'expression de fesse-matthieu. » (Voyez le *Palais des Curieux*, page 456.)

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE.

Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom; et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE.

Et principalement notre mère étant morte,* dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

« Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et « que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien « soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embar- « ras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant « un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et

* Var. *Et principalement ma mère étant morte*, (1682.)

« qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il « importe le plus que l'acte soit dûment dressé. »

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE.

« Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun « scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier « dix-huit.[1] »

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE.

Cela est vrai.

« Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme « dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'em- « prunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un « autre sur le pied du denier cinq,[2] il conviendra que ledit « premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du « reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit « prêteur s'engage à cet emprunt. »

CLÉANTE.

Comment diable! quel Juif, quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.[3]

LA FLÈCHE.

Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

1. C'est-à-dire moyennant un denier d'intérêt pour dix-huit prêtés; ce qui équivaut à un peu plus de cinq et demi pour cent.

2. A vingt pour cent.

> Prends-moi le bon parti; laisse là tous les livres.
> Cent francs au denier cinq combien font-ils? — Vingt livres.
> (BOILEAU, satire VIII.)

3. A vingt-cinq pour cent.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

« Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur « ne pourra compter en argent que douze mille livres; et, « pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur « prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mé- « moire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus « modique prix qu'il lui a été possible. »

CLÉANTE.

Que veut dire cela?

LA FLÈCHE.

Écoutez le mémoire.

« Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de « point de Hongrie appliquées fort proprement sur un « drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte- « pointe de même : le tout bien conditionné, et doublé « d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

« Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Au- « male rose sèche, avec le mollet et les franges de soie. »

CLÉANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE.

Attendez.

« Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gom-
« baud et de Macée.[1]

« Plus, une grande table de bois de noyer, à douze
« colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux
« bouts, et garnie, par le dessous, de ses six escabelles.* »

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu...?

* VAR. *De ses escabelles.* (1670.)
De six escabelles. (1675.)

1. Les Amours de Gombaud et de Macée formoient, selon toute probabilité, une sorte de pastorale comique et populaire, qui auroit eu cours dès le commencement du XVIIe siècle, car il est à supposer que la tapisserie inscrite sur la liste de La Flèche n'étoit pas de la plus fraîche nouveauté. On n'a jusqu'à présent retrouvé de l'histoire de ces Amours aucun monument littéraire, ni récit, ni chanson. A part la curieuse mention que Molière en a faite et qui en perpétue à jamais le souvenir, la trace en est à peu près effacée. Le sort de cette histoire pourroit se comparer à celui qu'auroient vraisemblablement eu, par exemple, les histoires du Petit Poucet, du Chat botté ou de la Barbe-Bleue, si Charles Perrault ne les avoit pas recueillies. Ce sort a sans doute été partagé par beaucoup d'autres de ces traditions auxquelles personne ne s'avisa de donner une expression fixe et une forme durable, précisément parce qu'elles étoient trop répandues parmi le vulgaire. Il faut croire cependant que la popularité dont jouirent les Amours de Gombaud et de Macée fut longue, puisque Cambry, qui écrivoit en 1794 et en 1795, parle encore des Amours de Gombaud et de Macée, comme d'une chose connue de tout le monde: « Dans les veillées, dans les jeux de nuit, dit-il, on ne parloit en Bretagne que de lutins, que de démons, que de revenants. Ces rêveries s'oublient depuis la Révolution, ainsi que les luttes et les danses. On m'a parlé de ces espiégleries, dont les Amours de Gombaud et de Macée nous offrent une peinture si naïve. Dans les promenades nocturnes, des jeunes gens cachés prenoient les filles avec des lacets de genêt. On ne dit pas ce qui se passoit alors au clair de lune ou dans l'obscurité des coudrettes, dans les chemins couverts, qu'avec inquiétude, qu'avec une douce palpitation les jeunes filles se plaisoient à parcourir. Ces routes à présent retentissent du bruit des armes, etc. » (*Voyage dans le Finistère*, par Cambry; nouvelle édition, Brest, 1836, in-8°, page 127.) Les Amours de Gombaud et Macée auroient donc rappelé des galanteries de village, des facéties et des naïvetés rustiques; et l'idée seule d'une tapisserie dont le sujet eût été si singulièrement choisi étoit faite, on le conçoit, pour exciter la gaieté des spectateurs.

LA FLÈCHE.

Donnez-vous patience.

« Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de « perle, avec les fourchettes assortissantes.[1]

« Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et « trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de « distiller. »

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLÈCHE.

Doucement.

« Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, « ou peu s'en faut.

« Plus, un trou-madame, et un damier, avec un jeu de « l'oie renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps « lorsque l'on n'a que faire.

« Plus, une peau d'un lézard, de trois pieds et demi, « remplie de foin : curiosité agréable pour pendre au plan- « cher d'une chambre.

« Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus « de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur « de mille écus, par la discrétion du prêteur.[2] »

CLÉANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il

1. Les soldats portoient autrefois un bâton terminé d'un bout par une pointe qu'ils enfonçoient en terre, et, de l'autre, par un fer fourchu sur lequel ils appuyoient leur mousquet, pour tirer plus juste. C'est ce qu'on appeloit *la fourchette d'un mousquet*.

2. L'idée de cette liste plaisante est déjà dans une comédie de Boisrobert intitulée *la Belle Plaideuse*, jouée en 1654. Ergaste, fils prodigue d'un père avare, voulant venir au secours de sa maîtresse dont la famille soutient un

exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE.

Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se rui-

procès ruineux, a mis son valet en campagne pour lui procurer des fonds. Le valet Filipin annonce à son jeune maître qu'il a trouvé un homme qui veut bien lui prêter quinze mille francs.

FILIPIN.

Milon à l'usurier vient de tâter le pouls :
Si vous n'avez l'argent, il ne tiendra qu'à vous;
Mais...

ERGASTE.

Quoi, mais? Ne fais point ici de préambule.
Parle.

FILIPIN.

Mais l'usurier me paroît ridicule.

ERGASTE.

Comment?

FILIPIN.

A votre père il feroit des leçons.
Têtebleu! qu'il en sait, et qu'il fait de façons!
C'est le fesse-matthieu le plus franc que je sache.
J'ai pensé lui donner deux fois sur la moustache.
Il veut bien vous fournir les quinze mille francs;
Mais, monsieur, les deniers ne sont pas tous comptants.
Admirez le caprice injuste de cet homme!
Encor qu'au denier douze il prête cette somme
Sur bonne caution, il n'a que mille écus
Qu'il donne argent comptant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus?

FILIPIN.

Je ne sais si je puis vous le conter sans rire.
Il dit que du Cap Vert il lui vient un navire,
Et fournit le surplus de la somme en guenons,
En forts beaux perroquets, en douze gros canons
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.
Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre.

Ce n'est pas le seul emprunt que Molière ait fait à l'auteur de *la Belle Plaideuse* : nous en verrons tout à l'heure un beaucoup plus important.

ner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.[1]

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent![2]

LA FLÈCHE.

Il faut convenir que le vôtre animeroit contre sa vilanie* le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirois, en le volant, faire une action méritoire.[3]

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

* Les textes de 1669, 1675 et 1682 portent *vilanie;* celui de 1670 : *vilainie.* On écriroit aujourd'hui *vilenie;* mais le mot, sous cette dernière forme, est moins près de celui de *vilain*, qui lui a donné naissance.

1. C'est le texte même de Rabelais : « Abattant bois, bruslant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, acheptant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe. » (Liv. III, ch. II.)

2. Le mot est dur. Il nous le paroît plus qu'il ne le devoit paroître aux contemporains, suivant la remarque que nous avons faite tome Ier, page LVII. Cléante est, du reste, posé tout de suite comme le fils que doit avoir un Harpagon, et nullement comme un exemple de piété filiale.

3. Ces paroles de La Flèche font prévoir l'enlèvement de la cassette, et elles nous préviennent aussi que le vol qu'il commettra sera un vol feint et non un vol sérieux, un méchant tour et non un crime.

SCÈNE II.

HARPAGON, MAITRE SIMON;
CLÉANTE ET LA FLÈCHE, dans le fond du théâtre.

MAITRE SIMON.

Oui, monsieur; c'est un jeune homme qui a besoin d'argent; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

MAITRE SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond; et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même; et son homme m'a assuré que vous serez content, quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAITRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLÈCHE, bas, à Cléante, reconnoissant maître Simon.

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père.

CLÉANTE, bas, à La Flèche.

Lui auroit-on appris qui je suis? et serois-tu pour me trahir?

MAITRE SIMON, à Cléante et à La Flèche.

Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'étoit céans? (A Harpagon.) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis : mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes; et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

MAITRE SIMON, montrant Cléante.

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE.

Comment, mon père! c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

(Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se cacher.)

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?[1]

1. Molière doit encore à Boisrobert et à *la Belle Plaideuse* l'idée de cette admirable scène. Ergaste s'est adressé à un notaire nommé Barquet, et celui-ci le met aux prises avec un usurier, qui n'est autre qu'Amidor, son père :

BARQUET.
Il sort de mon étude
Parlez-lui.
ERGASTE.
Quoi! c'est là celui qui fait le prêt?
BARQUET.
Oui, monsieur.
AMIDOR.
Quoi! c'est là ce payeur d'intérêt?
Quoi! c'est donc toi, méchant filou, traîne-potence?
C'est en vain que ton œil évite ma présence,
Je t'ai vu.
ERGASTE.
Qui doit être enfin le plus honteux,
Mon père? Et qui paroît le plus sot de nous deux?
FILIPIN.
Nous voilà bien chanceux!
BARQUET.
La plaisante aventure!
ERGASTE.
Quoi! jusques à son sang étendre son usure?
BARQUET.
Laissons-les.
AMIDOR.
Débauché, traître, infâme, vaurien!
Je me retranche tout pour t'amasser du bien;
J'épargne, je ménage; et mon fonds, que j'augmente,
Tous les ans, pour le moins, de mille francs de rente,
N'est que pour t'élever sur ta condition;
Mais tu secondes mal ma bonne intention,
Je prends pour un ingrat un soin fort inutile:
Il dissipe en un jour plus qu'on n'épargne en mille;
Et par son imprudence, et par sa lâcheté,
Détruit le doux espoir dont je m'étois flatté.
ERGASTE.
A quoi diable me sert une épargne si folle? etc.

On a toujours admiré, dans *l'Avare*, cette scène où Harpagon rencontre

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là? de te précipiter dans des dépenses effroyables? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites? de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu? et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin; ôte-toi de mes yeux!

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (Seul.) Je ne suis pas fâché de cette aventure; et ce m'est

dans son fils même le jeune dissipateur envers qui il va exercer son infâme usure. Aucune autre scène, dans le théâtre de Molière, n'a paru plus digne de son génie; et cependant, comme on vient de voir, elle ne lui appartient pas. Mais elle appartenoit à son sujet : si elle n'eût déjà existé, on ne peut guère douter qu'il ne l'eût imaginée. Il se l'est donc appropriée justement : c'est ce qu'il appeloit « prendre son bien où il le trouvoit. » Du reste, il imite ici, comme il imite toujours, en perfectionnant, en surpassant son original. (Auger.)

La cause de cette supériorité n'est pas seulement dans les détails nouveaux dont Molière a enrichi cette scène, elle est encore dans le soin qu'il a pris d'en préparer, d'en assurer les effets par le développement des caractères. Rien n'est prévu, et cependant tout est naturel, parce que tout ressort des passions et de la situation des personnages. (Aimé Martin.)

un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.[1]

SCÈNE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur...

HARPAGON.

Attendez un moment. Je vais revenir vous parler. (A part.) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE V.

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE, sans voir Frosine.

L'aventure est tout à fait drôle! Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé! c'est toi, mon pauvre La Flèche! D'où vient cette rencontre?

LA FLÈCHE.

Ah! ah! c'est toi, Frosine? Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talents que je puis avoir. Tu sais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse,

1. Dans la rencontre la plus honteuse pour un père, Harpagon ne voit qu'un motif de plus de tenir l'œil sur son fils. Molière a peint l'avare comme Théophraste l'avoit conçu : L'avarice, disoit ce moraliste, est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. (*Caractères*, chap. IX.)

et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE.

De lui? Ah! ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE.

Je suis votre valet; et tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain; le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *Je vous donne*, mais *Je vous prête le bonjour*.

FROSINE.

Mon Dieu! je sais l'art de traire les hommes; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE.

Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'ar-

gent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; et l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; et si... Mais il revient: je me retire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON, bas.

Tout va comme il faut. (Haut.) Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah! mon Dieu, que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON.

Qui? moi!

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans! Voilà bien

de quoi! C'est la fleur de l'âge, cela; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.[1]

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

1. Ce dialogue est traduit de la comédie de l'Arioste *I Suppositi* (les Personnages supposés), acte I, scène II.

PASIFILO.
. . . . . Non sete voi giovane?
CLEANDRO.
Sono ne' cinquant' anni. . . . . .
PASIFILO.
. . . . . Non mostrate all' aria
Passar trentasette anni.
CLEANDRO.
Sono al termine
Pur ch' io ti dico.
PASIFILO.
La vostra abitudine
E tal, che voi passerete il centesimo.
Mostratemi la man.
CLEANDRO.
Sei tu, Pasifilo,
Buon chiromante?
PASIFILO.
Io ci ho pur qualche pratica:
Deh, lasciatemi un po' vederla.
CLEANDRO.
Eccola.
PASIFILO.
O che bella, che lunga, e netta linea!
Non vidi mai la miglior.

Pasiphile, voulant aussi persuader à Cléandre, sexagénaire, qu'il fera très-bien d'épouser une jeune femme, lui dit: « Vous êtes jeune?

« CLÉANDRE. Je suis dans ma cinquantième année.

« PASIPHILE. Vous ne paroissez pas en avoir plus de trente-sept.

« CLÉANDRE. J'ai cependant l'âge que je te dis.

« PASIPHILE. Je vois, rien qu'à votre tournure, que vous vivrez plus de cent ans. Montrez votre main.

« CLÉANDRE. Es-tu donc habile en chiromancie?

« PASIPHILE. J'ai quelque peu pratiqué cet art. Mais laissez-moi examiner votre main.

« CLÉANDRE. La voici.

« PASIPHILE. Oh! quelle ligne nette, longue et belle! Je n'en ai jamais vu d'un plus favorable augure. »

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah! mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment!

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien! qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je: et vous mettrez en terre, et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARPAGON.

Tant mieux.[1] Comment va notre affaire?

1. Ce mot correspond à celui de Cléante tout à l'heure : c'est la famille telle que la fait l'avarice.

FROSINE.

Faut-il le demander? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand Turc avec la République de Venise.[1] Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...?

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joie; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit, après dîner, rendre visite

1. Dans le chapitre XLI du troisième livre de Rabelais : *Comment Bridoye narre l'histoire de l'apoincteur de procès*, Perrin Dandin dit à son fils Tenot Dandin : « Et te diz, Dandin, mon fils jolly, que, par cette méthode, je pourrois paix mettre, ou trêves pour le moins, entre le grand Roy et les Vénitiens, entre l'Empereur et les Suisses, entre les Anglois et les Écossois, entre le Pape et les Ferrarois. Iray-je plus loin? Ce m'aist Dieu! entre le Turc et le Sophy, entre les Tartres et les Moscovites. »

à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON.

Hé bien! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille, sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente!

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges-mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par

an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an,* et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?[1]

HARPAGON.

Oui : cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

* « Cinq mille francs au jeu par an, » se trouve dans les éditions de 1669 et de 1675; manque dans les éditions de 1670 et de 1682.

1. Le calcul de Frosine rappelle cette épigramme de Martial :

Nil tibi legavit Fabius, Bithynice, cui tu
Annua, si memini, millia sena dabas.
Plus nulli dedit ille : queri, Bithynice, noli;
Annua legavit millia sena tibi.

« Fabius, à qui tu faisois présent chaque année de six mille sesterces, ne te laisse rien, dis-tu, par son testament. Tu te plains à tort, il te laisse plus qu'à personne : il te laisse par an six mille sesterces. »

Ce legs, qui consiste en ce qu'on ne donnera plus, ressemble fort à cette dot qui se compose de ce qu'on ne dépensera pas. Peut-être est-ce à l'un que Molière doit l'idée de l'autre. Il se pourroit aussi qu'il l'eût prise dans Plaute. Mégadore, qui a demandé en mariage la fille d'Euclion, se félicite d'avoir fait choix d'une épouse sans dot. Il fait une longue énumération des dépenses ruineuses auxquelles se livrent celles qui ont apporté de grands biens à leurs maris; et il conclut qu'un homme, pour sa fortune comme pour son repos, ne peut rien faire de mieux que d'épouser une fille qui n'a rien. C'est la même idée que développe Frosine, mais sous une forme plus comique. (Auger.)

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot[1] de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai point donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu! vous toucherez assez; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois: et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie : j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! que vous la connoissez mal! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle,

1. Sur le genre de ce mot *dot*, voyez ce que nous avons dit tome II, page 470. Un vers de la comédie de Chappuzeau, *le Riche vilain*, que nous avons citée précédemment (page 288), peut être ici rappelé fort à propos :

Un grand dot est suivi d'une grande arrogance.

que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans; et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis, des Céphales, des Pâris, et des Apollons? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer! ce sont de beaux morveux, de

beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau! et je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux!

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins? et peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours: avec leur ton de poule laitée, et leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés!

FROSINE.

Hé! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous! Voilà un homme, cela; il y a là de quoi satisfaire à la vue; et c'est ainsi qu'il faut être fait, et vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci.[1] Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

1. En disant ces mots, Harpagon est pris d'une quinte de toux. C'étoit

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON.

Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant?

FROSINE.

Non; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; (Harpagon prend un air sévère.) et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (Harpagon reprend un air gai.) Ah! que vous lui plairez! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes : c'est pour la rendre folle de vous; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence

une incommodité à laquelle Molière étoit sujet et qui devoit abréger ses jours. Il trouvoit moyen d'en faire ici comme une partie obligée de son rôle.

tout à fait grande. (Harpagon reprend son air sévère.) Je suis ruinée si je le perds; et quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (Harpagon reprend un air gai.) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (Harpagon reprend son sérieux.) Cela me remettra sur pied; et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt, pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, seule.

Que la fièvre te serre, chien de vilain à tous les diables! * Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.[1]

* Dans aucune des quatre premières éditions il n'y a de virgule après *vilain*, comme on en met toujours dans les éditions modernes.

1. L'avarice est peut-être la seule passion que l'amour ne puisse surmonter, et la seule que la flatterie trouve incorruptible. Frosine a beau faire : toutes ses cajoleries, appuyées des douces espérances dont elle berce l'amoureuse manie du vieillard, échouent contre son inexpugnable lésine. La Harpe en fait la remarque. « Quoi de mieux conçu que *l'Avare?* dit-il. L'amour même ne le rend pas libéral, et la flatterie la mieux adaptée à un vieillard amoureux n'en peut rien arracher. »

On ne sauroit trop admirer le jeu de théâtre qui termine cette scène, et qui est tout de l'invention du poëte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, MAITRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Allons, venez çà tous; que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi.[1] Approchez, dame Claude; commençons par vous. (Elle tient un balai.) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES, à part.

Châtiment politique.

HARPAGON, à dame Claude.

Allez.

1. On se reportera à ce qui a été dit de cet état de maison, de ces nombreux domestiques d'Harpagon, dans la Notice préliminaire. (Voyez page 268.)

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAITRE JACQUES, à part.

Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles,[1] monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...*

* VAR. *Révérence de parler...* (1682.)

1. *Siquenilles*, pour *souquenilles*.

HARPAGON, à La Merluche.

Paix! rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (Harpagon met son chapeau au devant de son pourpoint, pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE.

Oui, mon père.*

SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

* Dans l'édition de 1682, Harpagon répond à Élise : *Oui, nigaude.* Ces mots ne se trouvent dans aucune des trois éditions antérieures; ils n'appartiennent point au texte authentique de la pièce et ne doivent pas y être maintenus.

CLÉANTE.

Moi, mon père? mauvais visage! et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCÈNE V.

HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Ho çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES.

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAITRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît. (Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paroît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAITRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES, à part.

Grande merveille!

HARPAGON.

Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère?

MAITRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent![1]

1. *L'épée de chevet*, l'épée accrochée au chevet du lit; au figuré, l'argu-

VALÈRE.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE.

Oui.

MAITRE JACQUES, à Valère.

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAITRE JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Haye! je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

ment qu'on a toujours sous la main, la réponse qui est toujours prête et qui sert à tout propos.

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAITRE JACQUES.

Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAITRE JACQUES.

Rôt...

HARPAGON, en lui mettant la main sur la bouche.

Ah! traître, tu manges tout mon bien.*

* Dans l'édition de 1682, tout ce passage est amplifié comme il suit :

MAITRE JACQUES.

« Hé bien! il faudra quatre grands potages bien garnis, et cinq assiettes « d'entrées. Potages : bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de « santé, potage de canards aux navets. Entrées : fricassée de poulets, tourte « de pigeonneaux, ris de veau, boudin blanc, et morilles.

HARPAGON.

« Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAITRE JACQUES.

« Rôt, dans un grandissime bassin en pyramide. Une grande longe de « veau de rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de « volière, douze poulets de grain, six lapereaux de garenne, douze per- « dreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans...

HARPAGON, en lui mettant la main sur la bouche.

« Ah! traître, tu manges tout mon bien. »

Cette addition est le fait de quelque comédien qui a cru être plus plaisant que Molière, et qui n'a pas songé qu'Harpagon dérogeroit à son caractère, s'il entendoit jusqu'au bout cette ruineuse énumération, au lieu de fermer la bouche à maître Jacques dès les premiers mots de son menu, en lui criant, comme il fait : « Traître! tu manges tout mon bien. »

Cette interpolation a du reste été condamnée sans retard et définitivement repoussée du texte à partir de 1734. Il semble aussi qu'elle n'ait été adoptée que bien peu de temps au théâtre, à en juger par la note suivante de Marc-Antoine Joly : « Le sieur Du Chemin, comédien, qui a su faire un bon usage des leçons qu'il a reçues dans sa jeunesse des compagnons de Molière, nous a dit que Raisin avoit toujours joué le rôle d'Harpagon, tel que nous l'avons imprimé, et que lui-même il seroit fort embarrassé, s'il étoit obligé d'écouter tout ce qu'on fait dire à Maître Jacques, contre toute vraisemblance. »

MAITRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.

Encore?

VALÈRE, à maître Jacques.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme, que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*[1]

HARPAGON.

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...*[2] Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

1. C'étoit une espèce d'adage usité parmi les Romains, qui quelquefois l'exprimoient par ces seules initiales : E. V. V. N. V. V. E.; *ede ut vivas, ne vivas ut edas.*

2. Rabelais avoit déjà retourné cet adage pour l'appliquer aux moines de son temps. « Les pauvres béatz pères, dit-il, ne mangent mie pour vivre, vivent pour manger, et n'ont que leur vie en ce monde. »

VALÈRE.

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, à maître Jacques.

Oui. Entends-tu? (A Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAITRE JACQUES.

Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons. [Là, que cela foisonne.]*

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

* *Là, que cela foisonne* ne se trouve que dans l'édition de 1682. Nous avons laissé dans le texte, tout en indiquant d'où ils proviennent, ces mots qui sont bien en situation.

MAITRE JACQUES.

Attendez; ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet sa casaque.) Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAITRE JACQUES.

Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.*

HARPAGON.

Les voilà bien malades! Ils ne font rien.

MAITRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même.** Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués. Car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.[1]

* VAR. *Que ce ne sont plus que des fantômes ou des façons de chevaux.* (1682.)

** VAR. *De travailler beaucoup et de manger de même.* (1675, 1682.)

1. Chacune de ces paroles est un trait de sentiment naïf qui fait rire et qui touche à la fois. Les chevaux de maître Jacques ne sont pas d'une espèce différente de la sienne; ce sont ses compagnons, ses amis; en un mot, c'est *son prochain;* il prend sur sa nourriture pour ajouter à la leur; et ce qu'il peut dire de plus tendre à son maître, c'est qu'après ses chevaux, il est la *personne* qu'il aime le plus. (AUGER.)

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES.

Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?[1]

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAITRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAITRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de

1. *Que* est ici employé pour *alors que*. On en trouveroit d'autres exemples dans Molière :

Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, parfois *qu'*il n'en est rien.
(*Mis.*, IV, 1.)

Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.
(*Amph.*, III, 8.)

cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAITRE JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un

reste d'un gigot de mouton; [1] celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire.[2] Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, et de fesse-matthieu.

HARPAGON, en battant maître Jacques.

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

MAITRE JACQUES.

Hé bien! ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

1. Voyez les vers de Plaute cités dans la Notice préliminaire, page 257.

2. Ce trait de l'avoine dérobée aux chevaux semble emprunté à l'*Histoire générale des Cardinaux* par Aubery (1642), où il est ainsi raconté : « Le cardinal Angelotto poussoit l'avarice jusqu'à aller la nuit dérober les brides et les chevêtres dans les écuries de ses voisins; et, ayant été une fois pris sur le fait par un palefrenier, il reçut incognito de rudes bastonnades. » J'ai lu ailleurs qu'il se levoit la nuit sans chandelle pour aller voler l'avoine à ses propres chevaux, et que son palefrenier, qui s'en doutoit, l'épia, le surprit, et, feignant de ne pas le connoître, lui donna des coups de fourche dans le derrière. C'est sans doute la même histoire; mais la seconde version est la plus plaisante, et c'est celle dont Molière a fait usage. (AUGER.)

SCÈNE VI.

VALÈRE, MAITRE JACQUES.

VALÈRE, riant.

A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAITRE JACQUES.

Morbleu! monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE.

Ah! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAITRE JACQUES, à part.

Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (Haut.) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi; et que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte? (Maître Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre, en le menaçant.)

VALÈRE.

Hé! doucement.

MAITRE JACQUES.

Comment, doucement? il ne me plaît pas, moi.

VALÈRE.

De grâce!

MAITRE JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE.

Monsieur maître Jacques...

MAITRE JACQUES.

Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double.[1] Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE.

Comment! un bâton? (Valère fait reculer maître Jacques à son tour.)

MAITRE JACQUES.

Hé! je ne parle pas de cela.

VALÈRE.

Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

MAITRE JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALÈRE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

MAITRE JACQUES.

Je le sais bien.

VALÈRE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALÈRE.

Vous me rosserez, dites-vous?

MAITRE JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALÈRE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

1. Expression proverbiale : Il n'y en a pas même pour un double. C'est-à-dire il n'y en a point. Le double étoit une petite pièce de monnoie qui valoit deux deniers.

(Donnant des coups de bâton à maître Jacques.) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.[1]

MAITRE JACQUES, seul.

Peste soit la sincérité! c'est un mauvais métier : désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître : il a quelque droit de me battre; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

SCÈNE VII.

MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

MAITRE JACQUES.

Oui, vraiment, il y est; je ne le sais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.*

* L'édition de 1682 fait dire à maître Jacques se retirant : *Ah! nous voilà pas mal...*

1. Riccoboni indique le canevas italien *La Cameriera nobile* (la Femme de chambre de qualité) comme ayant pu fournir l'idée de cette scène : « Lélio donne des coups de bâton à Scapin, camarade d'Arlequin. Celui-ci, qui le voit, se fâche contre Lélio qui, feignant de s'en repentir, donne occasion à Arlequin de faire le brave et de le menacer. Lélio s'en divertit; il paroît avoir peur, et recule devant Arlequin : mais, cessant bientôt de feindre, il le fait reculer à son tour, et le punit de son insolence par quelques coups de bâton. »

SCÈNE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état, et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue!

FROSINE.

Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! me le demandez-vous? Et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connois, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE.

Mais avez-vous su quel il est?

MARIANE.

Non, je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que, si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait, mais la plupart sont gueux comme des rats; il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour durer; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; et ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois![1] Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah! Frosine, quelle figure!

1. Nous avons vu, acte II, scène II, que Cléante doit s'engager envers son prêteur à ce que son père meure avant qu'il soit huit mois. Ici, il faut qu'Harpagon, en se mariant, s'oblige à mourir dans les trois mois. Voilà deux stipulations de nouvelle sorte, qui se ressemblent beaucoup : c'est le même fond de plaisanterie; mais ce fond est noir. Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le faire remarquer plus d'une fois, on étoit sans doute moins frappé de cette dureté d'esprit au temps de Molière qu'on ne l'est aujourd'hui, car il restoit alors dans la raillerie comique une certaine rudesse qui tenoit à l'ancienne rudesse des mœurs. Scarron, Cyrano sont pleins de saillies du même genre.

SCÈNE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON, à Mariane.

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir; mais, enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres; et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise; et puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON, à Frosine.

Tu as raison. (A Mariane.) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE X.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

ÉLISE.

Vous avez fait, madame, ce que je devois faire, et c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, bas, à Frosine.

Oh! l'homme déplaisant![1]

HARPAGON, bas, à Frosine.

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, à part.

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, à part.

Je n'y puis plus tenir.

SCÈNE XI.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

1. C'est une chose curieuse que de voir ce quolibet produire sur l'esprit de Mme de Sévigné le même effet qu'il produit ici sur l'esprit de Mariane. « Il m'est venu voir, dit Mme de Sévigné, un président, et avec lui le fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, la plus agréable et la plus jolie figure que j'aie jamais vue. J'allois dire que je l'avois vu à cinq ou six ans, et que j'admirois qu'on pût croître en si peu de temps. Sur cela il sort une voix terrible de ce nouveau visage, qui me plante au nez, d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours?* Voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes, et, s'il m'eût donné des coups de massue sur la tête, il ne m'auroit pas plus affligée. »

MARIANE, bas, à Frosine.

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, à Mariane.

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

CLÉANTE, à Mariane.

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendois pas; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étois point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE.

Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir: mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns: mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; et que vous voulez bien enfin que je vous

dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.[1]

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent! Quelle belle confession à lui faire!

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir; et, si je ne m'y vois forcée par une

1. On a scandé ce couplet comme il suit :

Il est vrai que mon père,
Madame,
Ne peut pas faire un plus beau choix,
Et que ce m'est une sensible joie
Que l'honneur de vous voir.
Mais, avec tout cela,
Je ne vous assurerai point
Que je me réjouis
Du dessein où vous pourriez être
De devenir ma belle-mère;
Le compliment, je vous l'avoue,
Est trop difficile pour moi;
Et c'est un titre, s'il vous plaît,
Que je ne vous souhaite point.
Ce discours paroîtra brutal
Aux yeux de quelques-uns.
Mais je suis assuré que vous serez personne
A le prendre comme il faudra;
Que c'est un mariage,
Madame,
Où vous vous imaginez bien
Que je dois avoir
De la répugnance;
Que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis,
Comme il choque mes intérêts;
Et que vous voulez bien enfin que je vous dise,
Avec la permission de mon père,
Que, si les choses dépendoient de moi,
Cet hymen ne se feroit point.

puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'est un jeune sot, qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore! avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE.

Hé bien! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois

rien d'égal au bonheur de vous plaire; et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse; et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous.* Allons, donnez des siéges.

FROSINE.

Non; il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON, à Brindavoine.

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

SCÈNE XII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE.

HARPAGON, à Mariane.

Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

* Var. *Et je n'ai pas besoin d'un interprète comme vous.* (1682.)

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, et de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON, bas, à Valère.

Valère!

VALÈRE, à Harpagon.

Il a perdu le sens.

CLÉANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE. (Il ôte du doigt de son père le diamant, et le donne à Mariane.)

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE. (Il se met au devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.)

Nenni, madame,* il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

HARPAGON.

Moi?

* Var. *Non, madame*, (1682.)

CLÉANTE.

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, bas, à son fils.

Comment?

CLÉANTE, à Mariane.

Belle demande! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLÉANTE, à Mariane.

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, à part.

J'enrage!

MARIANE.

Ce seroit...

CLÉANTE, en empêchant toujours Mariane de rendre la bague.

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grâce.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON, à part.

Peste soit...

CLÉANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, bas, à son fils.

Ah! traître!

CLÉANTE, à Mariane.

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, bas, à son fils, en le menaçant.

Bourreau que tu es!

CLÉANTE.

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder: mais elle est obstinée.

HARPAGON, bas, à son fils, avec emportement.

Pendard !

CLÉANTE.

Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, bas, à son fils, avec les mêmes grimaces.

Le coquin !

CLÉANTE, à Mariane.

Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez point davantage.

FROSINE, à Mariane.

Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE, à Harpagon.

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.[1]

1. Dans une farce italienne intitulée *le Case svaliggiate* ou *Arlequin dévaliseur de maisons*, dont nous avons déjà parlé tome II, page 313, Scapin fait remarquer à Flaminia, maîtresse de Pantalon, le diamant que ce vieillard a au doigt. Flaminia le loue. Scapin le prend afin qu'elle le voie mieux; il le lui montre, en l'assurant que Pantalon lui en fait présent; et ce vieillard n'ose dire le contraire, quelque envie qu'il en ait. « Pourquoi, dit M. D. Nisard, l'imitation est-elle plus comique que l'original? C'est qu'au lieu d'un agent d'intrigues jouant un tour à celui qu'il persécute, le fils d'Harpagon fait des cadeaux à sa maîtresse aux frais de son père; c'est qu'Harpagon est amoureux, et qu'il ne sait ni reprendre ni laisser à Mariane son diamant; c'est que Pantalon n'est pas généreux sans doute, mais qu'Harpagon est avare jusqu'au fond de l'âme. Voilà comment Molière sait imiter. »

SCÈNE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON, à Mariane.

Je vous demande pardon; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE. (Il vient en courant, et fait tomber Harpagon.)

Monsieur...

HARPAGON.

Ah! je suis mort.

CLÉANTE.

Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE, à Harpagon.

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE, à Harpagon.

Monsieur, je vous demande pardon : je croyois bien faire d'accourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCÈNE XV.

HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON.

Valère, aie un peu l'œil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE.

C'est assez.

HARPAGON, seul.

O fils impertinent! as-tu envie de me ruiner?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE.

Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE.

Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, sans doute, détourné cette inquiétude, et n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! suis-je en pouvoir de faire des résolutions? Et, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? point de pitié officieuse? point de secourable bonté? point d'affection agissante?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous; et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.[1]

CLÉANTE.

Hélas! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours éle-

1. Pour vouloir exiger de moi *autre chose* que ce qui peut m'être permis, etc. Ellipse fréquente chez Molière :

> Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
> Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
> Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
> D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.
>
> (*Le Misanthrope*, acte III, scène v.)

vée avec une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez; je vous en donne la licence; et, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.[1]

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il demander?* je le voudrois de tout mon cœur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze; et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entr'aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

* VAR. *Faut-il le demander?* se trouve pour la première fois dans l'édition de 1734.

1. Signalons ce couplet comme un de ceux où le rhythme est le plus sensible. Voici comment il est scandé par M. Génin :

Mais que voulez-vous que je fasse?
Quand je pourrois passer sur quantité d'égards
Où notre sexe est obligé,
J'ai de la considération
Pour ma mère.
Elle m'a toujours élevée
Avec une tendresse extrême,
Et je ne saurois me résoudre
A lui donner du déplaisir.
Faites, agissez auprès d'elle;
Employez tous vos soins à gagner son esprit;
Vous pouvez faire et dire
Tout ce que vous voudrez.
Je vous en donne la licence...

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Ceci est assez difficile. (A Mariane.) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourroit-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (A Cléante.) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperdument amoureuse de lui, et souhaiteroit de se voir sa femme,

jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car, enfin, il vous aime fort, je le sais, mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes, à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON, à part, sans être aperçu.

Ouais! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère; et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystère là-dessous?

ÉLISE.

Voilà mon père.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt; vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non : demeurez. Elles iront bien toutes seules; et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

Oh çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne?

CLÉANTE.

Ce qui m'en semble?

HARPAGON.

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE.

La, la.

HARPAGON.

Mais encore?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant...

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE.

Moi? point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne.* Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; et, comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi?

* VAR. *A une jeune personne.* (1682.)

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Écoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi? je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non, un mariage ne sauroit être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE.

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire; et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure; je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Hé bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur; il faut vous révéler notre

secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite?[1]

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLÉANTE.

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étois; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE.

Sans doute; et même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

1. Ici Harpagon commence à changer de ton. Tout à l'heure il parloit avec amitié à son fils, et le tutoyoit.

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, bas, à part.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; et voilà justement ce que je demandois. (Haut.) Oh sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? c'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.[1]

CLÉANTE.

Oui, mon père; c'est ainsi que vous me jouez! Hé bien! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur mes brisées!

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

1. L'épreuve de l'avare sur le cœur de son fils est la même que celle de Mithridate dans la tragédie de Racine. Harpagon et le roi de Pont sont deux vieillards amoureux; l'un et l'autre ont leur fils pour rival, l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse, et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme. Molière et Racine ont également réussi en traitant ces deux intrigues : l'un a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. Molière a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : Racine a représenté les foiblesses d'un grand roi, et les a rendues respectables. (VOLTAIRE.)

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père? et ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères; et l'amour ne connoît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

SCÈNE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, MAITRE JACQUES.

MAITRE JACQUES.

Hé, hé, hé, messieurs, qu'est-ce ci? à quoi songez-vous?

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

MAITRE JACQUES, à Cléante.

Ah! monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

MAITRE JACQUES, à Harpagon.

Ah! monsieur, de grâce!

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

MAITRE JACQUES, à Cléante.

Hé quoi ! à votre père ?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

MAITRE JACQUES, à Harpagon.

Hé quoi ! à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAITRE JACQUES.

J'y consens. (A Cléante.) Éloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAITRE JACQUES.

Ah ! il a tort.[1]

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

MAITRE JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là. (Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.)

CLÉANTE, à maître Jacques.

Hé bien ! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je

1. Maître Jacques, si mal récompensé pour sa véracité à la scène v du troisième acte, commence ici à adopter un autre système de conduite qui finiroit par tourner moins bien encore pour lui, si le commissaire, au dénouement de la pièce, en devoit croire Harpagon.

n'y recule point; il ne m'importe qui ce soit; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

MAITRE JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi; et mon père s'avise de venir troubler notre amour, par la demande qu'il en fait faire.

MAITRE JACQUES.

Il a tort assurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être encore amoureux? et ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAITRE JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (Il revient à Harpagon.) Hé bien! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit; qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAITRE JACQUES.

Laissez-moi faire. (Il va au fils.) Hé bien! votre père n'est

pas si déraisonnable que vous le faites; et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE.

Ah! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

MAITRE JACQUES, à Harpagon.

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

MAITRE JACQUES, à Cléante.

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE.

Le ciel en soit loué!

MAITRE JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAITRE JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques: et cela mérite une

récompense. (Harpagon fouille dans sa poche; maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :) Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

MAÎTRE JACQUES.

Je vous baise les mains.[1]

SCÈNE V.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLÉANTE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfants lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

1. Dans un canevas italien, *la Cameriera nobile*, Pantalon et le Docteur, rivaux, en viennent aux mains et sont deux fois séparés par Scapin, qui, en leur demandant à chacun en particulier l'origine de leur querelle, fait aussi accroire à chacun en particulier que son rival lui cède sa maîtresse.

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes.*

CLÉANTE.

Ah! mon père, je ne vous demande plus rien; et c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous; et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui te parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE.

Vous, mon père.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE.

Moi, y renoncer?

* VAR. *Que tu n'obtiennes de moi.* (1675, 1682.)

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON.

Quoi! pendard, derechef?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître.

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.[1]

SCÈNE VI.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE, sortant du jardin avec une cassette.

Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

CLÉANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE.

Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

1. On a vu, dans la Notice préliminaire, que cette réponse de Cléante a excité l'indignation de J.-J. Rousseau, et lui a donné lieu d'adresser à Molière le reproche le plus sérieux, celui d'avoir favorisé les mauvaises mœurs, et autorisé le mépris des sentiments naturels, en faisant porter l'intérêt sur le fils qui manque de respect envers son père. Nous avons donné la réplique de M. Saint-Marc Girardin à cette grave imputation. Voici les réflexions de deux autres critiques :

« Si Cléante, à qui son père donne sa malédiction, sort en disant : « Je « n'ai que faire de vos dons, » a-t-on pu se méprendre à l'intention du poëte! Il eût pu sans doute représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare; il eût édifié davantage en associant un tyran et une victime; mais la vérité, mais la force de la leçon que le poëte veut donner aux pères avares, que devenoient-elles? L'Harpagon placé au parterre eût pu dire à son fils : « Vois le respect de ce jeune homme : quel « exemple pour toi! voilà comme il faut être! » Molière manquoit son objet, et, pour donner mal à propos une fade leçon, peignoit à faux la nature. Si le fils est blâmable, comme il l'est en effet, croit-on que son emportement soit d'un exemple bien pernicieux? et fera-t-on cet outrage à l'humanité, de penser que le vice n'ait besoin que de se montrer pour entraîner tous les cœurs? Ce sont donc les résultats qui constituent la bonté des mœurs théâtrales; et une pièce peut présenter des mœurs odieuses, et cependant être d'un excellent moraliste. » (CHAMFORT.)

« On s'est beaucoup récrié sur l'immoralité de la scène de *l'Avare* dans

CLÉANTE.

Comment?

LA FLÈCHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi?

LA FLÈCHE.

J'ai guigné* ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE.

Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE.

Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

* L'édition de 1669 et celle de 1675 disent *gagné;* l'édition de 1670, *guetté;* l'édition de 1682, *guigné.* Il ne faut voir dans les textes de 1669 et de 1675 qu'une faute typographique qui donne raison à l'édition de 1682.

laquelle Harpagon maudit son fils. C'est bien à tort. Harpagon est un avare qui aime beaucoup plus son or que son fils. Cléante est un enfant mal élevé, qui dresse contre les trésors de son père toutes les batteries que peut imaginer la ruse. Ils se jouent l'un l'autre avec une rare insolence, et se rendent mutuellement la monnaie de leurs pièces. De là les scènes les plus vives, les rencontres les plus scandaleuses. Un beau jour Harpagon indigné s'écrie : « Je te donne ma malédiction. » Cléante réplique aussitôt : « Je n'ai que « faire de vos dons. » Sur quoi tous les Aristarques de la morale de pousser de grands cris et d'accuser Molière d'avoir joué la paternité. Non, Molière joue le monde tel qu'il est; or dans le monde il n'est pas rare que des enfants indignes soient le châtiment d'un père avili. Molière ne prend parti ni pour Harpagon, ni pour Cléante; il ne nous fait aimer ni l'un ni l'autre; il se borne à dessiner un tableau, qui n'est pas un tableau de fantaisie, mais une peinture d'une vérité et d'une réalité saisissantes. L'impudence de Cléante est la conséquence de la désorganisation profonde et irréparable où l'avilissement du père a jeté toute la famille; et la moralité de l'œuvre résulte du fait que l'avarice nous y est présentée avec tout le hideux cortége des fléaux qu'elle traîne après elle. » (E. RAMBERT.)

SCÈNE VII.

HARPAGON. Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné! on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (Il se prend lui-même par le bras.) Rends-moi mon argent, coquin! Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a privé de toi; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus; je me meurs; je suis mort; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi* justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison; à servantes, à valets, à fils et à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si

* Var. *On ait épié l'heure; l'on a choisi* (1682.)

l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.[1]

1. Voici le monologue original de Plaute :

EUCLIO.

Perii! interii! obcidi! quo curram? quo non non curram?
Tene, tene! quem? quis? Nescio, nihil video, cæcus eo; atque
Equidem quo eam, aut ubi sim, aut qui sim, nequeo cum animo
Certum investigare. Obsecro vos ego, mihi auxilio,
Oro, obtestor, sitis, et hominem demonstretis, qui eam abstulerit,
Qui vestitu et creta obcultant sese, atque sedent quasi sint frugi.
Quid ais tu? tibi credere certum 'st: nam esse bonum e voltu congnosco.
Quid est? quid ridetis? gnovi omneis, scio fures esse heic conplureis.
Hem, nemo habet horum? obcidisti: dic igitur, quis habet? Nescis!
Heu me miserum, miserum! perii! male perditus, pessume ornatus eo.
Tantum gemiti et malæ mæstitiæ hic dies mihi obtulit,
Famem et pauperiem: perditissumus ego sum omnium in terra.
Nam quid mihi opu 'st vita, qui tantum auri perdidi,
Quod custodivi sedulo? Egomet me defrudavi,
Animumque meum, geniumque meum; nunc eo alii lætificantur,
Meo malo et damno: pati nequeo.

« Euclion. Je suis mort! je suis égorgé! je suis assassiné! Où irai-je? où n'irai-je pas? Arrêtez! arrêtez! qui? je ne sais, je ne vois rien; je marche en aveugle; je ne saurois dire où je vais, ni où je suis, ni qui je suis. Secourez-moi, je vous en prie, je vous en conjure, découvrez-moi celui qui me l'a dérobée, vous autres cachés sous vos robes blanchies et assis là comme des honnêtes gens. Que dis-tu, toi? on peut se fier à toi; et ta figure annonce un homme de bien. Qu'est-ce? pourquoi riez-vous? Je vous connois tous, je sais qu'il y a ici beaucoup de voleurs. Eh bien! dis; personne d'entre eux ne l'a prise? Tu me donnes le coup de la mort. Dis-moi donc qui est-ce qui l'a. Tu l'ignores! Malheureux, malheureux que je suis! me voilà ruiné, perdu sans ressource! Suis-je assez à plaindre! Fatale journée, que tu me causes de maux et de chagrin! La pauvreté, la faim, voilà maintenant mon partage. Non, il n'est point sur la terre d'homme plus misérable que moi! Puisque j'ai perdu mon cher trésor, ce trésor que je gardois avec tant de soin, qu'ai-je besoin de la vie? Pour lui je me dérobois le nécessaire, je me refusois toute satisfaction, tout plaisir. A présent, d'autres se réjouissent du malheur qui me tue. Ah! c'est une idée que je ne puis supporter. »

Voici maintenant le même monologue traduit de Lorenzino de Médicis, par Pierre de Larivey :

« Séverin. Mon Dieu ! qu'il me tardoit que je fusse despesché de cestuy-cy, afin de reprendre ma bourse ! J'ay faim, mais je veux encor espargner ce morceau de pain que j'avois apporté ; il me servira bien pour mon souper, ou pour demain mon disner, avec un ou deux navets cuits entre les cendres. Mais à quoy despends-je le temps, que je ne prens ma bourse, puisque je ne voy personne qui me regarde? O mamour ! t'es-tu bien portée? Jésus ! qu'elle est légère ! Vierge Marie ! qu'est-ce cy qu'on a mis dedans? Hélas ! je suis destruict, je suis perdu, je suis ruyné ! Au voleur ! au larron ! au larron ! prenez-le ! arrestez tous ceux qui passent ! fermez les portes, les huys, les fenestres ! Misérable que je suis ! où cours-je? à qui le dis-je? Je ne sçay où je suis, que je fais, ny où je vas ! Hélas ! mes amis, je me recommande à vous tous ! Secourez-moy, je vous prie ! je suis mort, je suis perdu ! Enseignez-moi qui m'a desrobbé mon âme, ma vie, mon cœur et toute mon espérance ! Que n'ay-je un licol pour me pendre? car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi ! Hélas ! elle est toute vuide ! Vray Dieu ! qui est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy mes biens, mon honneur et ma vie? Ah ! chétif que je suis ! que ce jour m'a esté malencontreux ! A quoy veux-je plus vivre, puisque j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers que mes propres yeux ! mes escus que j'avois espargnez retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul ; et qu'un autre joyt maintenant de mon mal et de mon dommage ! »

Euclion, Séverin, Harpagon, conservent également l'accent comique dans une situation qui par son énergie devient pathétique et émouvante. L'art consistoit à donner à l'avare volé le cri naturel, le délire de la passion, sans appeler trop vivement la pitié sur lui, et en ayant soin de rappeler toujours par quelques traits le ridicule près de s'envoler. C'est cette double expression qu'il faut savoir faire ressortir à la scène, et qui rend ce morceau si admirable, lorsqu'il est habilement interprété.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE ET SON CLERC.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci.[1] Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrois avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette...?

1. Les commissaires, qui rentroient, selon Loyseau, dans la classe des officiers vénaux, n'avoient aucun droit à la qualification de *magistrats;* ils remplissoient des fonctions mi-civiles et mi-criminelles, et l'on peut dire d'eux assez exactement qu'ils mangeoient à deux râteliers. La charge principale des commissaires au Châtelet de Paris et de ceux qui, à leur exemple, avoient été érigés dans quelques autres villes, consistoit à visiter les tavernes, les bordeaux, et autres lieux publics, et ajourner ou emprisonner les délinquants, ce qui les faisoit participer à l'office des sergents. Aussi, au dire de Loyseau, les sergents se faisoient-ils, par contre et pour titre d'honneur, communément appeler *commissaires.* (E. PARINGAULT.)

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON, en pleurant.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable!

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles espèces étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.[1]

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

1. Autrefois le grand nombre des pièces d'or rognées ou fausses rendoit continuel l'usage du trébuchet, espèce de petite balance très-sensible et très-juste. Les pièces qui le faisoient fléchir s'appeloient *trébuchantes*. On donnoit aux pièces d'or, en les fabriquant, quelque chose de plus que le poids convenu, pour remplacer d'avance ce qu'elles devoient perdre par le frai.

SCÈNE II.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAITRE JACQUES.

MAITRE JACQUES, dans le fond du théâtre, en se retournant du côté d'où il sort.

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, à maître Jacques.

Qui? celui qui m'a dérobé?

MAITRE JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; et voilà monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE, à maître Jacques.

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser;[1] et les choses iront dans la douceur.

MAITRE JACQUES.

Monsieur est de votre souper?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

1. A ne point faire un bruit qui vous déshonoreroit, à ne point vous perdre de réputation. « De peur d'être scandalisée et tomber en opprobre, elle brisa là. BRANTÔME. »

Le Dictionnaire de l'Académie de 1694 consacre cette acception des mots *scandaliser* et *scandale*. Trévoux la maintient encore en 1740. Dans la langue angloise, le mot *scandal* a conservé ce sens : *The School for scandal*.

MAITRE JACQUES.

Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

MAITRE JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.

Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAITRE JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin; et je m'en vais te pendre,* si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE, à Harpagon.

Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAITRE JACQUES, bas, à part.

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le

* Var. *Et je m'en vais te faire pendre*, (1675, 1682.)

favori, on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE, à Harpagon.

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valère?

MAITRE JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît si fidèle?

MAITRE JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu?

MAITRE JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

MAITRE JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

MAITRE JACQUES.

Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

MAITRE JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAITRE JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAITRE JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAITRE JACQUES.

Hé! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

MAITRE JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Euh?

MAITRE JACQUES.

N'est-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, grise.

MAITRE JACQUES.

Eh! oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute; c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier! Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAITRE JACQUES, à Harpagon.

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE III.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche. Viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE.

Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne savois pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser; l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

VALÈRE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.[1]

1. Dans la pièce latine, Lyconide, qui a séduit la fille d'Euclion, rencontre ce vieillard que désespère la disparition de sa marmite pleine d'or :

LYCONIDES.

Istuc facinus, quod tuum
Sollicitat animum, id ego feci, et fateor.

EUCLIO.

Quid ego ex te audio?

LYCONIDES.

Id quod verum 'st.

EUCLIO.

Quid ego emerui, adulescens, mali,
Quamobrem ita faceres, meque meosque perditum ires liberos?

LYCONIDES.

Deus inpulsor mihi fuit, is me ad illam inlexit.

EUCLIO.

Quomodo?

LYCONIDES.

Fateor peccavisse, et me culpam conmeritum scio.
Id adeo te oratum advenio, ut animo æquo ingnoscas mihi.

EUCLIO.

Cur id ausus facere, ut id, quod non tuum esset, tangeres?

LYCONIDES.

Quid vis fieri? Factum 'st illud; fieri infectum non potest.
Deos credo voluisse : nam ni vellent, non fieret, scio.

MAITRE JACQUES, à part.

Oh! oh! aurois-je deviné sans y penser?

VALÈRE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois

EUCLIO.

At ego deos credo voluisse, ut apud me te in nervo enicem.

LYCONIDES.

Ne istuc dixis.

EUCLIO.

Quid tibi ergo meam me invito tactio 'st?

LYCONIDES.

Quia vini vitio atque amoris feci.

EUCLIO.

Homo audacissume,
Cum istacin' te oratione huc ad me adire ausum, inpudens?
Nam si istuc jus est, ut tu istuc excusare possies,
Luce clara deripiamus aurum matronis palam;
Post id, si prehensi simus, excusemus, ebrios
Nos fecisse amoris causa. Nimis vile 'st vinum atque amor,
Si ebrio atque amanti inpune facere quod libeat licet.

LYCONIDES.

Quin tibi ultro subplicatum venio ob stultitiam meam.

EUCLIO.

Non mihi homines placent, qui, quando male fecerunt, purgitant.
Tum illam scibas non tuam esse; non adtactam oportuit.

LYCONIDES.

Ergo quia sum tangere ausus, haud causificor quin eam
Ego habeam potissumum.

EUCLIO.

Tun' habeas, me invito, meam?

LYCONIDES.

Haud, te invito, postulo; sed meam esse oportere arbitror.
Quin tu eam invenies, inquam, meam illam esse oportere, Euclio.

EUCLIO.

Nisi refers...

LYCONIDES.

Quid tibi ego referam?

EUCLIO.

Quòd subripuisti meum.
Jam quidem, hercle, te ad prætorem rapiam, et tibi scribam dicam.

LYCONIDES.

Subripui ego tuum? Unde? aut quid id est?...

« Lyconide. C'est moi qui suis coupable, et qui cause ton chagrin, je te le confesse.

« Euclion. Qu'entends-je?

« Lyconide. La vérité.

« Euclion. Jeune homme, quel mal t'ai-je fait pour en agir ainsi envers moi, et me perdre avec mes enfants?

attendre pour cela des conjonctures favorables; mais, puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE.

Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai

« LYCONIDE. Un dieu m'a séduit, et m'a entraîné vers elle.

« EUCLION. Comment?

« LYCONIDE. J'ai de grands torts; ma faute est grave, je le sais; et je viens te demander ton indulgence et mon pardon.

« EUCLION. Pourquoi as-tu osé toucher à ce qui ne t'appartenoit pas?

« LYCONIDE. Que veux-tu? le mal est fait. Le passé n'est pas en notre puissance. Les dieux sans doute l'ont voulu; car, sans leur volonté, cela ne seroit pas arrivé.

« EUCLION. Mais les dieux veulent aussi, je pense, que je te fasse mourir chez moi à la chaîne.

« LYCONIDE. Qu'est-ce que tu dis là?

« EUCLION. N'étoit-elle pas à moi? De quel droit y as-tu touché sans ma permission?

« LYCONIDE. Accuses-en l'ivresse et l'amour.

« EUCLION. Effronté scélérat! oses-tu bien me tenir ce langage? Qu'on reçoive en droit de pareilles excuses, vous irez maintenant arracher aux femmes leurs joyaux en plein jour; et puis, si vous êtes pris, vous direz, pour vous excuser, que vous étiez ivres et amoureux. Le vin et l'amour n'ont plus de prix, s'ils autorisent à tout faire avec impunité.

« LYCONIDE. Non, je te prie de me pardonner mon égarement.

« EUCLION. Je ne me paye pas de ces excuses qu'on prodigue quand on a fait le mal. Tu savois qu'elle ne t'appartenoit pas; tu ne devois pas y toucher.

« LYCONIDE. Puisque j'ai eu ce tort, je le veux réparer; elle doit être à moi.

« EUCLION. A toi? mon sang? malgré moi?

« LYCONIDE. Non, je veux obtenir ton consentement; mais tu ne peux me le refuser. Toi-même, Euclion, tu seras forcé d'en convenir.

« EUCLION. Si tu ne me rends...

« LYCONIDE. Et quoi?

« EUCLION. Mon bien que tu m'as ravi... je vais, par Hercule! te traîner devant le prêteur, et t'intenter un procès.

« LYCONIDE. Moi, je t'ai pris ton bien! Comment, de quoi parles-tu?... »

que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment! pardonnable! Un guet-apens, un assassinat de la sorte!

VALÈRE.

De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

VALÈRE.

Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention; et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE.

Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALÈRE.

Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE.

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'Amour.

HARPAGON.

L'amour?

VALÈRE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

VALÈRE.

Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté; ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables: je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Appelez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là!

VALÈRE.

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute: mais ce ne sera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes: et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALÈRE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VALÈRE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent!

VALÈRE.

Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien! Mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE.

Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment! il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE.

Moi? je ne l'ai point enlevée; et elle est encore chez vous.

HARPAGON, à part.

O ma chère cassette ! (Haut.) Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALÈRE.

Non, monsieur.

HARPAGON.

Hé ! dis-moi donc un peu : tu n'y as pas touché ?

VALÈRE.

Moi y toucher ? Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, à part.

Brûlé pour ma cassette !

VALÈRE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, à part.

Ma cassette trop honnête !

VALÈRE.

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, à part.

Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE.

Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure ; et elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON.

Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

VALÈRE.

Oui, monsieur, elle a été témoin de notre engage-

ment; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARPAGON, à part.

Eh? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (A Valère.) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE.

Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALÈRE.

De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE.

Oui, monsieur, comme, de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON.

O ciel! autre disgrâce!

MAITRE JACQUES, au clerc du commissaire.

Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrègement[1] de mal! surcroît de désespoir![2] (Au com-

1. La racine de ce mot *rengrègement* est l'ancien comparatif de grand, *greigneur*. Il y avoit le verbe *rengréger*, devenir plus grand :

Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
(La Fontaine, *la Matrone d'Éphèse*.)

2. Dans la comédie de Plaute, Euclion, à qui Lyconide fait enfin comprendre la vérité, s'écrie comme Harpagon :

Ita mihi ad malum malæ res plurimæ se adglutinant!

« Tous les malheurs fondent sur moi l'un après l'autre! »

missaire.) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge; et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur.

[MAITRE JACQUES.

Comme larron et comme suborneur.]*

VALÈRE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON.

Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (A Élise.) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (A Valère.) et une bonne potence me fera raison de ton audace.**

VALÈRE.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire; et l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence; et tu seras roué tout vif.

* Ces mots ne se trouvent que dans l'édition de 1682.

** VAR. *Et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.* (1682.)

ÉLISE, à genoux devant son père.

Ah! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez.[1] Il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

HARPAGON.

Tout cela n'est rien; et il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE.

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAITRE JACQUES, à part.

Tu me payeras mes coups de bâton!

FROSINE, à part.

Voici un étrange embarras!

1. Élise veut dire, *celui contre qui vous vous emportez, par qui vous vous croyez offensé.*

SCÈNE V.

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAITRE JACQUES.

ANSELME.

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

VALÈRE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice pour vous venger de son insolence.*

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser, ainsi que les miens propres.

* VAR. *Et faire toutes les poursuites de la justice à vos dépens, pour vous venger de son insolence.* (1682.)

HARPAGON.

Voilà monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (Au commissaire, montrant Valère.) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau.

Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui étoit Don Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Don Thomas ni de Don Martin.

(Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.)[1]

ANSELME.

De grâce, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE.

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALÈRE.

Oui.

1. Ce jeu de théâtre n'est pas indiqué dans les éditions originales. Il l'est pour la première fois dans l'édition de 1682. Les comédiens ne s'en tiennent pas là et prolongent ce jeu pendant toutes les explications qui vont suivre. L'acteur Grandmesnil le décrit comme il suit, dans une lettre citée par Aimé Martin :

« Les comédiens, dit-il, ont imaginé le jeu de la bougie pour égayer une scène que le public n'écoute jamais sans quelque impatience. Voici comment ce jeu s'exécute : Harpagon éteint une des deux bougies placées sur la table du commissaire. A peine a-t-il tourné le dos que maître Jacques la rallume. Harpagon, la voyant brûler de nouveau, s'en empare, l'éteint, et la garde dans sa main. Mais pendant qu'il écoute, les deux bras croisés, la conversation d'Anselme et de Valère, maître Jacques passe derrière lui, et rallume la bougie. Un instant après, Harpagon décroise ses bras, voit la bougie brûler, la souffle, et la met dans la poche droite de son haut-de-chausses, où maître Jacques ne manque pas de la rallumer une quatrième fois. Enfin, la main d'Harpagon rencontre la flamme de la bougie, et c'est ainsi qu'il occupe la scène jusqu'au moment où l'idée lui vient de se faire rendre par Anselme les dix mille écus qui lui ont été volés. »

Parmi les commentateurs de Molière, les uns, comme Aimé Martin, ont reproché à ce jeu de théâtre d'être en opposition avec le caractère d'Harpagon, qui doit être tout entier à sa chère cassette; les autres, comme Auger, croient qu'on le justifie suffisamment par la nécessité de faire diversion à l'ennui des explications romanesques où vont entrer Anselme et ses enfants. Ces derniers ont sans doute raison : la tradition qui consacre quelque jeu de théâtre de cette sorte pourroit bien remonter jusqu'au temps de Molière; mais on doit éviter de le pousser trop loin; et c'est aux comédiens à s'arrêter dans les limites tracées par la vraisemblance et le bon goût.

G. Staal del. Ferd Delannoy sc

L'AVARE.

ACTE V. SCÈNE IV.

Garnier freres Editeurs

ANSELME.

Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien ici qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi! vous osez vous dire fils de Don Thomas d'Alburci?

VALÈRE.

Oui, je l'ose; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.[1]

VALÈRE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour

1. L'action de cette comédie n'ayant point d'époque déterminée, Molière a pu parler à l'aventure des *désordres* de Naples, pays où ont éclaté beaucoup de révolutions. Il est possible aussi qu'il ait fait allusion à la révolution populaire dont Mazaniello fut l'auteur, le héros et bientôt la victime, et pendant laquelle, en effet, les familles nobles eurent à souffrir de *cruelles persécutions*. Cette révolution eut lieu en 1647 et 1648, c'étoit une vingtaine d'années avant la représentation de *l'Avare;* et l'âge des divers personnages s'accorde assez bien avec cette date. (Auger.)

moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés; et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE.

Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui étoit à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avoit mis au bras; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE.

Vous, ma sœur?

MARIANE.

Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent,

ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants; et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE.

Vous êtes notre père?

MARIANE.

C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille; oui, mon fils; je suis Don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, et qui, vous ayant tous crus morts, durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher, dans l'hymen d'une douce et sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois,* je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les cha-

* Var. *Ce que j'y avois*, (1682.)

grins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.[1]

HARPAGON, à Anselme.

C'est là votre fils?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui! vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALÈRE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALÈRE, à maître Jacques.

C'est toi qui le dis?

MAITRE JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

1. C'est dans la comédie antique qu'on trouve d'abord ces naufrages, ces captivités, ces reconnoissances, qui ensuite furent si longtemps utilisés par les modernes. Pour expliquer comment Molière ne craignit pas d'en faire usage dans ses dénouements, on peut dire que l'invraisemblance de tels événements étoit, après tout, un peu moins choquante à cette époque qu'elle le seroit de nos jours. Puis, un grand nombre de pièces contemporaines, par exemple *la Femme juge et partie*, de Montfleury, qui contre-balança le succès du *Tartuffe*, étoient fondées sur des aventures non moins romanesques. Les contes imités de l'espagnol en étoient remplis. L'esprit, enfin, étoit familiarisé avec ces idées, et sans doute le public les acceptoit avec moins de peine qu'il ne le fait à présent.

VALÈRE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAITRE JACQUES, LA FLÈCHE.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLÉANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds; et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE, à Cléante.

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement; et que le ciel, (Montrant Valère.) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (Montrant Anselme.) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre; et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME.

Hé bien! j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà! messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.[1]

HARPAGON, montrant maître Jacques.

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAITRE JACQUES.

Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir!

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le commissaire?

1. Le commissaire, qui achetoit son office, ne marchoit guère que moyennant finance; et, comme on lit dans *les Caquets de l'accouchée*, publiés l'année même de la naissance de Molière, « tant qu'on le leur vendra, jamais ils ne feront rien qui vaille. » Molière nous retrace ces habitudes de cupidité dans les deux commissaires qu'il nous a montrés sur la scène. Dans *l'École des Maris* (acte III, scène v), Sganarelle dit assez crûment à l'homme de justice :

Vous serez pleinement contenté de vos soins,
Mais ne vous laissez pas graisser la patte au moins.

Ici, nous voyons le commissaire réclamer hautement son salaire.

(E. PARINGAULT.)

ANSELME.

Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.[1]

1. On raconte qu'un avare qui assistoit à la représentation de ce chef-d'œuvre, en fit ce bel éloge: « Il y a beaucoup à profiter dans la pièce de Molière; on en peut tirer d'excellents principes d'économie. »

Puisque nous avons donné place à cette anecdote, citons encore un trait qui se rapporte à *l'Avare*, quoique le sujet de cette pièce n'y soit pour rien. M. E. Fournier a extrait la page suivante d'un roman intitulé *Araspe et Simande*, publié du vivant de Molière, en 1672; c'est une coquette qui parle: « On donne du prix au mérite, dont bien souvent l'imagination est la règle et le fondement. Par exemple, à Molière. Vous sçavez le bien qu'on en dit, et qu'il passe pour un homme aussi spirituel qu'il y ait en France. Vous nous disiez même l'autre jour au bal, à ma nièce et à moy, sur le sujet des comédies, que c'estoit un original qu'on ne copieroit jamais. Comme on vous prit à danser, je n'eus pas le temps de vous dire ma pensée, et ce discours ne se remit plus alors sur le tapis, mais maintenant il faut que je vous dise tout court que cet homme-là n'a pas le sens commun. — Pas le sens commun? repris-je alors avec précipitation. Bon Dieu! madame, pensez-vous à ce que vous dites? — Ouy, ouy, j'y pense, me répondit-elle. Je vous soutiens qu'il n'a point d'esprit, et je m'en vais vous en donner une preuve, où il n'y a point de réplique. J'allay un jour, pendant mon procès, voir la comédie de *l'Arabe;* ce n'est pas dont je veux parler, car dans la vérité la pièce est assez jolie. — Ne voudriez-vous point dire *l'Avare?* lui repartis-je fort civilement. — De *l'Avare*, soit! reprit-elle. Quand elle eut fini, Molière vint sur le bord du théâtre avec son habit de Tabarin, et salua fort civilement des emplumez qui estoient dans la loge du roy. Je luy fis une révérence fort honnête, de celle où j'estois tout vis-à-vis, et nous avons, Dieu mercy, de quoy nous distinguer; mais il ne me regarda pas. Et vous voulez après cela qu'il ait de l'esprit? — Non, madame, lui dis-je, après cela il ne faut pas qu'il y prétende, et je ne le verray jamais sans luy reprocher une faute que Nicomède luy-même n'auroit pas commise. » Cette petite scène de roman est intéressante, en ce qu'elle nous donne une idée de l'opinion qu'on avoit de Molière dans le beau monde, à cette époque de sa vie.

FIN DE L'AVARE.

MONSIEUR

DE POURCEAUGNAC

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

6 octobre 1669

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Toute la première partie de l'année 1669 fut occupée par *le Tartuffe*, livré enfin au public (voyez tome IV, page 393). Ce fut seulement au mois d'octobre qu'une nouvelle production de Molière vit le jour, et cette pièce fut commandée pour les plaisirs du roi. On écrit de Chambord à la Gazette, sous la date du 7 octobre 1669 : « Leurs Majestés continuent de prendre ici le divertissement de la chasse; et, hier, elles eurent celui d'une nouvelle comédie par la troupe du roi, entremêlée d'entrées de ballet et de musique; le tout si bien concerté qu'il ne se peut rien voir de plus agréable. L'ouverture s'en fit par un délicieux concert, suivi d'une sérénade de voix, d'instruments et de danses. Et, dans le quatrième intermède, il parut grand nombre de masques qui, par leurs chansons et leurs danses, plurent grandement aux spectateurs. La décoration de la scène étoit pareillement si superbe, que la magnificence n'éclata pas moins en ce divertissement que la galanterie, de manière qu'il n'étoit pas moins digne de cette belle cour que tous ceux qui l'ont précédé. »

La pièce annoncée en ces termes par la Gazette, ce divertissement d'une soirée royale entre deux parties de chasse dans les forêts de Chambord, c'est *Monsieur de Pourceaugnac*, l'immortelle facétie dont on a pu dire : « Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Misanthrope*, on se trompe. »

Robinet, dans sa lettre du 12 octobre, est, comme toujours, plus complimenteur que la Gazette en prose :

Or, du mois courant le sixième,
La cour eut un régal nouveau
Également galant et beau
Et même aussi fort magnifique
De comédie et de musique,
Avec entr'actes de ballet,
D'un genre gaillard et follet,
Le tout venant, non de copiste,
Mais vraiment du seigneur Baptiste
Et du sieur Molière, intendants,
Malgré tous autres prétendants,
Des spectacles de notre Sire.....
Les actrices et les acteurs
Ravirent leurs grands spectateurs,
Et cette merveilleuse troupe
N'eut jamais tant le vent en poupe.

La pièce fut jouée au Palais-Royal le 15 du mois suivant; et à cette occasion Robinet, dans sa lettre du 23 novembre, revient sur la nouvelle pièce et ajoute quelques détails :

Il (Molière) joue autant bien qu'il se peut
Ce marquis de nouvelle fonte,
Dont par hasard, à ce qu'on conte,
L'original est à Paris,
En colère autant que surpris
De s'y voir dépeint de la sorte.
Il jure, il tempête et s'emporte,
Et veut faire ajourner l'auteur
En réparation d'honneur,
Tant pour lui que pour sa famille,
Laquelle en Pourceaugnacs fourmille...
Quoi qu'il en soit, voyez la pièce,
Vous tous, citoyens de Lutèce :
Vous avouerez en bonne foi
Que c'est un vrai plaisir de roi.

Grimarest, cherchant par la suite à préciser ce que Robinet rapporte en cet endroit, prétend qu'un gentilhomme limosin « ayant un jour, dans une querelle qu'il eut sur le théâtre avec les comédiens, étalé une partie du ridicule dont il étoit chargé, » Molière, pour se venger, en fit un personnage de comédie. On

n'en sait pas plus, et encore nous avons dit ce qu'il faut attribuer de juste crédit à ces bruits de la chronique contemporaine.

Le vivant modèle de M. de Pourceaugnac seroit donc venu trouver Molière jusque sur la scène. C'étoit faire acte de complaisance. Molière, sans aucun doute, le connoissoit déjà : il l'avoit dû rencontrer souvent dans les pérégrinations de sa jeunesse; il avoit eu affaire mille fois à lui, quand il jouoit à Limoges et ailleurs. M. de Pourceaugnac est bien, comme M. de Sotenville, un hobereau provincial; mais M. de Sotenville est le gentillâtre campagnard proprement dit, tandis que M. de Pourceaugnac est un gentillâtre bourgeois, qui sent la robe, et l'on diroit presque la robe de procureur. M. de Sotenville, dont la noblesse est d'épée, auroit eu pour lui autant de dédain que pour son gendre. A un point de vue plus général, M. de Pourceaugnac, c'est le sot épais et plein de jactance; plaçant tout de travers sa confiance et ses soupçons, il est certes le plus facile des hommes à berner, mais il nous divertit par la présomption et la suffisance étonnée qu'il porte dans toutes ses mésaventures.

Ce rôle, comme vient de le dire Robinet, étoit joué par Molière. C'est à lui que J.-B. Lulli, que nous verrons figurer dans le second intermède sous le pseudonyme d'Il signor Chiacchierone, chantoit les couplets italiens :

Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico...

« Ne vous laissez pas tuer par la mélancolie... » Qui eût dit que ce conseil, adressé à l'auteur d'une œuvre si gaie, n'étoit pas hors de propos?

A en croire Brossette et Cizeron-Rival, Lulli remplit une fois le rôle de Pourceaugnac. Par une de ces libertés qu'il croyoit faire toujours passer avec ses grimaces, il avoit mécontenté le roi; et, comme ce mécontentement duroit, on commençoit à croire à une disgrâce sérieuse du musicien. Lulli, pour rentrer en faveur, eut recours à la pièce de Molière, qui avoit le privilége de divertir beaucoup Louis XIV. Laissons raconter l'anecdote par M. Castil-Blaze, qui y a mis son entrain ordinaire :

« Lulli s'arrange avec Molière pour annoncer *Monsieur de Pourceaugnac*. Le spectacle promis, le rideau levé, *Pourceaugnac* est

arrêté par une indisposition subite de Molière, chargé de représenter le gentilhomme limosin. Lulli se fait proposer pour remplir ce rôle à l'instant, afin que le roi ne soit point privé du plaisir qu'il s'étoit promis : l'offre est acceptée. Lulli joue avec beaucoup d'esprit et de vivacité, ne perdant pas de vue son spectateur essentiel : il voit avec peine que ses lazzi, ses facéties, ses charges même ne dérident pas le front de Jupiter. Il commençoit à désespérer, quand arrive la scène des apothicaires. Pourceaugnac, harcelé, ne songeoit point aux seringues qui le menaçoient. Il couroit, dansoit, gambadoit : Louis ne rioit point. Pour obtenir enfin ce sourire si désiré, Lulli remonte la scène, descend avec rapidité, prend son élan et saute à pieds joints au milieu du clavecin de l'orchestre, le brise en mille pièces, au risque de se casser les jambes : l'instrument vole en éclats, et fait en ce moment plus de bruit qu'il n'en avoit jamais fait. Lulli disparoît dans l'abîme, sa chute est un triomphe. Accroupi sur les décombres harmonieux, le malin bouffon a vu le roi partir d'un bruyant éclat de rire, applaudir de toutes ses forces. Lulli revient par le trou du souffleur, et continue sa course au milieu des transports d'hilarité de l'assemblée toujours attentive, fidèle à suivre le commandement de son chef de file. »

Quelque place qu'occupe M. de Pourceaugnac dans la pièce, ce n'étoit point tout que de posséder ce précieux personnage. Il ne suffisoit même pas de l'avoir amené à Paris par le coche, afin de l'exposer à une série de tribulations et de mystifications. Il falloit créer des incidents, inventer une comédie dans la comédie. Molière, pour remplir ce cadre, eut recours, comme d'ordinaire, non-seulement à ses observations, mais aux souvenirs et aux lectures de sa vie entière. Lorsqu'à chaque œuvre nouvelle nous faisons ainsi remarquer les réminiscences de l'auteur, lorsque nous recherchons les éléments dont il l'a formée, notre intention, qu'on ne s'y méprenne pas, n'est nullement de montrer Molière composant ses pièces avec des livres, à la façon d'un laborieux compilateur. Ce qui se passoit en lui étoit certes tout différent : il vivoit au milieu d'un ensemble de traditions qui se présentoient tout naturellement à son esprit pour la composition de ses comédies. Un large courant lui apportoit tout cela : les vigoureux tableaux de la scène antique, les mille inventions

des théâtres de l'Italie et de l'Espagne, les récits de nos conteurs, tout cela flottoit dans l'air, tout cela passoit devant ses yeux, et lorsqu'il vouloit tracer une action comique, il n'avoit qu'à choisir. C'étoient là, en quelque sorte, des formes de langage prêtes à traduire sa pensée. Aussi il ne faut pas croire que l'abondance de ces imitations, qu'on ne peut appeler ainsi que faute d'un mot plus juste, se mesure toujours à l'importance de l'œuvre. *Monsieur de Pourceaugnac*, par exemple, cette bouffonnerie toute de fantaisie et de verve, en offre presque un aussi grand nombre que *l'Avare*.

Prenons d'abord le trait le plus saillant de cette comédie : M. de Pourceaugnac remis entre les mains du médecin, et, bon gré mal gré, considéré et traité comme malade, au lieu d'être « régalé comme il faut. » Cette aventure a fourni le sujet d'une longue suite de contes qui paroissent avoir singulièrement égayé nos bons aïeux. D'abord, pendant le moyen âge, c'est au curé, au pénitencier, qu'un malicieux débiteur conduit un créancier débonnaire; il dit à celui-ci qu'on va l'expédier, qu'on va prendre soin de lui; il dit à l'autre que le diable s'est emparé de cet homme, et qu'il est besoin de le confesser ou de l'exorciser; et, cela fait, l'audacieux compère les laisse se débrouiller ensemble. C'est sous cette forme que l'histoire nous apparoît au XIIIe siècle, dans la dernière partie du fabliau célèbre des *Trois Aveugles de Compiègne* par Courte-Barbe; c'est ainsi qu'on la retrouve dans *les Repues Franches* attribuées à François Villon, sous la rubrique : « De la manière d'avoir du poisson, » et qu'elle est répétée par maints conteurs du XVIe siècle. Peu à peu on substitua au prêtre un médecin ou un chirurgien, et à la maladie de l'âme une infirmité corporelle. Modifiée de la sorte, elle fait un chapitre (le chapitre V) de l'*Histoire générale des larrons*, publiée à Lyon en 1639 par F. D. C. Lyonnois. Ce chapitre est intitulé : « De la plaisante tragédie jouée par deux voleurs chez un drapier de la rue Saint-Honoré. » Un des deux compagnons vint trouver un chirurgien de la rue de Montmartre, et, le tirant à quartier, il lui dit qu'il lui amèneroit un jeune garçon de telle et telle façon, le priant de le conduire en la chambre, parce que ce jeune homme étoit certainement malade, et le prévenant toutefois que celui-ci pourroit bien faire quelques difficultés pour avouer son mal. Le chi-

rurgien promet qu'on sera content de lui. Le compagnon se rend de là à la boutique du drapier, et choisit une pièce entière pour son maître, chirurgien renommé. La marchande commande à son commis de porter le drap et de suivre monsieur, « en ayant soin, ajoute-t-elle, de rapporter l'argent de votre marchandise. » On arrive chez le chirurgien, qui dit aussitôt : « Est-ce là ce jeune garçon dont vous m'avez parlé? — Oui, monsieur, répond l'autre, s'il vous plaît, menez-le en votre chambre pour le contenter. » Le commis laisse sa marchandise et s'en va avec le chirurgien, qui se met à lui faire la leçon : « Mon ami, lui dit-il, plus les maladies sont invétérées, plus il est difficile d'en recevoir la guérison. Le mal qui s'envieillit prend racine, etc. » Ce n'est qu'après de longues remontrances, menaces, explications, que le chirurgien comprend enfin la fraude dont le pauvre commis est victime. Quant à la pièce de drap laissée au compagnon, il va sans dire qu'elle avoit disparu avec lui.

On s'étoit déjà avisé, du temps même de Molière, de mettre cette aventure à la scène. Un comédien du théâtre du Marais, Chevalier, y fit représenter en 1661 une farce en vers de huit syllabes intitulée : *la Désolation des filous sur la défense des armes, ou les Malades qui se portent bien.* Dans cette farce, un pauvre diable nommé Guillot, chargé par son maître de lui faire prêter, sur une bague, une somme dont il a besoin, s'adresse à cet effet à un intrigant qui prend le diamant et le remet à un de ses complices déguisé en médecin. Celui-ci prétend avoir été payé pour guérir Guillot, qu'il fait poursuivre par une troupe d'apothicaires armés de seringues. Nous sommes tout près, comme on le voit, de *Monsieur de Pourceaugnac.*

Les mêmes recherches s'appliquant aux autres incidents de cette pièce, produiroient les mêmes résultats. L'excellente scène où Éraste persuade à M. de Pourceaugnac qu'ils sont de vieux amis et qu'il connoît toute sa famille, est indiquée dans une Nouvelle de Scarron intitulée : *Ne pas croire ce qu'on voit,* qui parut en 1652. Voici le passage : « Mendoce s'en retournoit consolé de toutes les disgrâces qui lui étoient arrivées, quand le valet du jaloux Don Diègue, nommé Ordogno, qui passa auprès de lui, fit semblant d'avoir une idée confuse de sa personne, et commença de l'appeler *pays,* quoiqu'il ne l'eût jamais vu que cette fois-là.

« Je ne sais, lui répondit Mendoce, si je suis de votre pays ou « non, mais j'ai bien de la peine à vous reconnoître. — Bon « Dieu! répondit l'artificieux Ordogno, je n'en crois rien; vous « n'oubliez pas vos amis si facilement, et je vois bien que pré- « sentement vous commencez à me remettre. — Je voudrois bien, « dit Mendoce, que vous me donnassiez quelques enseignes pour « me rafraîchir un peu la mémoire touchant notre connoissance; « car plus je vous regarde, et moins je me souviens de vous avoir « vu. — S'il ne tient qu'à cela, répondit Ordogno, vous m'allez « connoître à la première chose que je vous dirai. De quel pays « êtes-vous? — Aragonois, répondit Mendoce. — Justement, « reprit le fripon Ordogno. Voyez ce que c'est que d'être quelque « temps sans se voir! — Et votre nom est? — Mendoce, repartit « bonnement celui qui avoit ce nom-là. — Quoi! mon cher Men- « doce, interrompit au plus vite le cauteleux Ordogno; celui avec « qui j'ai été tant de fois!... Il ne faut pas nous séparer sans « renouer notre vieille connoissance; je prétends vous régaler « pendant que je vous tiens, etc. » Molière a beaucoup développé et embelli cette scène : mais on sent qu'elle a dû lui servir de modèle, et que tout au moins elle a pu éveiller ses pensées.

Enfin on cite ordinairement un canevas italien intitulé : *le Disgrazie d'Arlecchino* (les Disgrâces d'Arlequin). Arlequin y est tourmenté par un agent d'intrigues qui le fait persécuter par de prétendus créanciers et par des aventurières, qui l'accusent d'être le père d'une foule d'enfants qui les entourent. Le pauvre Arlequin ne trouve d'autre moyen pour leur échapper que de fuir déguisé en femme. Quelle est la date de ce canevas de la farce improvisée? C'est ce qu'on n'établit pas avec certitude.

Molière, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, revient à la charge contre les médecins, à qui il n'accordoit pas de longues trêves. « Mais, dit Auger, il change son plan d'attaque; il ne va pas chercher dans leur doctrine ce qu'il y a de plus absurde, dans leur langage ce qu'il y a de plus ridicule, pour le rendre plus ridicule et plus absurde encore. Ici, c'est la représentation fidèle et point exagérée d'une consultation au XVIIe siècle : les deux médecins disent ce qu'auroient dit, en pareille occasion, Brayer, Valot, Esprit, Daquin, Desfougerais, Guénaut et Gui-Patin lui-même, qui se moquoit d'eux tous. Ils ne citent point à faux Hip-

pocrate et Galien; leur théorie est fondée sur des phénomènes véritables; de ceux-ci ils tirent des conséquences assez justes, soit pour l'explication des causes, soit pour l'application des remèdes: enfin, sauf un peu de galimatias et de pédanterie, sauf quelques opinions chimériques et quelques pratiques superstitieuses, ce qu'ils disent est assez bon, ce qu'ils prescrivent n'est pas mauvais: tout le malheur, c'est que Pourceaugnac n'a pas la maladie dont ils lui trouvent tous les symptômes. Leur capacité, leur doctrine ne font que donner du relief à leur bévue. »

Nous avons eu, à diverses reprises, l'occasion de mentionner un curieux monument de la pratique contemporaine: *le Journal de la santé du Roi.*[1] C'est ici le cas d'y recourir encore. Le premier médecin, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, n'a rien inventé, dans son diagnostic de la prétendue folie du héros de la pièce, qui se puisse comparer aux explications que Valot a données de la scarlatine et des vapeurs du roi. Qu'on prenne la peine de lire le passage suivant que nous extrayons du *Journal*, et qu'on décide s'il n'appartient pas au plus gros comique; le style est tout à fait digne de la doctrine:

« Le roi étoit sujet aux vapeurs depuis sept à huit années, mais beaucoup moins qu'il ne l'avoit été auparavant, vapeurs élevées de la rate et de l'humeur mélancolique, dont elles portent les livrées par le chagrin qu'elles impriment et la solitude qu'elles font désirer. Elles se glissent par les artères au cœur et au poumon, où elles excitent des palpitations, des inquiétudes, des nonchalances et des étouffements considérables; de là, s'élevant jusqu'au cerveau, elles y causent, en agitant les esprits dans les nerfs optiques, des vertiges et des tournoiements de tête, et, frappant ailleurs le principe des nerfs, affoiblissent les jambes, de manière qu'il est nécessaire de secours pour se soutenir et pour marcher; accident très-fâcheux à tout le monde, mais particulièrement au roi, qui a grand besoin de sa tête pour s'appliquer à toutes ses affaires. Son tempérament penchant assez à la mélancolie, sa vie sédentaire pour la plupart du temps, et passée dans les conseils, sa voracité naturelle qui le fait beaucoup manger, ont fourni l'occasion à cette maladie, par les obstructions

1. Édité par J.-A. Le Roi, en 1862.

fortes et invétérées que les crudités ont excitées dans les veines, qui, retenant l'humeur mélancolique, l'empêchent de s'écouler par les voies naturelles, et lui donnent occasion, par leur séjour, de s'échauffer et de fermenter, et d'exciter toute cette tempête. »

Fagon, homme d'esprit, homme du monde, écrivain moins embarrassé et moins enchevêtré que Valot, raisonne comme il suit sur le tempérament de Louis XIV : « Les personnes dans le tempérament desquelles la bile prédomine ont les cheveux et les sourcils ardents et la peau très-souvent teinte de jaune. Elles ont assez de pente à vomir et à être dégoûtées pour peu qu'il fasse chaud ou qu'elles soient elles-mêmes échauffées; et naturellement elles ont un médiocre appétit, le ventre ordinairement libre, et souvent plus qu'il ne faudroit. Leur inclination les porte à la colère et à l'emportement, et rarement elles sont maîtresses de la première fougue de cette humeur et des passions vives et subites qu'elle excite, particulièrement quand elle est secondée d'un sang abondant et bouillant. Pas une de ces circonstances ne convient au roi. Ses sourcils et ses cheveux bruns ont presque tiré sur le noir. La peau blanche, au delà des femmes les plus délicates, mêlée d'un incarnat merveilleux, qui n'a changé que par la petite vérole, s'est maintenue dans sa blancheur, sans aucune teinte de jaune jusqu'à présent. Jamais personne n'a eu moins de pente à vomir; même dans les temps de la fièvre, où presque tous les autres vomissent, il ne le peut faire; et dans sa grande maladie maligne, et dont, par conséquent, le vomissement est un des plus ordinaires accidents, l'émétique le sauva en le purgeant par en bas, sans le faire presque vomir. Il n'est que très-rarement dégoûté, même dans ses grandes maladies; et son appétit, dans toutes les saisons et à toutes les heures du jour, est également grand, et souvent il ne l'a pas moindre la nuit, quand ses affaires l'ont engagé à prendre ce temps pour manger, et, en général, il est plutôt excessif que médiocre. Son ventre est resserré, quelquefois très-constipé, et jamais lâche que par le trop d'aliments, par leur mélange ou par leur qualité. Personne au monde n'a été maître de soi-même autant que le roi. Sa patience, sa sagesse et son sang-froid ne l'ont jamais abandonné, et avec une vivacité et une promptitude d'esprit qui le font toujours parler très-juste et répondre sur-le-champ avec une netteté et

une précision si surprenantes, que la plus longue préparation n'en sauroit approcher. Il n'a jamais dit un mot qui pût marquer de la colère ou de l'emportement. Si l'on joint à toutes ces circonstances un courage inébranlable dans la douleur, dans les périls et dans la vue des plus grandes et des plus embarrassantes affaires qui soient jamais arrivées à personne, et une fermeté sans exemple à soutenir ses résolutions, malgré les occasions et la facilité de satisfaire ses passions, peut-on douter que le tempérament du roi ne soit celui des héros et de tous les grands hommes, et que l'humeur tempérée, mélancolique du sang n'en compose le mélange dans sa santé? et que, étant altérée dans ses maladies, l'humeur mélancolique n'y ait toujours prédominé? »

Ces deux échantillons suffisent pour qu'on puisse apprécier à quel point la satire de Molière se rapprochoit de la réalité.

Monsieur de Pourceaugnac fut bien accueilli à la ville comme à la cour. Il eut sur le théâtre du Palais-Royal vingt représentations consécutives.

Les premières éditions de cette pièce sont les suivantes :

« *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie faite à Chambord pour le divertissement du Roy, par J.-B. P. Molière. — A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1670. Avec privilége du Roy. » Privilége du 20 février 1670, pour cinq ans, cédé à J. Ribou. Achevé d'imprimer pour la première fois le 3 mars 1670.

Une seconde édition eut lieu chez Cl. Barbin en 1673. Enfin cette pièce prit place dans le cinquième volume de l'édition de 1682 avec cette mention : « Faite à Chambord pour le divertissement du Roy, au mois de septembre 1669,[1] et représentée en public à Paris, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 novembre de la même année. »

Le livre du ballet, qui contient les paroles des intermèdes et les noms des musiciens et des danseurs, fut imprimé « à Blois par Jules Hotot, imprimeur et libraire du Roi, devant la grande fontaine. 1669. » In-4°.

1. La Grange s'est ici, comme pour *le Sicilien ou l'Amour peintre*, préoccupé surtout du temps de la préparation et de la répétition, car cette pièce fut, comme on l'a dit, jouée à Chambord le 6 du mois d'octobre.

MONSIEUR

DE POURCEAUGNAC

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC	MOLIÈRE.
ORONTE.	BÉJART.
JULIE, fille d'Oronte	Mlle MOLIÈRE.
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte Picarde	MADEL. BÉJART.
LUCETTE, feinte Gasconne.	HUBERT.
ÉRASTE, amant de Julie.	LA GRANGE.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.	DU CROISY.
PREMIER MÉDECIN.	
SECOND MÉDECIN.	
L'APOTHICAIRE.	
UN PAYSAN.	
UNE PAYSANNE.	
PREMIER MÉDECIN GROTESQUE.	
SECOND MÉDECIN GROTESQUE.	
PREMIER AVOCAT.	
SECOND AVOCAT.	
PREMIER SUISSE.	
SECOND SUISSE.	
UN EXEMPT.	
DEUX ARCHERS.	
PLUSIEURS MUSICIENS. JOUEURS D'INSTRUMENTS ET DANSEURS.	

La scène est à Paris.[1]

1. La scène représente le carrefour traditionnel : d'un côté la maison d'Oronte ; de l'autre celle du médecin. Plus loin, de chaque côté du théâtre, les logis des deux avocats.

MONSIEUR

DE POURCEAUGNAC

COMÉDIE - BALLET

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS CHANTANTS, PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS; TROUPE DE DANSEURS.

ÉRASTE, aux musiciens et aux danseurs.

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paroître ici.*

* Ces paroles d'Éraste ne se trouvent ni dans l'édition originale de la comédie de *Pourceaugnac*, ni dans le livre du ballet, imprimé à Blois, chez Jules Hotot, 1669. Elles ont paru, pour la première fois, dans l'édition des *OEuvres de Molière* de 1682.

SCÈNE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS CHANTANTS, PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS; TROUPE DE DANSEURS.

Cette sérénade est composée de chant, d'instruments et de danse. Les paroles qui s'y chantent, ont rapport à la situation où Éraste se trouve avec Julie, et expriment les sentiments de deux amants qui sont traversés dans leurs amours par le caprice de leurs parents.

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laisse veiller, en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchants notre cœur nous dispose:
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

SECOND MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien:
Et, pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux maîtres à danser.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux pages.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Deux suisses séparent les quatre combattants, et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ DANS LE PREMIER INTERMÈDE.[1]

Une musicienne : Mademoiselle Hilaire.
Les deux musiciens : Monsieur Gaye, Monsieur Langeais.
Les deux maîtres à danser : Messieurs La Pierre et Favier.
Les deux pages : Messieurs Beauchamp et Chicanneau.
Quatre curieux de spectacles : Les sieurs Noblet, Joubert, Lestang et Mayeu.
Et quatre flûtes : Les sieurs Descouteaux, Philbert, Piesche le fils et Fossart.

1. Ces noms sont donnés par le livret du *Divertissement de Chambord* imprimé à Blois, d'où nous les extrayons.

SCÈNE III.

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE.

Mon Dieu! Éraste, gardons d'être surpris. Je tremble qu'on ne nous voie ensemble; et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE.

Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JULIE, à Nérine.

Aie aussi l'œil au guet, Nérine; et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable? et croyez-vous, Éraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête?

ÉRASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE, accourant, à Julie.

Par ma foi, voilà votre père.

JULIE.

Ah! séparons-nous vite.

NÉRINE.

Non, non, non, ne bougez; je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs!

ÉRASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines; et nous ne feignons point de mettre tout en usage,[1] sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer; vous en aurez le divertissement; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

Assurément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous anger[2] de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se

1. « Nous ne feignons point de mettre tout en usage, » dans le sens de « Nous n'hésitons pas à mettre tout en usage. » Nous avons déjà rencontré bien souvent le verbe *feindre* employé avec cette acception que depuis il a perdue.

2. *Anger*, vieux mot qui signifioit *accroître, enrichir,* en faisant naître volontiers, comme l'on voit ici, l'idée de surcharge et d'embarras. On l'écrivoit tantôt par un *a* et tantôt par un *e*, *anger* ou *enger;* et il venoit, suivant M. Génin, du latin *augere*, qui veut dire *augmenter*. La Fontaine en a fait usage :

Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons.
(Conte de *Mazet de Lamporechio.*)

marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; et vous ne serez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter; et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges monsieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE IV.

JULIE, ÉRASTE, SBRIGANI, NÉRINE.

SBRIGANI.

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche; et, dans la cuisine, où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais, pour son esprit, je vous avertis, par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre.[1] Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus diffi-

1. Sous la casaque du subtil Napolitain, Molière a caché un de ces Sosies, un de ces Daves, un de ces esclaves fripons de la comédie antique que notre comédie moderne employa elle-même si longtemps à ses intrigues.

Dans *l'Asinaire* de Plaute, deux fourbes, Liban et Léonidas, s'entre-félicitent de leurs prouesses :

LEONIDA.

Edepol, virtutes qui tuas nunc possit conlaudare,
Sicut ego possim, quæ domi duellique male fecisti?
Næ illa, edepol, pro merito nunc tuo memorari multa possunt,
Ubi fidentem fraudaveris, ubi hero infidelis fueris,
Ubi verbis conceptis sciens libenter perjuraris,
Ubi parietes perfoderis, in furto ubi sis prehensus,
Ubi sæpe causam dixeris pendens advorsus octo
Astutos, audaceis viros, valenteis virgatores.

LIBANUS.

Fateor perfecto, ut prædicas, Leonida, esse vera.
Verum, edepol, næ etiam tua quoque malefacta iterari multa
Et vero possunt, ubi sciens fideli infidus fueris,
Ubi prehensus in furto sies manifesto verberatus,
Ubi perjuraris, ubi sacro manus sis admolitus,
Ubi heris damno, molestiæ, et dedecori sæpe fueris,
Ubi creditum tibi quod sit, tibi datum esse pernegaris,
Ubi amicæ, quam amico tuo, fueris magis fidelis,
Ubi sæpe ad languorem tua duritia dederis octo
Validos lictores, ulmeis adfectos lentis virgis.
Num male relata 'st gratia? ut conlegam conlaudavi!

LEONIDA.

Ut meque teque maxume atque ingenio nostro decuit.

LIBANUS.

Jam omitte ista, atque hoc, quod rogo, responde.

« Léonidas. Qui pourroit, aussi bien que moi, louer tes vertus, tes exploits pendant la guerre et pendant la paix? Que d'infidélités, que d'abus de confiance dignes de mémoire, et qu'on ne peut célébrer assez dignement! Quelle gloire tu acquis, lorsque tu te parjuras sciemment et dans les termes les plus solennels; lorsque tu perças cette muraille; lorsque tu fus

ciles; et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsque avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsque avec tant de grandeur d'âme vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; et vos éloges me font rougir.[1]

pris commettant ce vol; lorsque si souvent on te vit plaider courageusement ta cause, suspendu devant huit hardis et vigoureux coquins, consommés dans l'art de donner des coups de verges!

« LIBAN. Ton récit est fidèle, Léonidas, j'en conviens. Mais je pourrois avec la même vérité célébrer tes nombreuses prouesses. Je te montrerois lorsque tu trompas à bon escient la confiance qu'on t'accordoit; lorsque tu fus surpris au milieu de ton larcin et publiquement fustigé; lorsque tu faussas la foi jurée; lorsque tu mis la main sur les choses sacrées; lorsque tu causas le tourment, la ruine et le déshonneur de tes maîtres; lorsque tu nias ce dépôt qui t'avoit été confié; lorsque tu fus plus fidèle à ta maîtresse qu'à ton ami; lorsque si souvent la dureté de ta peau a lassé huit licteurs vigoureux, armés de bouleaux flexibles. Ne t'ai-je pas galamment rendu la pareille? n'ai-je pas loué mon collègue comme il le mérite?

« LÉONIDAS. Comme il convenoit à toi et à moi, d'une manière bien digne de notre génie.

« LIBAN. Mais laissons cela, et réponds à mes questions. »

1. Les commentateurs sont généralement d'avis qu'Éraste et Julie compromettent leur délicatesse, en employant, même contre un rival détesté,

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie; laissons cela : et, pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE.

Au moins, madame, souvenez-vous de votre rôle; et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir?

JULIE.

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉRASTE.

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinoit à son dessein?

JULIE.

Je le menacerois* de me jeter dans un couvent.

ÉRASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

* VAR. *Je le menacerai* (1682.)

des gens capables d'aussi mauvaises actions que celles dont Sbrigani et Nérine se complimentent réciproquement. Mais faut-il prendre au mot ces deux *illustres?* La riposte de Sbrigani surtout ne part-elle pas d'un homme qui n'aime point à être en reste avec personne, mais qui a plus d'imaginative que d'amour de la vérité. Ce sont des railleries, médiocrement aimables, peut-être. Il nous semble que, malgré l'ironique remercîment de Nérine, on a tort d'y voir des *aveux* et de s'indigner avec le sérieux d'un magistrat qui requerroit la condamnation de ces deux criminels.

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE.

Oui.

ÉRASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi?

ÉRASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre; et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu! Éraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE.

Hé bien!...

SBRIGANI.

Ma foi! voici notre homme: songeons à nous.

NÉRINE.

Ah! comme il est bâti![1]

1. Monsieur de Pourceaugnac est admirablement annoncé. Auger n'a pas craint de comparer, toutes proportions gardées, l'entrée de Monsieur de Pourceaugnac à l'entrée de Tartuffe. « C'est le même art, dit-il, qui prépare les spectateurs à voir le plus odieux des imposteurs et le plus ridicule des campagnards. »

SCÈNE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

(Il se tourne du côté d'où il vient, parlant à des gens qui le suivent.)

Hé bien! quoi? Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire! Eh! messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI, parlant aux mêmes personnes.

Qu'est-ce que c'est, messieurs? que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre? et qu'avez-vous à rire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou bossu?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui; gentilhomme limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en droit.[1]

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

1. Homme d'esprit. Et Pourceaugnac qui croit enchérir sur cet éloge, en ajoutant, *qui a étudié en droit!* Mais prenons acte de la déclaration. Nous verrons par la suite notre gentilhomme mettre de la fatuité à nier ces mêmes études en droit, dont il tire vanité en ce moment. (AUGER.)

SBRIGANI.

Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous; et je vous demande pardon pour la ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois, pour les honnêtes gens, toute la considération qu'il faudroit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De doux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De majestueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De franc.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ma pensée.**

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres;[1] mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays.*** [2]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.[3]

* Var. *Que je suis homme tout à fait sincère.* (1682.)

** Cette réplique est omise dans l'édition de 1682.

*** Var. *J'ai voulu conserver un peu la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.* (1682.)

1. Sbrigani fournit ici une explication du costume qu'il porte, la casaque traditionnelle, à bandes rouges et blanches, des Mascarilles et des Crispins.

2. Les Napolitains avoient au contraire la réputation de manquer de franchise et de bonne foi. Auger rappelle à ce propos que Sannazar, qui étoit de Naples, voulut protester, du moins en ce qui le regardoit, contre cette réputation faite à ses compatriotes, en publiant la plupart de ses poésies sous le nom emprunté d'*Accius Sincerus*.

3. Il faut entendre : à la mode que suivent les gens de cour, lorsqu'ils vont à la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur : l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le roi sera ravi de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non; j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela; et je connois tout ce pays-ci.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ÉRASTE.

Ah! qu'est-ce-ci? Que vois-je? Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment! il semble que vous ayez peine à me reconnoître!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire? et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (Bas, à Sbrigani.) Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusques au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

ÉRASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (A Sbrigani.) Je ne le connois point.

ÉRASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois?*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi. (A Sbrigani.) Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE.

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean?

ÉRASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez

* Var. *Le bonheur de boire je ne sais combien de fois avec vous?* (1682.)

lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetière des Arènes?

ÉRASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi; je me le remets. (A Sbrigani.) Diable emporte si je m'en souviens!

SBRIGANI, bas, à Monsieur de Pourceaugnac.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, à Monsieur de Pourceaugnac.

Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre... là... qui est si honnête homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon frère le consul?

ÉRASTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE.

Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? Là... monsieur votre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'assesseur?

ÉRASTE.

Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle? Le...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE.

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non : rien qu'une tante.

ÉRASTE.

C'est ce que je voulois dire, madame votre tante. Comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE.

Hélas! la pauvre femme! elle étoit si bonne personne!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi?

ÉRASTE.

Vraiment si je le connois! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ÉRASTE.

Non; mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé! oui.

ÉRASTE.

Qui est votre neveu?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ÉRASTE.

Fils de votre frère et de votre sœur?*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ÉRASTE.

Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Étienne.

ÉRASTE.

Le voilà; je ne connois autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Il dit toute la parenté.**

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?

ÉRASTE.

Deux ans entiers.

* VAR. *Fils de votre frère ou de votre sœur?* (1682.)

** VAR. *Il dit toute ma parenté.* (1682.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ÉRASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ÉRASTE.

Très-galant.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ÉRASTE.

Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin?

ÉRASTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Parbleu! il trouva à qui parler.

ÉRASTE.

Ah! ah!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE.

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de...

* VAR. *Très-galant. Oui.* (1682.)

ÉRASTE.

Vous moquez-vous? je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous...

ÉRASTE.

Non. Le diable m'emporte! vous logerez chez moi.*

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE.

Où sont vos hardes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non. Je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

* VAR. *Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.* (1682.)

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, seul.

Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. [Holà!][*]

SCÈNE VII.

ÉRASTE, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE.

Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part?

L'APOTHICAIRE.

Non, monsieur; ce n'est pas moi qui suis le médecin; à moi n'appartient pas cet honneur; et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE.

Et monsieur le médecin est-il à la maison?

L'APOTHICAIRE.

Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades; et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE.

Non : ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour

[*] Ce mot n'appartient qu'à l'édition de 1682.

lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE.

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est; et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile. C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma Croix-de-par-Dieu;[1] et qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas d'un *iota* des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures; et, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la Faculté n'y consente.

L'APOTHICAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaisir, il y a plaisir* d'être son malade; et j'aimerois mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre.[2] Car, quoi qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre;

* « Il y a plaisir » n'est pas répété dans l'édition de 1682.

1. On appeloit Croix-de-par-Dieu un alphabet à l'aide duquel on commençoit à épeler. La Fontaine a dit :

Eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma Croix-de-par-Dieu.

2. Molière a déjà employé ce trait dans *l'Amour médecin*, acte II, sc. VI.

et, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTHICAIRE.

Assurément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner[1] et tant tourner autour du pot? Il faut savoir vitement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de

1. *Barguigner* signifie *marchander* en vieux françois :

« Estagiers de Paris puent barguignier et achater bled ou marchié de Paris. » (*Livre des mestiers, d'Etienne Boileau.*)

Iluec trouvèrent le mercier,
E lor dame qui remuoit
Les joiaus, et les bargignoit.
(*Roman du Châtelain de Coucy.*)

« Par ma foi! franc et libéral est le François, qui n'a voulu bargaigner sur une si grande somme de deniers. » (JOINVILLE.)

« C'est trop ici barguigné. Vends luy si tu veulx; si tu ne veulx, ne l'amuse plus. » (RABELAIS, livre IV, c. VII.)

Le mot est encore usité, mais seulement au sens figuré.

quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; et, le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE.

Voilà des soins fort obligeants.*

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN, au médecin.

Monsieur, il n'en peut plus; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours, avec cela, son cours de ventre depuis six mois.

* VAR. *Voilà les soins les plus obligeants du monde.* (1682.)

PREMIER MÉDECIN.

Bon! c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE, au médecin.

Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes : que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

PREMIER MÉDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, monsieur.

PREMIER MÉDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; et, si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin, cela; voilà le fin de la médecine.[1]

1. L'usage, à la Comédie-Françoise, est d'omettre cette scène à la représentation.

SCÈNE IX.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE, au médecin.

C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler, ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, monsieur; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE.

Le voici.*

PREMIER MÉDECIN.

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter; (Montrant le médecin.) mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

* VAR. *Le voici fort à propos.* (1682.)

PREMIER MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

C'est son maître d'hôtel ;* et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN, à Éraste.

Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE, au médecin.

Voilà toujours six pistoles d'avance,** en attendant ce que j'ai promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît; je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE.

Mon Dieu! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE.

C'est ce que je veux faire. (Bas, au médecin.) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains; car, parfois, il veut s'échapper.

* Var. *C'est son maître d'hôtel, sans doute;* (1682.)

** Var. *Voilà toujours dix pistoles d'avance,* (1682.)

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE XI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

PREMIER MÉDECIN.

Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN.

Allons, des siéges.

(Des laquais entrent, et donnent des siéges.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN.

Allons, monsieur : prenez votre place, monsieur.

(Les deux médecins font asseoir monsieur de Pourceaugnac entre eux deux.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, s'asseyant.

Votre très-humble valet. (Les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.) Que veut dire cela?

PREMIER MÉDECIN.

Mangez-vous bien, monsieur? [1]

1. Dans *les Ménechmes*, de Plaute, l'un des deux jumeaux, celui qui est étranger dans la ville (Menæchmus Sosicles), traité de fou par tout le monde, à cause de l'extravagance apparente de ses discours, se décide à contrefaire le fou furieux, pour se délivrer des gens qui l'obsèdent. Le beau-père de son frère, qui le prend pour son gendre, va prier un médecin de se charger de lui, et d'entreprendre sa cure. En l'absence du vieillard, il s'enfuit; mais son frère (Menæchmus subreptus) arrive, et est pris à son tour pour le prétendu fou : le médecin lui adresse à peu près les mêmes questions qu'on fait à Pourceaugnac; et il arrive de même que chacune de ses réponses passe pour une preuve de la folie dont on le croit atteint.

MEDICUS.

. . . . . Dic mihi hoc quod te rogo.
Album, an atrum vinum potas?

MENÆCHMUS.

Quin tu is in malam crucem!

MEDICUS.

Jam, hercle, obceptat insanire primulum.

MENÆCHMUS.

Quin tu me interrogas,
Purpureum panem, an puniceum soleam ego esse, an luteum?
Soleamne esse aveis squamosas, pisceis pennatos?

SENEX.

Papæ!
Audin' tu? deliramenta loquitur...

MEDICUS.

Dic mihi hoc : solent tibi unquam oculi duri fieri?

MENÆCHMUS.

Quid? tu me locustam censes esse, homo ingnavissume?

MEDICUS.

Dic mihi, en unquam tibi intestina crepant, quod sentias?

MENÆCHMUS.

Ubi satur sum, nulla crepitant; quando esurio, tum crepant.

MEDICUS.

Hoc quidem, edepol, haud pro insano verbum respondit mihi.
Perdormiscin' usque ad lucem? facilen' tu dormis cubans?

MENÆCHMUS.

Perdormisco, si resolvi argentum, quoi debeo.
Qui te Jupiter dique omneis, percontator, perduint!

MEDICUS.

Nunc homo insanire obceptat.

« Le Médecin. Réponds à mes questions. Bois-tu du vin blanc ou du vin fort en couleur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui; et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN.

Tant pis! Cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN.

Faites-vous des songes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN.

De quelle nature sont-ils?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là?

« MÉNECHME. Hé! va-t'en au gibet, où tu périsses!

« LE MÉDECIN. Son accès commence à le prendre.

« MÉNECHME. Ne me demanderas-tu si je mange du pain rouge, ou violet, ou jaune? si je me nourris d'oiseaux à écailles, de poissons à plumes?

« LE VIEILLARD. O ciel! tu entends les extravagances qu'il débite...

« LE MÉDECIN. Dis-moi, tes yeux deviennent-ils durs habituellement?

« MÉNECHME. Est-ce que tu me prends pour une sauterelle, imbécile?

« LE MÉDECIN. Entends-tu quelquefois tes boyaux crier?

« MÉNECHME. Quand j'ai bien mangé, ils ne crient pas; c'est quand j'ai faim, qu'ils se mettent à crier.

« LE MÉDECIN. Par Pollux! sa réponse n'est pas celle d'un insensé. Dors-tu jusqu'au jour? As-tu de la facilité à t'endormir, lorsque tu es couché?

« MÉNECHME. Je dors quand j'ai payé mes dettes. Que Jupiter et tous les dieux te confondent, maudit questionneur!

« LE MÉDECIN. Voilà sa folie qui recommence. »

Ainsi nous avons dans Plaute l'idée du médecin qui, appelé pour traiter un homme bien portant, lui trouve tous les symptômes de la folie, et du malade qui se révolte à cet interrogatoire inattendu et bizarre. Mais ce malade n'est pas, comme dans Molière, un rival escamoté et berné par son rival, grâce à la complicité naïve du médecin.

PREMIER MÉDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous; et nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.[1]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

PREMIER MÉDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettrez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque; espèce de folie très-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art;[2] vous, dis-je,

1. Le premier médecin va commencer le raisonnement. C'étoit un article des statuts de la Faculté, que : « dans les consultations, les plus jeunes opinent les premiers et selon l'ordre de leur promotion au doctorat. »

2. L'édition de 1682 indique qu'on omettoit à la scène depuis ces mots : « consommé dans notre art, » jusqu'à ceux-ci inclusivement : « il est manifestement atteint et convaincu. »

qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien[1] établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée, non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs : ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau: la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu.[2] Qu'ainsi ne soit,[3] pour diagnostique incontestable de ce que je vous dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de dé-

1. Galien, le célèbre médecin de Pergame, qui vivoit au temps de Marc-Aurèle, étoit le maître de l'école médicale qui régnoit à Paris au XVIIe siècle.

2. Ces doctrines ressemblent beaucoup à celles que professoit la Faculté. Voyez sur ces questions *les Médecins au temps de Molière*, par Maurice Raynaud, notamment dans le chapitre VII, les pages 366-367, 400-402.

« Il n'est pas, dit M. Raynaud, une des dissertations que Molière met dans la bouche de ses personnages, qui ne soit parfaitement conforme à l'esprit et même au langage usité dans l'École. Il y a là toute une pathologie burlesque, arrangée, il est vrai, pour les besoins de la comédie, mais qui n'en est pas moins calquée sur le galénisme à la mode, et très-reconnoissable sous le manteau dont on l'affuble. Le meilleur morceau en ce genre est la consultation donnée à monsieur de Pourceaugnac. »

3. *Qu'ainsi ne soit.* — « C'est par l'ellipse, dit Dumarsais, que l'on doit rendre raison d'une façon de parler qui n'est plus aujourd'hui en usage dans

liance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate : cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car, *ignoti nulla est curatio morbi*,[1] il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement; c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique,[2] et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et, en même temps, de le purger,

notre langue, mais qu'on trouve dans les livres mêmes du siècle passé; c'est, *et qu'ainsi ne soit*, pour dire, *ce que je dis est si vrai que*, etc. Cette manière de parler se prend en un sens tout contraire à celui qu'elle semble avoir; car elle est affirmative nonobstant la négation. « J'étois dans ce jardin, et *qu'ainsi ne soit*, voilà une fleur que j'y ai cueillie; » c'est comme si je disois, et « pour preuve de cela, voilà une fleur que j'y ai cueillie. » Dumarsais cite ensuite la phrase de *Pourceaugnac*, et, pour mieux expliquer encore l'expression elliptique *qu'ainsi ne soit*, il en donne ce qu'il appelle la *construction pleine* : « afin que vous ne disiez que cela ne soit pas ainsi. »

1. « Il n'y a point de cure d'une maladie qui n'est pas connue. »

2. La *basilique*, veine qui monte le long de la partie interne de l'os du bras jusqu'à l'axillaire, où elle se rend. La *céphalique*, l'une des veines du bras, qu'on croyoit autrefois venir de la tête, et qu'on ouvroit, par cette raison, dans les cas où la tête avoit besoin d'être soulagée.

désopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables; c'est-à-dire, par cholagogues, mélanogogues,[1] *et cætera :* et comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur. Mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition[2] et agilité, puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque; et quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur,

1. *Cholagogues*, remèdes propres à chasser la bile. *Mélanogogues*, remèdes propres à chasser la bile noire, que les anciens appeloient *mélancolie.*

2. *Disposition* signifioit alors *agilité, légèreté.* Voyez tome III, page 285.

vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose ou la thérapie; et il ne me reste rien ici, que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam.*[1] Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero deus impare gaudet;*[2] de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau[3] où il entre du sel, le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus;*[4] et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

1. C'est-à-dire : je me range hautement de votre avis; littéralement, je vais des pieds et des mains du côté de votre avis; comme les sénateurs romains se rangeoient, en applaudissant, à côté de leur collègue dont ils adoptoient l'opinion.

2. C'est un hémistiche de la huitième églogue de Virgile signifiant : « Le nombre impair plaît à la divinité. »

3. *Fronteau*, bandeau appliqué sur le front.

4. « Le blanc cause la disgrégation de la vue. »

PREMIER MÉDECIN.

Non, monsieur, nous ne jouons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? et que voulez-vous dire, avec votre galimatias et vos sottises?

PREMIER MÉDECIN.

Bon! dire des injures! voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; et ceci pourroit bien tourner en manie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Avec qui m'a-t-on mis ici? (Il crache deux ou trois fois.)

PREMIER MÉDECIN.

Autre diagnostique : la sputation fréquente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN.

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? et que me voulez-vous?

PREMIER MÉDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Parbleu! je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez; et nous sommes médecins, qui voyons clair dans votre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous; et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN.

Hon! hon! voici un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. (Au second médecin.) Allons, procédons à la curation; et, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions et accoisons[1] l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce là? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

1. *Accoiser* signifioit *calmer*. L'adjectif *coi* s'emploie encore en quelques phrases. Bossuet s'est servi du verbe *accoiser* :

« Si les couleurs semblent vaguer au milieu de l'air, si elles s'affoiblissent peu à peu, si enfin elles se dissipent, c'est que le coup que donnoit l'objet présent ayant cessé, le mouvement qui reste dans le nerf est moins fixe, qu'il se ralentit, et enfin *s'accoise* tout à fait. » (*Traité de la Connoissance de Dieu.*)

SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,
DEUX MÉDECINS GROTESQUES.

(Ils s'asseyent d'abord tous trois; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer monsieur de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.)

LES DEUX MÉDECINS.

Buon dì, buon dì, buon dì.
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico.
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto armonico;
Sol per guarirvi
Siamo venuti quì.
Buon dì, buon dì, buon dì.

PREMIER MÉDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MÉDECIN.

Sù, cantate, ballate, ridete:
E, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino.

E qualche volta un poco di tabac.*
Allegramente, monsu Pourceaugnac.** [1]

SCÈNE XIV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,
DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse des matassins autour de monsieur de Pourceaugnac.

* Le livre du ballet et toutes les éditions portent : *un po po di tabac.* Malgré cette concordance des textes, il est difficile de ne pas voir dans ce *po po* une faute d'impression.

** VAR. *Allegramente, monzu Pouricaugnac.* (Livre du ballet.)

1. A la première représentation de *Pourceaugnac,* donnée à Chambord devant le roi, Lulli joua le rôle d'un des deux médecins grotesques, et, par conséquent, chanta sa part de ces trois couplets, dont il avoit, dit-on, fait les paroles, et dont certainement il avoit fait la musique.

Voici la traduction de ces couplets :

« Bonjour, bonjour, bonjour.
Ne vous laissez pas tuer
Par la douleur mélancolique.
Nous vous ferons rire
Avec notre chant harmonique ;
Ce n'est que pour vous guérir,
Que nous sommes venus ici.
Bonjour, bonjour, bonjour.
« La folie n'est autre chose
Que la mélancolie.
Le malade
N'est pas désespéré,
S'il veut prendre un peu de divertissement.
La folie n'est autre chose
Que la mélancolie.
« Allons courage, chantez, dansez, riez :
Et, si vous voulez encore mieux faire,
Quand vous sentez la folie approcher,
Prenez un verre de vin,
Et quelquefois une prise de tabac.
Allons, gai, monsieur de Pourceaugnac. »

SCÈNE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE tenant une seringue.

L'APOTHICAIRE.

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.[1]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, monsieur, il a été ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! que de bruit!

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTHICAIRE.

C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin; il est benin, benin : là, prenez, prenez, prenez, monsieur;* c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

* Var. *Là, prenez, prenez, monsieur;* (1682.)

1. Nous avons dit, dans la Notice préliminaire, page 424, qu'un comédien du théâtre du Marais, auteur d'une farce représentée à ce théâtre en 1661, avoit déjà montré sur la scène un apothicaire qui, une seringue à la main, veut absolument faire son office séance tenante. Voyez *l'Histoire du Théâtre françois*, tome IX, page 81. Ces plaisanteries, qui répugneroient à la délicatesse actuelle, ne paroissoient point choquantes à la haute société du XVIIe siècle. De nombreuses anecdotes en fourniroient la preuve, et l'on peut citer, parmi les plus connues, le trait de la duchesse de Bourgogne prenant un clystère dans la chambre du roi, en présence de toute la cour. « Cela, dit la princesse palatine, passoit pour gentillesse. »

SCÈNE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS avec des seringues.[1]

LES DEUX MÉDECINS.

Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù,
Che non ti farà male.
Piglialo sù questo serviziale:
Piglialo sù,
Signor monsu:
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable!

(Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux médecins et par les matassins; il passe par derrière le théâtre, et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendoit, ce qui l'oblige à s'asseoir; les deux médecins et les matassins rentrent aussi.)

LES DEUX MÉDECINS.

Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù,

1. Le mot *matassin* désignoit d'ordinaire de faux combattants, des danseurs simulant une bataille. On l'a fait dériver des verbes espagnols *matar*, tuer, et *fingir* feindre, *matado fingido*. M. P. Chasles donne une autre étymologie, mais également espagnole : *mata-chinches*, tue-punaises. Les Italiens avoient aussi *mattacino*, et *mattaccinata*, une joûte feinte et plaisante. La batte d'Arlequin n'étoit qu'une épée de matassin. Le mot est ici détourné un peu de son sens, ou du moins les matassins qui poursuivent monsieur de Pourceaugnac sont d'une *arme* toute particulière.

Che non ti farà male.
Piglialo sù questo serviziale;
Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù.[1]

(Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise; l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les matassins le suivent.)[2]

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ DANS LE DEUXIÈME INTERMÈDE.

Les deux médecins grotesques : Il signor Chiacchiarone[3] et monsieur Gaye.

Les six matassins dansants : Messieurs Beauchamp, La Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau et Lestang.

1. Dans ce couplet qui se chante deux fois, Lulli n'a fait que rimer une phrase de prose que vient de dire l'apothicaire : « Prenez-le, monsieur, prenez-le (ce clystère); il ne vous fera point de mal. »

2. Ces jeux se prolongent quelquefois à la scène : non-seulement monsieur de Pourceaugnac, suivi de toute la bande, passe derrière le théâtre; mais il revient aussi par le trou du souffleur. Sortant de là, il saisit une planche qu'il brise sur la tête du premier matassin qui se montre; puis il reprend sa course. On emporte le matassin assommé. Il s'agit de faire rire, et ces folies, si prolongées qu'elles soient, y réussissent toujours. Mais nous n'avons jamais vu monsieur de Pourceaugnac exécuter un saut comme celui qu'on raconte de Lulli (voyez la Notice préliminaire) et s'élancer à pieds joints dans la contre-basse.

3. *Chiacchiarone* ou plutôt *chiacchierone*, en italien, signifie diseur de balivernes, hableur. C'est le pseudonyme que prit Lulli en cette circonstance. Il s'en servira encore, quand il remplira le rôle du Muphti dans *le Bourgeois gentilhomme*.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

PREMIER MÉDECIN.

Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

PREMIER MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

PREMIER MÉDECIN.

Sans doute : quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait.* Il est lié et engagé à mes re-

* Var. *Et je prétends le guérir en dépit qu'il en ait.* (1682.)

mèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remèdes étoient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bonhomme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN.

Il est hypothéqué à mes consultations,[1] et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

PREMIER MÉDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI, à part, en s'en allant.

Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie; et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

1. Il n'est plus libre de ne pas les subir, ainsi que parle Montaigne: « Il faut ménager la liberté de notre âme, et ne l'*hypothéquer* qu'aux occasions justes. »

SCÈNE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN.

Vous avez, monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille?

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges, et il devroit être arrivé.

PREMIER MÉDECIN.

Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

PREMIER MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine et subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal...?

PREMIER MÉDECIN.

Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains; et il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

PREMIER MÉDECIN.

Il a beau fuir; je le ferai condamner, par arrêt, à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

PREMIER MÉDECIN.

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

ORONTE.

Je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez, mais ce ne sera pas moi. (Seul.) Voyez un peu la belle raison!

SCÈNE III.

ORONTE, SBRIGANI, en marchand flamand.

SBRIGANI.

Montsir, avec le vôtre permissione, je suisse un trancher marchand flamane, qui voudroit bienne vous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le vôtre chapeau sur le tête, montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme est-il, montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je vous temande, montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suis aise beaucoup, montsir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'est, montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'est, montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti montsir de Pourcegnac, montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanes flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, montsir; et, depuis huit mois, nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui a remettre à payer tou ce créanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hon! hon! il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIGANI.

Oui, montsir, et avec un grant dévotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE, à part.

L'avis n'est pas mauvais. (Haut.) Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Je remercie, montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que montsir m'avoir donné.* (Resté seul, il ôte sa barbe et dépouille l'habit de Flamand qu'il a par-dessus le sien.) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de divisions entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et,

* VAR. *M'avoit donné.* (1682.)

L'orthographe de cette scène est un peu différente dans l'édition de 1682. Les *f*, par exemple, au lieu des *v*, y sont multipliés. Les éditeurs modernes se sont attachés à donner à ce baragouin une régularité encore plus systématique. Nous avons copié fidèlement l'édition originale, parce qu'il n'y a pas lieu de caractériser ce prétendu dialecte plus fortement que l'auteur n'a jugé à propos de le faire.

entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, se croyant seul.

Piglialo sù, piglialo sù, signor monsu. Que diable est-ce là? (Apercevant Sbrigani.) Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Qu'avez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vraiment, qu'est-ce que c'est?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon dì, buon dì.* Six pantalons.[1] Ta, ra, ta,

1. *Pantalons*, dans le sens de *danseurs extravagants*, d'où l'on a fait *pantalonnade*.

ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, monsu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, monsieur; prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglialo sù, signor monsu; piglialo, piglialo, piglialo sù.* Jamais je n'ai été si soûl de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.[1]

SBRIGANI.

Hé! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat et l'imagination tout remplis de cela; et il

1. Molière s'est peut-être souvenu ici du passage suivant de Rabelais : « Il vint à Montpellier, où se cuida mettre à estudier en médecine; mais il considéra que l'estat estoit fascheux par trop, et mélancolique, et que les médecins sentoient les clystères comme vieux diables. »

me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande! et les hommes sont bien traîtres et scélérats!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grâce, le logis de monsieur Oronte; je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah! ah! vous êtes donc de complexion amoureuse? et vous avez ouï parler que ce monsieur Oronte a une fille?...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui, je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... l'épouser?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon, donc?

SBRIGANI.

Ah! c'est une autre chose; et je vous demande pardon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non : cela n'est pas nécessaire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De grâce!

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. (Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac.) C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues, à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore; et il est défendu de scandaliser son prochain.[1] Cela est vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui de bonne foi vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas et qu'il n'a jamais vue; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me

1. Voyez ci-dessus, page 391, la note relative au mot *scandaliser*.

sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. (A monsieur de Pourceaugnac.) Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience : mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela seroit un peu trop fort. Cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez : celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons,[1] et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur; je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là; et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le père.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

1. Le sens de ces mots a changé depuis Molière : l'épithète de *galante* disoit moins alors que celle de *coquette*. C'est tout le contraire aujourd'hui.

SCÈNE V.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Bonjour, monsieur, bonjour.

ORONTE.

Serviteur, monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme?*

ORONTE.

Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari?**

* VAR. *Qu'un homme comme moi soit affamé de femme?* (1682.)

** VAR. *Qu'une fille comme la mienne soit affamée de mari?* (1682.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, JULIE, ORONTE.

JULIE.

On vient de me dire, mon père, que monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! qu'il a bon air! et que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Tudieu! Quelle galante! Comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Je voudrois bien savoir, monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.

Que je suis aise de vous voir! et que je brûle d'impatience...!

ORONTE.

Ah! ma fille! Otez-vous de là, vous dis-je.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Oh! oh! quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

(Julie continue le même jeu.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Vertu de ma vie!

ORONTE, à Julie.

Encore! Qu'est-ce à dire, cela?

G. Staal del. Fecit, Delaunay sc.

Mr DE POURCEAUGNAC.

ACTE II. SCÈNE VI.

Garnier, frères Éditeurs

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

ORONTE.

Non. Rentrez là dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; et, si tu ne rentres tout à l'heure, je...

JULIE.

Hé bien ! je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Comme nous lui plaisons !

ORONTE, à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller.

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec monsieur?

ORONTE.

Jamais; et tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCÈNE VII.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche?[1] et qu'il n'ait pas là dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne sais pas ce que cela veut dire: mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois

1. Acheter un chat dans la poche ou dans le sac du marchand, acquérir un objet sans l'examiner.

« Elles (les filles qui se marient) *acheptent chat en sac.* » (MONTAIGNE, III, v.)

ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le médecin me l'a dit lui-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le médecin en a menti. Je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sais ce que j'en dois croire; et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici est inutile; et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle sentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE.

LUCETTE, contrefaisant une Languedocienne.

Ah! tu es assi, et à la fi yeu te trobi aprés abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto?[1]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infâme! Tu fas semblan de nou me pas connouisse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre? (A Oronte.) Nou sabi pas, moussur, saquos bous[2] dont m'an dit que bouillo espousa la fillo; may yeu bous déclari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, moussur, qu'en passan à Pézénas, el auguet l'adresse, dambé sas mignardisos, commo sap ta pla fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel pra quel mouyen à ly douna la man per l'espousa.[3]

1. Quoique le langage que parle Lucette soit assez aisé à comprendre, nous le traduirons pour les lecteurs qui pourroient y rencontrer quelques difficultés.

« Ah! tu es ici, et à la fin je te trouve après avoir fait tant d'allées et de venues. Peux-tu, scélérat, peux-tu soutenir ma vue? »

2. *Saquos bous.* On doit écrire : *se aco es bous* (si cela est vous), suivant les scoliastes languedociens.

3. « Ce que je te veux, infâme! Tu fais semblant de ne me pas connoître, et tu ne rougis pas, impudent que tu es, tu ne rougis pas de me voir? (A Oronte.) J'ignore, monsieur, si c'est vous dont on m'a dit qu'il vouloit épouser la fille; mais je vous déclare que je suis sa femme, et qu'il y a sept ans qu'en passant à Pézénas, il eut l'adresse, par ses mignardises, comme il sait si bien faire, de me gagner le cœur, et m'obligea par ce moyen à lui donner la main pour l'épouser. »

Les scoliastes languedociens ont examiné et critiqué le langage que

ORONTE.

Oh! oh!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce-ci?

parle Lucette. M. Astruc, de Pézénas, s'est étudié à en établir correctement l'orthographe et surtout à l'accentuer conformément à la prononciation, suivant le modèle que voici : « Qué té boli, infâmé! tu fas sémblan dé nou mé pas counouissé é rougissés pas, impudént qué tu sios; rougissés pas dé mé béiré? (A Oronte.) Nou sabi pas, moussu, s'aco's bous dount m'an dit qué bouillo éspousa la fillo; may yéou bous déclari qué yéou soun sa fénno, é qué y a sèt ans, moussu, qu' én passan à Pézénas, él aouguèt l'adrésso, d'ambé sas mignardisos, coumo sap ta pla faïré, dé mé gagna lou cor; é m'oubligèt pr'aque mouyen à ly douna la man pér l'éspousa. »

A cela, M. Castil-Blaze, de Cavaillon, riposte : « Si vous n'aviez pas une idée bien juste de l'effet rebutant, odieux, insupportable, que produisent les accents françois repiqués sur des mots languedociens, j'imiterois cette impertinence en écrivant, d'après votre système : « *Dominè Déus, rèx célèstis*. Voyez et jugez. Pourriez-vous lire une page latine ainsi déshonorée? » Du reste, ces accents multipliés ne servent à rien, pas même à donner quelque idée de la prononciation, qui ne sauroit s'enseigner que de vive voix.

M. Castil-Blaze, de son côté, reproche à Molière de n'avoir pas fait parler à Lucette un languedocien assez pur, assez franc, assez coloré. Exemple : « *Infâme, traître, misérable, impudent, criminel, scélérat*, tels sont les mots que Lucette dit et redit en injuriant Pourceaugnac, et ces termes sont empruntés au vocabulaire parisien. Une Languedocienne pur sang, animée, énergique et tout à fait à la hauteur de la situation, diroit, sans reprendre haleine : *gusas, capoun, arleri, pistachier, barulayre, viadaze, acabayre, marrias, rompu de Valença, beligas, bregan, patari, patarinas, melso, coucassare, jusiol, trinquamela.* »

Enfin, « les phrases de Lucette, on ne peut le dissimuler, ajoute M. Blaze, sont construites d'après la syntaxe françoise. »

Le but de Molière n'a pas été de mettre sur les lèvres de Lucette le dialecte le plus caractérisé, le plus propre à faire tressaillir d'aise les philologues méridionaux. Il a voulu, au contraire, que Lucette parlât un jargon assez languedocien pour tromper le limosin Pourceaugnac, assez françois pour être compris du parisien Oronte et des spectateurs. C'est pour cela qu'il n'a pas dit que Lucette est une Languedocienne, mais qu'elle *contrefait* une Languedocienne. Il a pu de la sorte rapprocher ce dialecte des formes ordinaires de notre langue, suivant son procédé habituel qui consiste à dégrossir, à dépouiller un peu de leur barbarie les patois qu'il transporte sur la scène.

Fidèle à la méthode que nous avons toujours observée en pareil cas, nous reproduisons exactement le texte de l'édition originale, qui doit faire loi, et qui peut seul diriger toute interprétation intelligente.

LUCETTE.

Lou trayté me quitel trés ans aprés, sul préteste de qualques affayrés que l'apelabon dins soun païs, et despey noun ly resçau put quaso de noubelo; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist que begnio dins aquesto bilo, per se remarida dambé un autro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de son prumié mariatge. Yeu ai tout quitat en diligensso, et me souy rendu dodins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant day hommes.[1]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudent! n'as pas honte de m'injuria, alloc d'être confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre?[2]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari?

LUCETTE.

Infâme! gausos-tu dire lou contrari? Hé! tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat; et plaguesso al Cel qu'aco non fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'état d'innoussenço, et dins la tranquillitat oun moun

1. « Le traître me quitta trois ans après, sous le prétexte de quelque affaire qui l'appeloit dans son pays, et depuis je n'en ai point eu de nouvelles; mais, dans le temps que j'y songeois le moins, on m'a donné avis qu'il venoit dans cette ville pour se remarier avec une autre jeune fille que ses parents lui ont promise, sans savoir rien de son premier mariage. J'ai tout quitté aussitôt, et je me suis rendue dans ce lieu le plus promptement que j'ai pu, pour m'opposer à ce criminel mariage, et pour confondre aux yeux de tout le monde le plus méchant des hommes. »

2. « Impudent! n'as-tu pas honte de m'injurier, au lieu d'être confus des reproches secrets que ta conscience te doit faire? »

amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty! Yeu nou serio pas réduito à fayré lou tristé perssounatgé qu' yeu fave présentomen; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay pel el, et me laissa sensse cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciùs.[1]

ORONTE.

Je ne saurois m'empêcher de pleurer. (A monsieur de Pourceaugnac.) Allez, vous êtes un méchant homme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, NÉRINE, en Picarde, LUCETTE, ORONTE.

NÉRINE, contrefaisant la Picarde.

Ah! je n'en pis plus; je sis tout essoflée! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir: tu ne m'écaperas mie. Justice, justice! je boute empêchement au mariage. (A Oronte.) Chés mon méri, monsieur, et je veux faire pindre che bon pindard-là.[2]

1. « Infâme! oses-tu dire le contraire? Ah! tu sais bien, pour mon malheur, que tout ce que je te dis n'est que trop vrai; et plût au Ciel que cela ne fût pas, et que tu m'eusses laissée dans l'état d'innocence et dans la tranquillité où mon âme vivoit avant que tes charmes et tes tromperies m'en vinssent malheureusement faire sortir! Je ne serois point réduite à faire le triste personnage que je fais présentement, à voir un mari cruel mépriser toute l'ardeur que j'ai pour lui, et me laisser sans aucune pitié à la douleur mortelle que je ressentis de ses perfides actions. »

2. On peut faire, relativement au langage de la feinte Picarde, des observations analogues à celles que nous avons faites sur le langage de la feinte Languedocienne. Ici encore nous nous conformons à la leçon originale, sans chercher à accuser plus énergiquement les formes du dialecte.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Encore !

ORONTE, à part.

Quel diable d'homme est-ce-ci ?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe bostre empachomen et bostro pendarié ? Quaquel homo es bostre marit ?[1]

NÉRINE.

Oui, medeme, et je sis sa femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno, et se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penjat.[2]

NÉRINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous disi que yeu soun sa fenno.[3]

NÉRINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NÉRINE.

Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE.

Et yeu bous sousteni, yeu, qu'aquos yeu.[4]

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

1. « Et que voulez-vous dire avec votre empêchement et votre pendaison : Cet homme est votre mari ? »

2. « Cela est faux, et c'est moi qui suis sa femme ; et s'il doit être pendu, ce sera moi qui le ferai pendre. »

3. « Je vous dis que je suis sa femme. »

4. « Et je vous soutiens, moi, que c'est moi. »

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.[1]

NÉRINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pay lo sap.[2]

NÉRINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a bist nostre mariatge.[3]

NÉRINE.

Tout Chin-Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable.[4]

NÉRINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?[5]

NÉRINE, à monsieur de Pourceaugnac.

Est-che que tu me démaintiras, méchant homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudensso! Et coussy, misérable, nou te

1. « Et moi, il y a sept ans qu'il m'a prise pour femme. »
2. « Tout mon pays le sait. »
3. « Tout Pézénas a vu notre mariage. »
4. « Il n'y a rien de plus véritable. »
5. « Oses-tu dire le contraire, vilain? » La ponctuation indique que Lucette donne ce sens au mot *valisquos*. M. Castil-Blaze nous apprend que *valisquo* est une interjection pouvant se traduire par *Fi! c'est honteux;* et que, pour être correcte, la phrase devroit s'écrire et se ponctuer ainsi : « Auses-ti dire lou contrari? valisquo! »

soubenes plus de la pauro Françon, et del paure Jeanet, que soun lous fruits de nostre mariatge?[1]

NÉRINE.

Bayez un peu l'insolence! Quoi! tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madeleine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni, Françon, beni Jeanet, beni toustou, beni toustoune, beny fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres.[2]

NÉRINE.

Venez, Madeleine, me n'ainfain, venez-ves-en ichi faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

SCÈNE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE, NÉRINE, PLUSIEURS ENFANTS.[3]

JEAN, FRANÇOIS, MADELEINE.

Ah! mon papa! mon papa! mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des petits fils de putains!

1. « Quelle impudence! Comment, misérable, tu ne te souviens plus de la pauvre Françoise et du pauvre Jeannet qui sont les fruits de notre mariage? » *La pauro Françon* semble bien indiquer une fille : la pauvre Françoise ou Fanchon. Et cependant quelques lignes plus bas l'édition originale nomme : Jean, *François*, Madeleine.

2. « Venez, Françoise, venez, Jean, venez tous, venez toutes, venez faire voir à un père dénaturé la dureté qu'il a pour nous. »

3. Plus ces enfants sont nombreux, plus on rit. Aussi en fait-on venir presque toujours une légion sur le théâtre.

LUCETTE.

Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperas pas, infâme! yeu te boly seguy pertout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt penja. Couquy, te boly fayré penja.[1]

NÉRINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'être insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfaint? Tu ne te sauveras mie de mes pattes; et, en dépit de tes dains,[2] je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai peindre.

LES ENFANTS, tous ensemble.

Mon papa! mon papa! mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Au secours! au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir; et il mérite d'être pendu.

SCÈNE XI.

SBRIGANI, seul.

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

1. « Comment, traître, tu n'es pas dans la dernière confusion de recevoir ainsi tes enfants, et de fermer l'oreille à la tendresse paternelle! Tu ne m'échapperas pas, infâme! je te veux suivre partout, et te reprocher ton crime jusqu'à tant que je me sois vengée, et que je t'aie fait pendre. Coquin, je te veux faire pendre. »

2. « En dépit de tes dents. » C'est le seul mot de Nérine que nous croyons devoir traduire, son picard n'offrant du reste aucune difficulté.

SCÈNE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! je suis assommé! Quelle peine! Quelle maudite ville! Assassiné de tous côtés!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI.

Comment donc?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; et la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui : mais, quand il y auroit information, ajournement, décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.[1]

1. Dans ce passage, Molière cite avec une exactitude rigoureuse les principaux moyens de la procédure criminelle en vigueur de son temps.

A cette époque, où la défense orale étoit interdite dans tous les cas et où les témoins n'étoient jamais entendus à l'audience, l'*information* étoit l'âme du procès.

L'*ajournement* étoit une des trois variétés du décret qui se divisoit en décret d'assigné pour être ouï, décret d'ajournement personnel et décret de

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; et l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moi! point du tout, je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.[1]

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

prise de corps. Les deux premiers décrets avoient cet effet commun, qu'ils maintenoient l'inculpé en état de liberté, à l'inverse du décret de prise de corps, qui étoit privatif de la liberté.

Les mots *défaut* et *contumace* étoient synonymes, et s'employoient indifféremment l'un pour l'autre, même en matière criminelle.

Le *conflit de juridiction* étoit une contestation de compétence entre officiers de diverses juridictions qui prétendoient que la connoissance d'une affaire leur appartenoit. (E. PARINGAULT.)

1. Les *faits justificatifs* étoient les défenses ou exceptions propres à établir que l'accusé n'avoit pas commis le crime qu'on lui imputoit. Le *récolement* étoit le résultat de l'audition des témoins par le juge ou par quelque officier intermédiaire. La *confrontation* étoit la représentation du témoin à l'accusé et suivoit le récolement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah! fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat, pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on diroit qu'ils chantent; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir!

SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, DEUX AVOCATS, DEUX PROCUREURS, DEUX SERGENTS.

PREMIER AVOCAT, traînant ses paroles en chantant.

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

SECOND AVOCAT, chantant fort vite en bredouillant.

Votre fait
Est clair et net;

Et tout le droit,*
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, et Cujas,
Ce grand homme si capable;[1]
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux Procureurs et de deux Sergents.

Pendant que LE SECOND AVOCAT chante les paroles qui suivent :

Tous les peuples policés
Et bien sensés;
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,

* L'édition de 1670 et celle de 1682 portent « Tout de droit. » « Tout le droit, » qui est la bonne leçon, n'est donné que par le livre du ballet.

1. Les comiques et les satiriques ont souvent parlé des anciens jurisconsultes. *Rebuffe* est cité par Racine, dans *les Plaideurs; Alciat*, par Boileau, dans *le Lutrin:* et *Jason*, le moins connu de tous, par Corneille, dans *le Menteur. Étudier Barthole* ou *Cujas* étoit une périphrase qui signifioit *faire son droit.*

Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

LE PREMIER AVOCAT chante celles-ci :

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.[1]

(Monsieur de Pourceaugnac, impatienté, les chasse à coups de bâton.)

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ DANS LE TROISIÈME INTERMÈDE.

Les deux avocats chantants : Monsieur Estival, monsieur Gaye.

Les deux procureurs dansants : Messieurs Beauchamp et Chicanneau.

Les deux sergents dansants : Messieurs La Pierre et Favier.

1. L'adage des deux avocats, qui chantent à Pourceaugnac que « la polygamie est un cas pendable, » étoit exact dans le droit d'alors. On cite un arrêt de Rennes, de 1567, qui condamne, pour avoir épousé deux femmes, un procureur de Rennes à être pendu. On lit, à la page 17 de l'ouvrage publié en 1619, par Lebrun de La Rochette, sous ce titre : *le Procès criminel :* « Nos parlements et toutes les justices royales de ce royaume punissent de mort le bigame qui a épousé deux femmes vivantes, pour l'adultère qui résulte de ce second mariage... et de ce il y a plusieurs arrêts. »

La même mésaventure pouvoit donc arriver à l'avocat de Limoges. Ce n'est que plus tard qu'on commença à se relâcher de cette rigueur. On se contenta alors de mettre les polygames au carcan avec des quenouilles au bras; puis on les envoyoit aux galères, ou on les bannissoit. Lors de l'exposition, on attachoit aux bras des hommes en état de polygamie autant de quenouilles qu'ils avoient de femmes vivantes. (Voir le *Code pénal*, de L'Averdy, p. 73 et 247.) (E. PARINGAULT.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Oui, les choses s'acheminent où nous voulons; et comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser; et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.*

ÉRASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez, de votre part, à achever la comédie; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... (Il lui parle bas à l'oreille.) Vous entendez bien?

ÉRASTE.

Oui.

* Var. *Et le déguisement qu'il a pris est l'habit de femme.* (1682.)

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux... (Il lui parle à l'oreille.)

ÉRASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le père aura été averti par moi... (Il lui parle encore à l'oreille.)

ÉRASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre demoiselle. Allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, en femme; SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste!

SBRIGANI.

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela; et puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays; et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse.[1]

SBRIGANI.

Vous avez raison; on vous contesteroit après cela le titre d'écuyer.[2] Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre* le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire. J'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

* VAR. *Et à prendre* (1682.)

1. Le supplice des nobles étoit la décapitation par le glaive. La pendaison étoit le supplice des roturiers. Un gentilhomme n'étoit jamais condamné non plus à la peine du fouet.

2. Le titre d'écuyer étoit le plus bas des titres de noblesse.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien; il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. (Après que monsieur de Pourceaugnac a contrefait la dame de condition.) Bon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse! Où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Holà! ho! cocher, petit laquais! Ah! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais! petit laquais! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une chose: cette coiffe est un peu trop déliée: j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

(Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.)

SCÈNE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,
DEUX SUISSES.

PREMIER SUISSE, sans voir monsieur de Pourceaugnac.

Allons, dépêchons, camerade; li faut allair tous deux nous à la Crève, pour regarter un peu chousticier sti monsiu de Pourcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE, sans voir monsieur de Pourceaugnac.

Li faut nous loër un fenêtre pour foir sti choustice.

PREMIER SUISSE.

Li disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour l'y accrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE.

Li sira, mon foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre sti Limosin.

PREMIER SUISSE.

Oui, de li foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

SECOND SUISSE.

Li est un plaiçant drôle, oui; li disent que c'être marié troy foie.

PREMIER SUISSE.

Sti diable li fouloir trois femmes à li tout seul! li est bien assez t'une.

SECOND SUISSE, en apercevant monsieur de Pourceaugnac.

Ah! pon chour, mameselle.

PREMIER SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, messieurs.

SECOND SUISSE.

Li est belle, par mon foi!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Doucement, messieurs.

PREMIER SUISSE.

Fous, mameselle, fouloir finir rechouir fous à la Crève? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grâce.

SECOND SUISSE.

L'est un gentilhomme limossin, qui sera pendu chentiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE.

Li est là un petit teton qui l'est drôle..

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout beau!

PREMIER SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! c'en est trop! et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE.

Laisse, toi; l'est moi qui le veut couchair afec elle.*

PREMIER SUISSE.

Moi, ne vouloir pas laisser.

SECOND SUISSE.

Moi, ly vouloir, moi.

(Les deux Suisses tirent monsieur de Pourceaugnac avec violence.)

* Var. *Couchair avec elle pour mon pistolle.* (1682.)

PREMIER SUISSE.

Moi, ne faire rien.

SECOND SUISSE.

Toi, l'avoir menti.

PREMIER SUISSE.

Toi, l'avoir menti toi-même.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Au secours! A la force!

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? Quelle violence est-ce là? et que voulez-vous faire à madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE.

Parti! pon, toi ne l'avoir point.

SECOND SUISSE.

Parti! pon aussi; toi ne l'avoir point encore.

SCÈNE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis bien obligée, monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

* VAR. *Parti! toi, l'afoir menti toi-même.* (1682.)

L'EXEMPT.

Ouais! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah! ah! qu'est-ce que je veux dire?*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne sais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose; et je vous arrête prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé! monsieur, de grâce!

L'EXEMPT.

Non, non : à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac, que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

* Var. *Ah! ah! qu'est-ce que veut dire... ?* (1682.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Ah ciel! que veut dire cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui : c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI, à l'Exempt.

Hé! monsieur, pour l'amour de moi! vous savez que nous sommes amis, il y a longtemps; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non : il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles?

L'EXEMPT, à ses archers.

Retirez-vous un peu.

SCÈNE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT.

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, donnant de l'argent à Sbrigani.

Ah! maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non; mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI, à l'Exempt qui veut s'en aller.

Mon Dieu! attendez. (A monsieur de Pourceaugnac.) Dépêchez; donnez-lui-en encore autant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! (Il donne encore de l'argent à Sbrigani.)

SBRIGANI, à l'Exempt.

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT, à Sbrigani.

Il faut donc que je m'enfuie avec lui; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin. (Seul.) Que le ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande dupe! Mais voici...

SCÈNE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, feignant de ne point voir Oronte.

Ah! quelle étrange aventure! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père! Pauvre Oronte, que je te plains! Que diras-tu? et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI.

Ah! monsieur! ce perfide de Limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille!

ORONTE.

Il m'enlève ma fille!

SBRIGANI.

Oui. Elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; et l'on dit qu'il a un caractère[1] pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vite à la justice! Des archers après eux!

1. Un *caractère*, c'est-à-dire un talisman.

SCÈNE IX.

ORONTE, ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI.

ÉRASTE, à Julie.

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! infâme que tu es!

ÉRASTE, à Julie.

Comment! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père; il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait; et je ne me plains point de lui, de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable,[1] et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole : mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée! vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement, sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute! c'est une chose condamnée de tout le monde,

1. Dans cette phrase, nous trouvons encore une idée d'unité s'attachant à un pluriel, et gouvernant le verbe. Voyez tome IV, page 267.

et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE.

Hé bien! oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous; vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pièces qu'on lui fait; et (Montrant Éraste.) c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE.

Moi! je serois capable de cela!

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ÉRASTE.

Non, non; ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour monsieur votre père; et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, seigneur Éraste, infiniment obligé.

ÉRASTE.

Adieu, monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur : mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige; et, si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Éraste. Votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Éraste. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ÉRASTE.

Non, non, monsieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

ÉRASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur?*

* Var. *Dont un autre possède le cœur?* (1682.

ORONTE.

C'est un sortilége qu'il lui a donné; et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah! que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!

ÉRASTE, à Julie.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que de monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé; et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.[1]

ÉRASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

1. L'usage au théâtre est de terminer ici la pièce. Seulement, pour égayer ce dénouement, monsieur de Pourceaugnac paroît dans la salle, dans quelque loge de côté. Le fugitif a toujours son costume de femme de qualité; l'on veut feindre sans doute qu'il passe en coche ou en poste pour regagner sa ville natale. Il adresse de là un geste amical à Sbrigani, et lui recommande bien de le venir voir, s'il va jamais à Limoges. Cette apparition et cette saillie inattendues permettent au rideau de se baisser au milieu d'un dernier éclat de rire. Ce finale est de tradition à la Comédie-Françoise.

SCÈNE X.

TROUPE DE MASQUES CHANTANTS ET DANSANTS.

Les uns occupent des balcons, les autres sont dans la place, qui, par plusieurs chansons et diverses danses et jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocents.

UN MASQUE, en Égyptienne.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins et Tristesse;
Venez, venez, Ris et Jeux,
Plaisir, Amour et Tendresse.
Ne songeons qu'à nous réjouir:
La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DE MASQUES CHANTANTS.

Ne songeons qu'à nous réjouir:
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune:
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

UN MASQUE, en Égyptien.

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie.
Hélas! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?
Ah! perdons plutôt le jour,
Que de perdre notre amour.

(Tous deux en dialogue.)

L'ÉGYPTIEN.

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE.

Les sceptres qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

LE PETIT CHŒUR chante, après, ces deux derniers vers.

Sus, sus, chantons tous ensemble;
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MASQUE, habillé en noble Vénitien.[1]

Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

1. Ce costume est indiqué par l'édition de 1682. L'éditeur de 1734 et tous ceux qui l'ont suivi ont attribué ces paroles à « un masque en pantalon. » L'édition de 1670 porte simplement : « un musicien, seul, » et le livre du ballet : « M. Blondel, chantant seul. »

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux vieilles, deux scaramouches, deux pantalons, deux docteurs et deux paysans.*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danse de sauvages.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Biscayens.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ DANS LE QUATRIÈME INTERMÈDE :

Une Égyptienne : mademoiselle Hilaire.
Un Égyptien : monsieur Gaye.
Un noble Vénitien : monsieur Blondel.
Deux vieilles : les sieurs Fernon le cadet et Legros.
Deux scaramouches : les sieurs Estival et Gingan.
Deux pantalons : les sieurs Gingan le cadet et Blondel.
Deux docteurs : les sieurs Rebel et Hédouin.
Deux paysans : les sieurs Langeais et Deschamps.
Quatre sauvages : les sieurs Paysan, Noblet, Joubert et Lestang.
Quatre Biscayens : les sieurs Beauchamp, Favier, Mayeu et Chicanneau.

* *Deux paysans*, d'après le livre du ballet. *Deux arlequins*, d'après l'édition de 1682.

ÉLOMIRE HYPOCONDRE

OU

LES MÉDECINS VENGÉS

SATIRE COMIQUE DIRIGÉE CONTRE MOLIÈRE

EN 1670

NOTICE.

C'est peu de temps après la représentation de *Monsieur de Pourceaugnac* que fut dirigée contre Molière la plus violente attaque à laquelle il eût encore été en butte. Elle le fut par un inconnu nommé « monsieur Le Boulanger de Chalussay. » Élaborée dans la forme d'une comédie en cinq actes et en vers, elle s'intitule : *Élomire hypocondre ou les Médecins vengés.* « En lisant à plusieurs reprises, dit M. Bazin, cette œuvre de haine et d'envie, il nous a été impossible de trouver au juste de quelle rancune elle procédoit. Quoiqu'elle ait pour second titre : *les Médecins vengés,* la médecine n'y est nulle part assez respectée pour qu'on puisse l'attribuer à un homme de cette profession. L'indignation des dévots ne s'y montre pas davantage. » Le nom de l'auteur, sur lequel on n'a pas le moindre renseignement, quoiqu'on voie par le privilége de son livre qu'il a réellement existé, n'est d'aucune utilité pour éclaircir la question. On reconnoîtra seulement à la lecture de la pièce que l'homme qui l'a écrite n'en étoit pas à son coup d'essai et ne manioit pas sans

doute le dialogue en vers pour la première fois. On sera frappé d'une certaine facilité et d'une certaine rondeur de versification qu'un poëte amateur possède rarement. Il seroit permis de conclure de là que cet ennemi de Molière étoit un rimeur passablement exercé, et qu'il n'étoit même pas tout à fait étranger à la pratique du théâtre.

Élomire hypocondre fut achevé d'imprimer pour la première fois le 4 janvier 1670. Le privilége accordé « au sieur de Chalussay, » et qui s'étendoit à une autre pièce, celle-ci en prose, intitulée *l'Abjuration du Marquisat*, dont il ne reste point de traces, porte la date du 1er décembre 1669. Dans quelques exemplaires, on voit, en manière de frontispice, une vignette qui représente Molière prenant des leçons de Scaramouche avec cette inscription :

Scaramouche enseignant, Élomire étudiant.

Et plus bas :

Qualis erit tanto docente magistro!

Puis vient la préface, qui est ainsi conçue :

Tous les curieux savent qu'Élomire, voulant exceller dans le comique et surpasser tous les plus habiles en ce genre d'écrire, a eu dessein d'imiter cet Amour de la Fable, qui, ayant inutilement décoché toutes ses flèches et lancé tous ses traits dans le cœur d'une belle difficile à vaincre, s'y lança enfin lui-même pour n'y plus trouver de résistance. Car il est constant que tous ces portraits qu'il a exposés en vue à toute la France, n'ayant pas eu une approbation générale comme il pensoit, et, au contraire, ceux qu'il estimoit le plus ayant été frondés en bien des choses par la plupart des plus habiles, dont il a rejeté la cause sur les originaux qu'il avoit copiés, il s'est enfin résolu de faire le sien et de l'exposer en public, ne doutant point qu'un tel chef-d'œuvre ne dût charmer toute la terre. Il a donc fait son portrait, cet illustre peintre, et il a même promis plus d'une fois de l'exposer en vue et sur le même théâtre où il avoit exposé les autres; car il y a longtemps qu'il a dit, en particulier et en public, qu'il s'alloit jouer lui-même, et que ce seroit là que l'on verroit un coup de maître de sa façon. J'attendois avec impatience et comme les autres curieux un spectacle si extraordinaire et si souhaité, lorsque j'ai appris que, pour des raisons qui ne me sont pas connues, mais que je pourrois deviner, ce fameux peintre a passé l'éponge sur ce tableau; qu'il en a effacé tous les admirables traits; et qu'on n'attend plus la vue de ce portrait qu'inutilement. J'avoue que cette nouvelle m'a surpris et qu'elle m'a été sensible; car je m'étois formé une si agréable idée

de ce portrait fait d'après nature et par un si grand ouvrier, que j'en espérois beaucoup de plaisir. Mais enfin j'ai fait comme les autres : je me suis consolé d'une si grande perte; et, afin de le faire plus aisément, j'ai ramassé toutes ces idées dont j'avois formé ce portrait dans mon imagination; et j'en ai fait celui que je donne au public. Si Élomire le trouve trop au-dessous de celui qu'il avoit fait, et qu'une telle copie défigure par trop un si grand original, il lui sera facile de tirer raison de ma témérité, puisqu'il n'aura qu'à refaire ce portrait effacé et à le mettre au jour. S'il le fait ainsi, le public m'aura beaucoup d'obligation par le plaisir que je lui aurai procuré : et s'il ne le fait pas, il ne laissera pas de m'en avoir un peu, puisque la copie d'un merveilleux original perdu n'est pas une chose peu curieuse. Au reste, qu'on ne croie pas que le grand nombre d'acteurs puisse empêcher la représentation de cette comédie, car, outre que la plupart de ceux qui paroissent au commencement, ne paroissent point dans la suite, et, par conséquent, qu'ils puissent faire plus d'un personnage chacun, il est encore à observer que les deux tiers ne parlent point ou fort peu; que ce sont des personnages muets qui ne servent qu'à l'embellissement de la scène et à l'explication du sujet; et qu'on a de ces sortes d'acteurs tant qu'on veut et partout.

Ce dernier avis auroit pu s'appeler : la précaution inutile. Les scènes rivales du théâtre de Molière ne paroissent pas avoir songé à faire leur profit de l'œuvre de monsieur Le Boulanger de Chalussay. Les comédiens commençoient peut-être à comprendre qu'en cherchant à dénigrer et à avilir l'homme qui répandoit sur leur profession tant d'éclat et d'honneur, et qui les relevoit dans l'estime publique plus que n'auroient pu faire toutes les ordonnances des rois, ils se faisoient tort à eux-mêmes. On ne voit nulle part l'effet que produisit cette satire sur les contemporains. Il n'est pas impossible toutefois qu'elle ait obtenu l'espèce de succès clandestin auquel peuvent toujours prétendre ces sortes d'ouvrages. *Élomire hypocondre* fut réimprimé en Hollande. Une nouvelle édition fut faite « suivant la copie imprimée à Paris » en 1672; et l'auteur, dans une postface ajoutée à cette édition, explique comme il suit le profond silence qui avoit accueilli sa scandaleuse publication : [1]

Ce seroit peu que vous vissiez le portrait du sieur Molière dans cette pièce, si vous n'appreniez en même temps ce qu'il a fait pour la supprimer, puisque cela a donné lieu à l'auteur d'en faire une seconde, qui est capable de le faire devenir fou, dès qu'elle aura vu le jour, tant pour la manière dont

1. Nous reproduisons ce fragment d'après le catalogue de la bibliothèque de Soleinne, l'édition de 1672 ayant échappé à nos recherches.

elle y doit être mise que pour le sujet de la pièce. Mais, pour vous en informer plus particulièrement, vous saurez que l'auteur de cette comédie, ayant su que son libraire avoit été suborné et gagné par le sieur Molière, et qu'il avoit supprimé la pièce, au lieu d'en faire part au public et de la débiter, il le tira en cause pour en retirer tous les exemplaires ou la valeur, suivant le traité fait entre eux. Mais l'artifice et le crédit du sieur Molière eurent tant de force que, par une sentence du juge de police, cet auteur perdit son procès, et ses exemplaires furent confisqués; le sieur Molière en triompha. Mais il fut bien surpris d'apprendre ensuite que l'auteur avoit appelé de cette sentence au Parlement, et plus encore quand il vit qu'il en poursuivoit l'audience à la grand'chambre, et que l'avocat qui devoit plaider sa cause étoit un des plus habiles et des plus éloquents du barreau. Cette surprise-là l'interdit pourtant moins que celle qu'il eut, lorsqu'on l'assura que son antagoniste avoit fait une comédie de ce procès, intitulée *le Procès comique*, et qu'il la devoit bientôt donner à ses juges pour factum.....

Le Procès comique est aussi introuvable que *l'Abjuration du Marquisat*, et Le Boulanger de Chalussay n'a conservé aucun autre titre à figurer dans l'histoire littéraire que son trop fameux *Élomire hypocondre*. Qu'y a-t-il de réel dans les faits que contient cette postface au lecteur? N'est-ce pas de la diffamation, comme tout le reste? Sur ce point non plus on ne sauroit rien affirmer.

Rien dans la vie de Molière ne laisse soupçonner qu'il ait reçu de cette attaque le plus léger trouble. On pourroit même douter qu'il en ait eu connoissance, si l'on n'apercevoit assez distinctement que cette rapsodie ne lui a peut-être pas été inutile.

Nous avons déjà fait remarquer que Molière prenoit volontiers son bien jusque dans les satires dirigées contre lui-même, et notamment qu'il n'avoit pas dédaigné d'emprunter à la *Zélinde* le dénouement du *Médecin malgré lui*.[1] En lisant *Élomire hypocondre*, on se demande si le déguisement d'Élomire en Turc sous le nom du Bassa Sigale n'a pas fait naître l'idée de la réception de M. Jourdain au grade de mamamouchi; le truchement Covielle qui traduit « Amboussahim oqui boraf, » par: « Votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri! » ne rappelle-t-il point tout naturellement le drogman du Bassa accueillant les médecins par ces mots :

> Baroc, Mil-duc, Dalec. Messieurs, votre arrivée
> Profite à Monseigneur comme aux champs la rosée?

1. Voyez tome IV, page 238.

Bien plus, ne doit-on pas convenir que le sujet du *Malade imaginaire* est le même, en somme, que celui d'*Élomire hypocondre*, qu'il faut interpréter : *Molière, malade imaginaire?* Monsieur Le Boulanger de Chalussay fut probablement très-surpris, un an environ après cette nouvelle édition, qui ne fit pas plus de bruit que la première, de reconnoître qu'il avoit bien pu fournir à Molière une idée de comédie. Il est vrai que, d'autre part, il aura eu la consolation de voir Molière, dont la maladie n'avoit, hélas! rien de chimérique, succomber à la quatrième représentation de cette comédie.

Ce point de vue est assez curieux pour donner quelque intérêt à cette méchante pièce. Mais ce n'est point par là seulement qu'elle se recommande à notre attention. Il est certain que l'auteur de cet ouvrage connoissoit assez bien Molière, qu'il étoit plus exactement informé des particularités de sa vie que ne purent l'être ceux qui par la suite entreprirent de la raconter dans de plus louables intentions. Il dénature les faits, il les rend aussi odieux, aussi risibles, aussi atroces qu'il lui est possible. Mais un fond de vérité perce souvent à travers ses plus impertinentes calomnies. La personne de Molière, son caractère, y sont noircis, enlaidis, présentés sous le plus triste jour. Mais celui qui a tracé cette caricature avoit pourtant vu Molière, et l'avoit probablement vu de près. On s'explique par là qu'on aille chercher et qu'on veuille démêler dans cette peinture grotesque quelques traits de la physionomie, quelques circonstances de la biographie véritable. Nous croyons donc devoir mettre sous les yeux du lecteur cette dernière satire qui ait été dirigée contre Molière de son vivant; et nous le ferons avec d'autant moins de scrupule, que les ridicules railleries de monsieur Le Boulanger de Chalussay, qui n'eurent pas d'effet au moment où elles parurent, ne sauroient, à plus forte raison, offusquer d'aucune ombre la glorieuse mémoire de Molière. On y verra, au contraire, à quelles indignes représailles étoit exposé ce grand justicier des travers de son temps.

Nous allons reproduire ici une grande partie *d'Élomire hypocondre*. Comme cette longue pièce contient beaucoup de développements qui appartiennent à une fantaisie fort grossière et fort maussade, nous substituons au texte une sommaire analyse

toutes les fois qu'il n'y a absolument nulle raison de conserver celui-ci. Il nous suffira de ne rien omettre de ce qui peut offrir le moindre intérêt.

Voici le titre complet de la première édition : « *Élomire hypocondre, ou les Médecins vengez,* comédie, par Monsieur Le Boulanger de Chalussay. A Paris, chez Charles de Sercy, au Palais, au sixième pillier de la Grand' Salle, à la Bonne Foy couronnée. 1670. Avec privilége du Roy. »

L'édition de 1672, comme pour dissiper toute incertitude, au cas où aucun doute eût pu subsister sur le personnage principal, avoit pour titre, toujours en nous en rapportant au catalogue de Soleinne : *Élomire, c'est-à-dire Molière, hypocondre, ou les Médecins vengez.*

ÉLOMIRE HYPOCONDRE

ou

LES MÉDECINS VENGÉS

LES PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ÉLOMIRE.
ISABELLE, femme d'Élomire.
LAZARILE, valet d'Élomire.
CASCARET, laquais d'Isabelle.
BARY, L'ORVIÉTAN, } opérateurs.
ALCANDRE, GÉRASTE, EPISTENEZ, ORONTE, CLIMANTE, CLÉARQUE, } médecins.
CLARISSE, LUCINDE, ALPHÉE, LUCILE, CALISTE, } femmes de médecins.
CONVIÉS A LA COMÉDIE ET AU BAL.
DEUX MUSICIENS représentant Esculape et Mome.
UN EXEMPT DU GUET.
LE BALAFRÉ, SANS MALICE, } archers du guet.
AUTRES ARCHERS.
SIX FEINTS TURCS.
LE DRAGOMAN.
UN SUISSE.
ANTOINE, valet des médecins.

La scène est à Paris.

LES PERSONNAGES DE LA COMÉDIE EN COMÉDIE

FLORIMONT, ROSIDOR, ÉLOMIRE, } comédiens.
ANGÉLIQUE, comédienne.
AUTRES COMÉDIENS ET COMÉDIENNES.
LE PORTIER DES COMÉDIENS.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LE MARQUIS.
UN VALET.

La scène est dans la salle des comédies du Palais-Royal.

ÉLOMIRE HYPOCONDRE

OU

LES MÉDECINS VENGÉS

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

(La scène de cet acte est dans la chambre d'Élomire, qui doit être fort parée.)

SCÈNE I.

ÉLOMIRE, ISABELLE, LAZARILE.

ÉLOMIRE.

Toi qui, depuis l'hymen qui nous unit tous deux,
N'eus que d'heureuses nuits et que des jours heureux,
Toi qui fus mon plaisir, toi dont je fus la joie,
Apprends le dur revers que le ciel nous envoie;
Et, pour me soulager en de si grands travaux,
Compagne de mes biens, viens l'être de mes maux.

ISABELLE.

Quel mal avez-vous donc?

ÉLOMIRE.

Ah! j'en ai mille ensemble.

ISABELLE.

Quels maux? Et depuis quand? Dites vite, je tremble.

ÉLOMIRE.

N'as-tu point remarqué que depuis quelque temps
Je tousse, et ne dors point?

ISABELLE.

Non.

ÉLOMIRE.

Je crois que tu mens.
Et ce frais embonpoint dont brilloit mon visage,
Comment le trouves-tu?

ISABELLE.

Tout de même.

ÉLOMIRE.

Je gage
Contre toi qu'il s'en faut pour le moins les trois quarts.

ISABELLE, à part.

Que dit-il, justes dieux! Ah! les vilains regards!
Il est fou.

ÉLOMIRE.

Lazarile, ai-je pas le teint blême?

LAZARILE.

Oui, monsieur.

ÉLOMIRE.

Le miroir me l'a dit tout de même.
Et ces bras, qui naguère étoient de vrais gigots,
Comment les trouves-tu?

LAZARILE.

Ce ne sont que des os;
Et je crois que bientôt, plus secs que vieux squelettes,
On s'en pourra servir au lieu de castagnettes.

ISABELLE.

Lazarile?

LAZARILE.

Madame?

ISABELLE.

Apprenez qu'un valet
Se moquant de son maître a souvent du balai;
Et, si vous ne voulez proscrire vos épaules,
Taisez-vous, et sachez que nous avons des gaules.
Quoi! votre maître est maigre et pâle, dites-vous?

LAZARILE.

S'il n'est tel à mes yeux, qu'on m'assomme de coups!

ISABELLE.

Est-il tel à vos yeux, s'il est autre à ma vue?

ÉLOMIRE.

Mais, ma femme, peut-être avez-vous la berlue?
Car, enfin, Lazarile...

ISABELLE.

Et Lazarile, et vous,
Si vous vous croyez maigre et pâle, êtes deux fous.
Vous dormez comme un porc, vous mangez tout de même.
Qui diantre donc pourroit vous rendre maigre et blême?

ÉLOMIRE.

J'aurai donc la couleur telle que tu voudras;
Et même, si tu veux, je serai gros et gras.
Mais que m'importe-t-il? Je me crois bien malade,
Et qui croit l'être, l'est.

ISABELLE.

Mais qui se persuade
D'être malade, alors qu'il est sain comme vous,
Est dans le grand chemin de l'hôpital des fous.

LAZARILE.

Madame dit fort bien; et, si je ne m'abuse,
Il faudra vous y mettre...

ÉLOMIRE.

O la plaisante buse!
Quand, comme il vous paroît, j'aurois l'esprit gâté,
Est-ce que l'on met là les fous de qualité?
Y vit-on de la Cour jamais mener personne?

LAZARILE.

Mon maître n'est pas fou; comment diable! Il raisonne.
Il dit vrai, j'en connois à la Cour plus de six
Qui sont plus fous que lui.

ÉLOMIRE.

J'en connois plus de dix;
Et les nommerois tous, s'il étoit nécessaire.

ISABELLE.

Ah! mon cher Élomire, apprenez à vous taire.
Je connois votre mal. Pour avoir trop parlé,
Quelque ennemi vous a, sans doute, ensorcelé.

ÉLOMIRE.

Comment! ensorcelé? Je suis donc sans remède?

ISABELLE.

Qui vous a fait le mal vous peut donner de l'aide.

LAZARILE.

Oui bien, si le morceau n'est donné pour toujours;
Car autrement mon maître est sans aucun secours.

ÉLOMIRE.

Mais, quand ce sorcier-là pourroit m'être propice,
Comment le voudroit-il, s'il eut tant de malice?

LAZARILE.

S'il étoit honnête homme.

ÉLOMIRE.

Honnête homme, et sorcier?

LAZARILE.

Il est d'honnêtes gens, monsieur, de tout métier,
Comme de tout métier il en est aussi d'autres.

ÉLOMIRE.

Mais, s'il est contre nous, peut-il être des nôtres?

LAZARILE.

On ramène souvent les gens au bon chemin;
Et je vous en réponds, s'il n'est pas médecin.

Mais s'il est tel, ma foi! l'attente est ridicule :
Je n'en connois pas un moins têtu que sa mule.

ÉLOMIRE.

Ah! je suis donc perdu, Lazarile.

LAZARILE.

Pourquoi?

ÉLOMIRE.

C'en est un. Qu'en dis-tu, ma femme?

ISABELLE.

Je le croi.
Mais pourquoi diantre aussi vous mîtes-vous en tête
De jouer ces gens-là?

ÉLOMIRE.

Que veux-tu? j'étois bête.
Mais quoi! j'ai fait la faute, et je la paye bien.

LAZARILE.

Bon courage, monsieur. Peut-être n'est-ce rien.
L'on voit beaucoup de gens prendre pour sortilége
Ce qui n'est que poison.

ÉLOMIRE.

Mais comment le saurai-je?

LAZARILE.

Vous en allez bientôt être tout éclairci.
L'Orviétan et Bary s'en vont venir ici.
Je les en ai priés ce matin, par votre ordre.
Si ceux-là n'y font rien, personne n'y peut mordre.

ÉLOMIRE.

Je le sais mieux que toi; nous avons autrefois
Étudié sous eux, et des jours plus de trois;
Et, sans eux, ce talent que j'ai pour le comique,
Ce talent dont je charme, et dont je fais la nique
Aux plus fameux bouffons, eût avant le berceau,
En malheureux mort-né, rencontré son tombeau.

ISABELLE.

Le ciel l'eût-il permis!

ÉLOMIRE.

Mais, ma chère Isabelle,
Sans lui nous verrions-nous une chambre si belle?
Ces meubles précieux sous de si beaux lambris,
Ces lustres éclatants, ces cabinets de prix,
Ces miroirs, ces tableaux, cette tapisserie[1]

1. Ces meubles, ces cabinets, ces miroirs, ces tableaux, se retrouvent dans l'inventaire après décès publié par M. Soulié. Et la tapisserie qui avoit frappé Le Boulanger de Chalussay est vraisemblablement cette tenture qui représentoit l'histoire de Persée et d'Andromède, prisée 800 livres à la mort de Molière, 1,100 chez sa fille en 1705, et 550 livres en 1718. Voyez *Recherches sur Molière et sur sa famille*, par E. Soulié, p. 115.

Qui seule épuisa l'art de la Savonnerie,
Enfin tous ces bijoux qui te charment les yeux,
Sans ce divin talent seroient-ils en ces lieux?

ISABELLE.

Non, ils n'y seroient pas. Mais nous vous verrions sage,
Et cela suffiroit dans notre mariage.
Car, enfin, dites-moi, sans ces maudits talents,
Auriez-vous entrepris et les dieux et les gens?
Et, sans cette entreprise aussi sotte qu'impie,
Auriez-vous ces accès qui passent la folie?

ÉLOMIRE.

Je n'entrepris de trop que les seuls médecins,
Puisque, pour s'en venger, ils sont mes assassins.
Mais qui ne l'eût pas fait, dans une conjoncture
Où nous vîmes leur art berné par la nature,
Lorsque, sans son secours que même il n'offroit pas,
Elle tira Daphné des portes du trépas?

SCÈNE II.

CASCARET, ÉLOMIRE, ISABELLE, LAZARILE.

ISABELLE.

Que veux-tu, Cascaret?

CASCARET.

C'est monsieur, qu'on demande.

ÉLOMIRE.

Qui?

CASCARET.

Deux hommes, dont l'un a la barbe fort grande,
L'autre fort courte.

LAZARILE.

Bon. Monsieur, ce sont nos gens.

ÉLOMIRE, à Lazarile.

Va les faire monter. (Lazarile sort. A Isabelle :)
Vous, entrez là dedans.

(Isabelle et Lazarile étant sortis, Élomire arrange un fauteuil, une chaise à dos et un placet.)

SCÈNE III.

BARY, L'ORVIÉTAN, ÉLOMIRE.

(Tous refusent le fauteuil et la chaise à dos et veulent prendre le placet par cérémonie, en se faisant de grandes révérences les uns aux autres.)

BARY.

L'humilité trop ravalée
Cache souvent beaucoup d'orgueil.

C'est pourquoi, dans une assemblée,
Le plus grand doit d'abord s'emparer du fauteuil.
Le plus petit, tout au contraire,
Toujours honteux de sa misère,
Ne doit se placer qu'au bas bout
Et ne jamais parler que nu-tête et debout.

ÉLOMIRE.

Par cette règle qui décide
Ce point entre nous débattu,
Celui de vous deux qui préside
Doit prendre ce fauteuil, ou passer pour têtu.
Car je ne puis, sans méconnoître
Que l'un et l'autre fut mon maître,
Ni sans mériter mille coups,
Me seoir ni me couvrir, sans m'éloigner de vous.

L'ORVIÉTAN.

La chosse a pien chanché de face,
Depuis le temps dont fous parlez.
Fou n'étiez lors qu'une limace
Et qu'un paufre serpent; maintenant fous folez,
Ma fous folez à tire d'ailes.
Les Taparins et les Padelles[1]
Ne seroient que fos écoliers,
Tant la Cour chaque jour fou coufre de lauriers!

ÉLOMIRE.

Il est vrai qu'avec quelque gloire
L'on me voit paroître à la Cour;
Et, sans par trop m'en faire accroire,
Je sais faire figure en ce brillant séjour.
Mais, quelque rang que l'on m'y donne
Et quelque éclat qui m'environne,
Je ne prendrai pas le dessus :
Si je vois qui je suis, je sais ce que je fus.

BARY.

L'humilité, je vous l'avoue,
Quand elle part du fond d'un cœur
Fralchement sorti de la boue,
Mérite qu'on l'estime et qu'on lui fasse honneur.
Mais, à parler sans artifice,
Je croirois avecque justice
Devoir tenir mon quant-à-moi,
Si j'étois comme vous le premier fou du roi.

1. Sur Barry, l'Orviétan, Tabarin, Padelle, Mondor et tous les opérateurs et charlatans cités dans ce premier acte, consultez *les Spectacles populaires et les artistes des rues* (tableau du vieux Paris), par V. Fournel, un volume in-12. 1863.

LAZARILE.

Dites bouffon, monsieur; le nom de fou nous choque.

BARY.

Ah! l'ignare! entre nous, ce terme est univoque :
Qui dit fou, dit bouffon; qui dit bouffon, dit fou.

LAZARILE.

Quoi! comme qui diroit, ou chou vert, ou vert chou?

BARY.

Tout de même.

LAZARILE.

En ce cas, mon maître est l'un et l'autre;
Car c'est un grand bouffon.

ÉLOMIRE.

Taisez-vous, valet notre;
Je ne demeure pas bien d'accord de ce fait.

BARY, s'asseyant brusquement dans le fauteuil.

Je vais vous le prouver et fort clair et fort net.
Soyez-vous.

(L'Orviétan prend brusquement la chaise à dos, et Élomire le placet.)

Apprenez, mes illustres confrères,
Que tout notre art consiste en deux points nécessaires :
Le premier, c'est d'apprendre à grimacer des mieux;
L'autre, à bien débiter ces grands charmes des yeux,
Ces gestes contrefaits, cette grimace affreuse,
Dont on fait toujours rire une troupe nombreuse.
Dedans ce premier point, nous ne sommes que fous;
Mais, dans l'autre, bouffons.

LAZARILE.

De grâce, expliquez-vous,
Je ne vous entends point.

BARY.

Par exemple, Élomire
Veut se rendre parfait dans l'art de faire rire :
Que fait-il, le matois, dans ce hardi dessein?
Chez le grand Scaramouche il va soir et matin.
Là, le miroir en main et ce grand homme en face,
Il n'est contorsion, posture ni grimace
Que ce grand écolier du plus grand des bouffons
Ne fasse et ne refasse en cent et cent façons :
Tantôt, pour exprimer les soucis d'un ménage,
De mille et mille plis il fronce son visage;
Puis, joignant la pâleur à ces rides qu'il fait,
D'un mari malheureux il est le vrai portrait.
Après, poussant plus loin cette triste figure,
D'un cocu, d'un jaloux il en fait la peinture.
Tantôt, à pas comptés, vous le voyez chercher

Ce qu'on voit par ses yeux, qu'il craint de rencontrer;
Puis, s'arrêtant tout court, écumant de colère,
Vous diriez qu'il surprend une femme adultère;
Et l'on croit, tant ses yeux peignent bien cet affront,
Qu'il a la rage au cœur et les cornes au front.
Ensuite...

ÉLOMIRE.

C'est assez. Je l'entends et l'avoue :
Je suis fou quand j'apprends, et bouffon quand je joue.

BARY.

Justement. Mais en quoi vous pouvons-nous servir?

ÉLOMIRE.

En connoissant mes maux, et les pouvant guérir.

BARY.

Vous n'en pouvez douter, sans une erreur extrême.
Je vous garantis sain, fussiez-vous le mal même.
Et l'Orviétan, sans doute, est de mon sentiment.

L'ORVIÉTAN.

Oui, s'il s'achit ici de poison seulement :
Ma foussiez-fou larté d'aspics et de vipères,
L'io forte et l'arsenic proulàt-il fos fiscères,
Déjà fos intestins en foussent-ils ronchés,
Et foussiez-fou mordou de cent chians enrachés,
Ne craindé pu la mort, ni que le mal empire :
Foici moi, l'Orviétan, et cela c'est tout dire.

LAZARILE.

Mais, messieurs, si mon maître étoit ensorcelé?

BARY.

Je le guéris, te dis-je, et fût-il endiablé!
Mieux je guéris les maux, plus ils sont incurables.

ÉLOMIRE.

Dieu bénisse des gens si bons et si capables!

BARY.

Quel est donc votre mal?

ÉLOMIRE.

Il est tel, mes amis,
Que, sans vous, je suis mort, et peut-être encor pis.

BARY.

Et peut-être encor pis? La mort est, ce me semble,
Le suc et le pressis de tous les maux ensemble.
On remédie à tout, dit-on, fors qu'à la mort.

ÉLOMIRE.

Il est vrai. Sachez donc, enfin, quel est mon sort.
Mon *Amour médecin*, cette illustre satire
Qui plut tant à la cour et qui la fit tant rire,
Ce chef-d'œuvre qui fut le fléau des médecins,

Me fit des ennemis de tous ces assassins;
Et du depuis, leur haine à ma perte obstinée
A toujours conspiré contre ma destinée.

BARY.

Ce n'est pas sans sujet qu'on dit à ce propos :
Plures medicinam nutrire nefandos.

ÉLOMIRE.

Ce n'est pas sans sujet, en effet, car moi-même
J'éprouve chaque jour cette malice extrême.
Écoutez. L'un d'entre eux dont je tiens ma maison,
Sans vouloir m'alléguer prétexte ni raison,
Dit qu'il veut que j'en sorte, et me le signifie.
Mais n'en pouvant sortir ainsi, sans infamie,
Et d'ailleurs ne voulant m'éloigner du quartier,
Je pare cette insulte, augmentant mon loyer.
Dieu sait si cette dent que mon hôte m'arrache
Excite mon courroux; toutefois, je le cache.
Mais quelque temps après que tout fut terminé,
Quand mon bail fut refait, quand nous l'eûmes signé,
Je cherche à me venger; et ma bonne fortune
M'en fait trouver d'abord la rencontre opportune.
Nous avions résolu, mes compagnons et moi,
De ne jouer jamais, excepté chez le roi,
Devant ce médecin ni devant sa sequelle.
Pourtant, soit à dessein de nous faire querelle,
Soit par d'autres motifs, la femme de ce fat
Vint pour nous voir jouer. Mais elle prit un rat :
Car la mienne aussitôt en étant avertie
Lui fit danser d'abord un branle de sortie.
Comme alors je croyois que tout m'étoit permis,
Je négligeai d'en dire un mot à mes amis.
Las! j'aurois prévenu par là ce que ce hère,
Pour venger cet affront, ne manqua pas de faire!
Je fis donc ce faux pas. Tandis, ce raffiné
Prévint toute la cour dont je me vis berné;
Car par un dur arrêt, qui fut irrévocable,
On nous ordonna presque une amende honorable.
Je vais, je viens, je cours; mais j'ai beau tempêter,
On me ferme la bouche; et, loin de m'écouter :
« Taisez-vous, me dit-on, petit vendeur de baume;
Et croyez qu'Esculape est plus grand dieu que Mome. »
Après ce coup de foudre, il fallut tout souffrir.
Ma femme en enragea; je faillis d'en mourir;
Et ce qui fut le pis, pendant ma maladie,
Fallut de mes bourreaux souffrir la tyrannie.
Ma femme les manda, sans m'en rien témoigner.

D'abord qu'ils m'eurent vu : « Faut saigner, faut saigner, »
Dit notre bredouilleur. « Ah! n'allons pas si vite;
L'on part toujours à temps, quand on arrive au gite, »
Dit monsieur le lambin. « C'est là bien décider,
Dit un autre, il ne faut ni saigner, ni tarder :
Si l'on tarde, il est mort; si l'on saigne, hydropique;
Et notre peu d'espoir n'est plus qu'en l'émétique. »
Chacun des trois s'obstine et soutient son avis;
Et tous trois tour à tour enfin furent suivis.
L'on saigna, l'on tarda, l'on donna l'émétique;
Et je fus fort longtemps leur plus grande pratique.
A la fin je guéris; mais, s'il faut l'avouer,
Ce fut par le plaisir que j'eus de voir jouer
Mon *Amour médecin* par mes médecins mêmes;
Car, malgré mes chagrins et mes douleurs extrêmes,
J'admirai ma copie dans ces originaux,
Et je tirai mon mal d'où j'avois pris mes maux.

BARY.

C'est ainsi qu'un miracle en a produit un autre.

ÉLOMIRE.

Si j'ai fait mon miracle, il faut faire le vôtre.

BARY.

Nous vous l'avons promis, non pas *semel*, mais *bis*.
Mais baste! *Operibus credito, non verbis.*

L'ORVIÉTAN.

Res faciunt fidem, non verba, dit Flamine.

ÉLOMIRE.

Soit. Voilà de mes maux la première origine;
Écoutez la seconde. Aussitôt que mon cœur
Eut repris tant soit peu de force et de vigueur,...
Lors je monte au théâtre, où, par de nouveaux charmes,
Mon *Amour médecin* fait rire jusqu'aux larmes;
Car, en le confrontant à ses originaux,
Je l'avois corrigé jusqu'aux moindres défauts.
Ainsi, d'un nouveau bruit cette merveille éclate;
Chacun y court en foule épanouir sa rate;
Et, quoique à trente sous, il n'est point de bourgeois
Qui ne le veuille voir, du moins cinq ou six fois.
Jugez, mes chers amis, si je ris dans ma barbe
De voir ainsi dauber la casse et la rhubarbe;
Et si, voyant grossir chaque jour mon gousset,
De ce douzain bourgeois j'ai le cœur satisfait.
Je l'eus, n'en doutez point, et de toute manière.
Mais que la joie est courte, alors qu'elle est entière:
Et qu'on voit rarement du soir jusqu'au matin
Durer sans changement le cours d'un beau destin!

Je vivois donc ainsi dans une paix profonde,
Plus heureux que mortel qui fût jamais au monde,
Quand un soir, revenant du théâtre chez moi,
Un fantôme hideux, que de loin j'entrevoi,
Se plante sur ma porte et bouche mon allée.
Je n'en fais point le fin : mon âme en fut troublée,
Et troublée à tel point, qu'étant tombé d'abord
On ne me releva que comme un homme mort.
Je revins; mais hélas! depuis cette aventure,
J'ai souffert plus de maux qu'un damné n'en endure;
Et, sans exagérer, je vous puis dire aussi
Qu'homme n'a plus que moi de peine et de souci.
Vous en voyez l'effet, de cette peine extrême,
En ces yeux enfoncés, en ce visage blême,
En ce corps qui n'a plus presque rien de vivant,
Et qui n'est presque plus qu'un squelette mouvant.

BARY.

Où souffrez-vous le plus, au fort de ces tortures?

ÉLOMIRE.

Partout également, jusque dans les jointures.
Mais ce qui plus m'alarme, encor qu'il le dût moins,
C'est une grosse toux, avec mille tintoins
Dont l'oreille me corne.

BARY.

O les grandes merveilles!
Les cornes sont toujours fort proches des oreilles.

ÉLOMIRE.

J'aurois des cornes, moi? Moi, je serois cocu?

L'ORVIÉTAN.

On ne dit pas qu'encor fou le soyez *actu;*
Mais étant marié, c'est chosse très-certaine
Que fous l'êtes du moins en puissance prochaine.

ÉLOMIRE.

Ah! trêve de puissance et d'acte, s'il vous plaît.
Et, de grâce, laissez le monde comme il est.
Je ne suis point cocu, ni ne le saurois être;
Et j'en suis, Dieu merci, bien assuré.

BARY.

Peut-être.

ÉLOMIRE.

Sans peut-être. Qui forge une femme pour soi,
Comme j'ai fait la mienne, en peut jurer sa foi.

BARY.

Mais, quoique par Arnolphe Agnès ainsi forgée,
Elle l'eût fait cocu, s'il l'avoit épousée.

ÉLOMIRE.

Arnolphe commença trop tard à la forger;
C'est avant le berceau qu'il y devoit songer,
Comme quelqu'un l'a fait.

L'ORVIÉTAN.

On le dit.

ÉLOMIRE.

Et ce dire
Est plus vrai qu'il n'est jour...

BARY et L'ORVIÉTAN, s'éclatant de rire en même temps.

Ah! ah! ah!

ÉLOMIRE.

Pourquoi rire?

BARY.

Bons dieux! qui ne riroit? Quoi! vous, comédien,
Vous piquerez d'un nom dont mille gens de bien
Se moquent tous les jours!

ÉLOMIRE.

Qui le voudra, s'en moque!
Je n'en fais point le fin : le nom de sot me choque.

BARY.

Mais, de grâce, parlons un peu sans passion.
Homme fit-il jamais votre profession,
Qui femme eût pour lui seul?

ÉLOMIRE, brusquement.

Et pourquoi pour les autres?

BARY.

Parce que parmi vous toutes choses sont vôtres :
Point de mien, point de tien, non plus qu'au siècle d'or.

ÉLOMIRE, haussant la voix.

Bon pour les tabarins et leur maître Mondor!
Bon pour leurs descendants qui, par tout le royaume,
Courent ainsi que vous, y débiter le baume,
L'onguent pour la brûlure, et le contre-poison.

BARY, haussant sa voix et se mettant en colère.

Élomire, morbleu!... point de comparaison!
Le nom d'Opérateur est d'un trop haut étage
Pour être ravalé par un... Sangbleu! j'enrage.

ÉLOMIRE, du même ton.

Je n'enrage pas moins, ventre! Et si ce n'étoit
Que vous êtes chez moi, le gourdin trotteroit!

L'ORVIÉTAN, du même ton.

Le gourdin trotteroit! dis donc, sur tes épaules!
Tarte à la crème!

(En disant *tarte à la crème*, il prend un bout du chapeau d'Élomire, et lui fait faire un tour sur sa tête.)

ÉLOMIRE, transporté de colère à ce tour de chapeau.

Ah! tête! A moi, mes gens; des gaules!
Lazarile, fondons sur ces croque-crapauds!

(Élomire se veut jeter sur l'Orviétan et sur Bary à ces mots; et Lazarile se met entre eux et retient Élomire.)

LAZARILE.

. . . . . Ah! songez à vos maux;
Et vous ressouvenez que, par cette colère,
Vous perdez un secours qui vous est nécessaire.

ÉLOMIRE, voulant se jeter sur Bary et sur l'Orviétan, malgré Lazarile.

N'importe que je perde! En dussé-je mourir!
Je veux venger l'affront que je viens de souffrir.

BARY, d'un ton menaçant.

Hé bien donc! tu mourras, frénétique caboche!
Mais, quoique ton trépas déjà soit assez proche,
Il n'arrivera point qu'en l'hôpital des fous
Tu ne sois couronné, comme le roi de tous.

(Bary et l'Orviétan sortent.)

ÉLOMIRE, étant resté seul avec Lazarile, et demeuré tout d'un coup comme interdit et confus.

Cent fois plus étourdi qu'un homme que la foudre
A, sans briser ses os, renversé sur la poudre,
Interdit et confus du faux pas que j'ai fait,
Je commence déjà d'en ressentir l'effet.
Oui, j'aperçois déjà que tous mes maux redoublent,
Que ma raison s'égare, et que mes sens se troublent.
Et, si ton amitié ne vient à mon secours,
Lazarile, tu vois le dernier de mes jours.

LAZARILE.

Mais pourquoi quereller, et par un pur caprice,
Des gens venus exprès pour vous rendre service?

ÉLOMIRE.

Ah! ne connois-tu pas ma trop jalouse humeur?
Elle emporte mon âme avec tant de fureur,
Que, d'abord qu'on me parle ou de femme ou de cornes,
Ma raison est sans force, et ma rage sans bornes.

LAZARILE.

Sans ce foible, on vous eût guéri dans un *Pater*.
Mais, *uno avulso, non deficit alter*,
Comme dit doctement votre ami Carmeline.
Quittez donc cet air triste et cette humeur chagrine;
Car sans être connu, par mon invention,
Vous aurez aujourd'hui la consultation
Des trois plus grands docteurs qui soient dans le royaume.
Mais ne les traitez pas en débiteurs de baume.
Ils sont tous médecins, et de la Faculté;
Vous savez ce qu'on doit à cette qualité.

ÉLOMIRE.

Je sais ce qu'on lui rend et ce qu'on lui doit rendre :
Et, par là, je ne sais ce que j'en dois attendre.
Mais n'importe! En l'état où je me vois réduit,
Je me soumets à tout, fût-ce sans aucun fruit.

LAZARILE.

Allons donc.

ÉLOMIRE.

Je le veux. Allons, aimable drille.
Si je guéris jamais, je te donne ma fille.

LAZARILE.

Votre fille pourroit, possible, être plus mal.
Mais...

ÉLOMIRE.

Sans *mais* : rien ne vaut un valet si loyal.

ACTE DEUXIÈME.

(La scène de cet acte est devant et dedans une grande maison, à la porte de laquelle il y a un Suisse, et où arrivent les trois médecins sur leurs mules pour voir Élomire déguisé en turc sous le nom du Bassa Sigale.)

Les trois médecins Alcandre, Géraste, Épistenez, conduits par leur valet Antoine, se voient interdire l'entrée de l'hôtel par le Suisse, qui les menace dans son jargon. Ils font signe à six Turcs qu'ils aperçoivent dans la cour, et ceux-ci viennent se ranger en haie devant la porte et font des révérences. Le dragoman ou drogman accueille les docteurs par ces mots :

Baroc, Mil-duc, Dalec. Messieurs, votre arrivée
Profite à monseigneur comme aux champs la rosée!

Sur son ordre, l'un des Turcs ouvre vite la grand' porte, et tous les six s'étant mis trois à trois des deux côtés, les médecins entrent sur leurs mules dans la cour, dont la porte se referme aussitôt. Une toile se tire, et l'on voit une chambre bien parée dans laquelle Élomire et Lazarile paroissent habillés en Turcs, Élomire étant assis sur un carreau, les jambes croisées, et Lazarile debout. Lazarile se fait honneur du moyen ingénieux qu'il a

imaginé pour procurer à son maître une consultation des plus savants médecins de la Faculté qui ne le reconnoîtront pas sous ce déguisement. Élomire se montre, comme toujours, susceptible, ombrageux, surtout sur certain sujet qui le trouble.

Mais, pour notre repos, fussiez-vous déjà veuf!

lui dit Lazarile; et il lui recommande de faire quelques efforts sur lui-même pour écouter les médecins avec tranquillité.

Les trois médecins sont introduits par le dragoman. Ils témoignent à Élomire leur étonnement de l'entendre s'exprimer si purement en françois. Puis la consultation commence (scène VI) :

(Alcandre et Géraste prennent chacun un bras d'Élomire et lui tâtent le pouls.)
Ça donc, un peu le bras. Ce pouls n'est pas trop juste.
(Parlant à Géraste.)
Monsieur, qu'en dites-vous?

GÉRASTE.

La, la.

ALCANDRE.

D'un sang aduste
Proviennent quelquefois ces inégalités;
Ne nous y trompons pas.

GÉRASTE.

Ho! ho! monsieur, tâtez.
Cette inégalité paroît bien davantage.
(Élomire pâlit de peur à ces mots.)

ALCANDRE.

En effet, je la vois jusque sur son visage :
Il étoit tout à l'heure et vif et coloré,
Et je le vois tout pâle et tout défiguré.

GÉRASTE.

Ta Hautesse sent-elle au fond de ses entrailles
De nouvelles douleurs?

ÉLOMIRE, interdit de peur.

Oui... non.

GÉRASTE.

Tu nous railles.

ÉLOMIRE.

Non, je ne raille point.

ALCANDRE.

Dis donc, que ressens-tu?
As-tu plus de douleurs? Es-tu plus abattu?

ÉLOMIRE, interdit de plus en plus.
Oui... non... je ne sais.
GÉRASTE, à Alcandre.
Quelque accès qui redouble
Vient d'émouvoir sa bile; et c'est ce qui le trouble.
ÉLOMIRE, tout transi de peur.
Ah! je me meurs.
ALCANDRE.
Seigneur, parle donc; réponds-nous.
GÉRASTE.
Courage! ce n'est rien; je retrouve son pouls.
ALCANDRE.
En effet, je le sens et fort ferme et fort juste.
Voyez même son teint, et comme il se rajuste.
ÉLOMIRE, reprenant cœur à ces paroles.
Vous dites vrai, messieurs; je me porte bien mieux.
GÉRASTE, à Alcandre.
Ce symptôme dénote un corps bien bilieux.
ALCANDRE, à Géraste.
Vous croyez donc, monsieur, qu'il vienne de la bile?
GÉRASTE.
Oui, vraiment, il en vient, et de la plus subtile.
ALCANDRE.
S'il venoit de la bile, il auroit plus duré,
Et même son esprit se seroit égaré.
GÉRASTE.
Ne l'a-t-il pas été? Ces *oui*... *non*...
ÉLOMIRE, d'un ton menaçant.
Messieurs, trêve
D'égarement.
LAZARILE, bas, à Élomire.
St, st.
ÉLOMIRE, bas, à Lazarile.
Lazarile, je crève :
Ils m'ont fait tant de peur que j'ai pensé mourir,
Et me traitent de fou.
LAZARILE, bas.
Songez à vous guérir.
Vous en pourrez un jour faire une comédie.

Géraste et Alcandre continuent leur discussion, qui met Élomire à la torture. Celui-ci s'adresse enfin à Épistenez, qui jusqu'alors a gardé le silence, et lui demande s'il n'a point d'opinion à exprimer. Épistenez est un physionomiste :

Quand je pense
A tout ce que je vois sur ton visage écrit,

Un tel étonnement vient saisir mon esprit,
Que j'en suis stupéfait.

Son art lui a fait découvrir que celui qui les consulte n'est pas le Bassa fameux dont il a usurpé le nom. Élomire se révolte avec sa brusquerie ordinaire; mais sur l'engagement que prend le physionomiste de le guérir tout de même, il se résigne à tout entendre.

Que suis-je donc, au vrai?

ÉPISTENEZ.

Ce point est un dédale
Où, malgré tout mon art, je me trouve égaré.
Car, après qu'à loisir je t'ai considéré
Au front, aux yeux, au nez, à la barbe, à la bouche,
Et raisonné partout sur tout ce qui te touche,
Je vois bien que tu viens de ce riche pays
Où les Juifs ramassés demeurèrent jadis.

ÉLOMIRE, bas, à Lazarile.

Il dit vrai, je suis né dedans la friperie,
Qu'autrement à Paris l'on nomme Juiverie.
Lazarile, cet homme est habile en son art.
(Haut, à Épistenez.)
Poursuivez, s'il vous plaît.

ÉPISTENEZ.

Mais aussi, d'autre part,
Quand j'observe ton air, ta démarche et ta taille,
Je n'y trouve pour toi nulle marque qui vaille;
Et, n'étoit que ton front prend contre eux ton parti,
Je ne te croirois rien qu'un faquin travesti;
Mais d'un tel faquinisme en vain je vois la marque :
Ce front que je te dis est le front d'un monarque;
Et mon art est trompeur, ce que je ne crois pas,
Ou tu t'es vu naguère au rang des potentats.
De ces diversités ne sachant point la cause,
Je n'en parlerai point.

ÉLOMIRE.

Bon, parlons d'autre chose.

ÉPISTENEZ.

Te plaira-t-il, seigneur, que ce soit de ton mal?

ÉLOMIRE.

C'est comme je l'entends, s'il vous plaît.

ÉPISTENEZ.

L'animal,
Disent tous nos auteurs, est sujet à cent choses;
Mais dans la brute seule on en connoît les causes;

Et la raison en est, disent ces grands auteurs,
Qu'en la brute aucun mal ne vient que des humeurs.
Et, comme ces humeurs sont toutes corporelles,
On connoit aisément ces causes par les selles;
Car ces corps une fois l'un à l'autre attachés,
Ne se quittent jamais sans s'être entretachés.
C'est alors qu'entassant remède sur remède,
Un médecin triomphe et que le mal lui cède;
Car, pour grand qu'il puisse être, il en a le dessus,
Puisque *ablata causa, tollitur effectus.*

Mais dans l'homme, seigneur, il en va d'autre sorte;
Les maux entrent chez lui par bien plus d'une porte;
Et, ces portes étant différentes en tout,
Si l'on n'y prend bien garde, on n'en vient point à bout.
Je m'explique, et pour mieux faire entendre ces choses,
Je soutiens qu'un seul mal a souvent plusieurs causes.
Par exemple : un poumon respire un mauvais air,
Un air salpétrueux, propre à former l'éclair;
Sans doute, un tel poumon, par telle nourriture,
Seroit en peu de temps réduit en pourriture,
Si, d'abord qu'on commence à s'en apercevoir,
Un savant médecin, qui fait bien son devoir,
Ne lui changeoit cet air, le changeant de demeure,
Puisque c'est le secret pour guérir de bonne heure.
Personne ne sauroit contester là-dessus,
Puisque *ablata causa, tollitur effectus.*

Mais si l'on joint à l'air qui ce poumon entiche
Une seconde cause, en vain on le déniche
Et l'on lui fait changer et d'air et de maison :
Si cette cause dure, il est sans guérison.
Par exemple : à Paris, l'air salé de nos boues,
Me piquant les poumons, déjà rougit mes joues;
Mais au lieu de choyer mes poumons entichés,
Ils deviennent enfin flétris et desséchés
Par l'effort que sans cesse ils font sur un théâtre.
Lors j'ai beau changer d'air, pour y mettre un emplâtre;
Mes poumons entichés ne guériront jamais,
Si je ne quitte aussi le métier que je fais.
Mais si je quitte ensemble et ville et comédie,
Je vois bientôt la fin de cette maladie.
Personne ne sauroit contester là-dessus,
Puisque *ablata causa, tollitur effectus.*

A ces causes, seigneur, j'en puis joindre encore une,
Qui dans ce siècle-ci n'est que par trop commune;
Mais, quand cette troisième est jointe aux autres deux,
On peut dire qu'un mal est des plus périlleux.

Par exemple : attaqué de cette maladie,
On augmente son mal, faisant la comédie,
Parce que les poumons, trop souvent échauffés,
Ainsi que je l'ai dit, s'en trouvent desséchés;
Et l'on en peut guérir, pourvu que l'on s'abstienne
D'abord de comédie, et de comédienne.
Mais alors que ce mal, dans un comédien,
Augmente jour et nuit, parce qu'il ne vaut rien,
Qu'il choque dieux et gens dedans ses comédies,
Le ciel seul peut alors guérir ses maladies;
Et tous les médecins de notre Faculté
Ne lui sauroient donner un seul brin de santé.
Ce que je te dis là d'un bouffon de théâtre,
Seigneur, n'est proprement qu'une image de plâtre
Que j'expose à tes yeux, afin de t'expliquer
Les principes des maux, que tu peux t'appliquer.

ÉLOMIRE, bas, à Lazarile.

Quand il me connoîtroit, fidèle Lazarile,
Pourroit-il mieux parler?

LAZARILE, bas, à Élomire.

Sans doute, il est habile.
De pareils médecins ne sont pas du commun.

ÉPISTENEZ.

Par ce discours, seigneur, te serois-je importun?

ÉLOMIRE.

Au contraire, poussez, s'il vous plaît.

ÉPISTENEZ.

De la thèse,
Puisque tu le permets, je passe à l'hypothèse,
Et je dis, ces messieurs le diront du bonnet,
Qu'on ne te peut guérir, si tu ne parles net.
Oui, si tu ne nous dis l'histoire de ta vie,
C'est en vain que tu veux contenter ton envie.
Au contraire, on pourra par un beau quiproquo
T'envoyer *ad patres*, seigneur, incognito.

ÉLOMIRE, en colère.

Je ferai bien sans vous un si fâcheux voyage!
N'en savez-vous pas plus?

ALCANDRE et GÉRASTE, ensemble.

Non.

ÉLOMIRE, brusquement.

Pliez donc bagage,
Et vite; car de moi jamais vous ne saurez
Que ce que par votre art vous en devinerez.
Allez à la bonne heure, allez; mon secrétaire
Va vous faire à chacun donner votre salaire.

(Les médecins et Lazarile sortent, et Élomire continue étant seul.)

Fut-il jamais malheur à mon malheur égal?
Quoi! je cherche et je trouve un remède à mon mal;
On me l'offre; et je n'ai, pour sortir de misère,
Qu'à raconter ma vie; et je ne puis le faire!

Lazarile rentre, et Élomire se plaint à lui avec amertume. Lazarile lui propose d'aller interroger le fameux médecin de Sennelay. Quoi! dit Élomire,

. . . . Ce Sennelay, pour qui sur notre Seine
Quatre bateaux couverts voguent chaque semaine.

Celui-là même, répond Lazarile, c'est un célèbre urinaliste, c'est-à-dire que par l'examen de l'urine seule il devine les causes et les effets de tous les maux. Aussitôt ils quittent leurs turbans, et partent pour aller voir le médecin de Sennelay.

ACTE TROISIÈME.

(La scène de cet acte est dans une chambre, où Oronte, feint médecin de Sennelay, est assis devant une table sur laquelle il y a six fioles pleines, chacune avec un écriteau, arrangées de suite. Et Climante, Cléarque, Clarisse, Lucinde, Alphée et Lucile, feints malades, sont assis sur des siéges, un peu éloignés de la table.)

Ces personnages se félicitent entre eux de ce que « le maître moqueur qui n'épargnoit personne » donne si bien dans le panneau, et s'encouragent à le berner, comme l'ont déjà fait leurs confrères, aussitôt que Lazarile l'aura amené. Élomire et Lazarile arrivent, tous deux vêtus en Espagnols, et se mettent à genoux devant Oronte en lui présentant chacun une fiole pleine. Oronte leur dit d'attendre leur tour, et passe d'abord en revue les six fioles qui sont devant lui. La première est celle de Climante. Monsieur, lui dit Oronte,

Monsieur, vous vous croyez étique et pulmonique;
Mais vous vous abusez, vous êtes frénétique,
Autrement, hypocondre.

Et il lui explique l'origine de son mal :

Si vous aviez toujours eu la raison pour guide,
Ou si vous n'aviez pas si fort lâché la bride
Aux désirs enragés de mordre dieux et gens,
Vous ne vous verriez pas, au plus beau de vos ans,
Avec enfants et femme, et comblé de richesses,
Dévoré, nuit et jour, par de mornes tristesses.
Car ces noires vapeurs qui vous troublent si fort
N'ont contre l'innocent qu'un impuissant effort.
Je sais bien, et cela sans doute est quelque chose,
Qu'accablé de l'effet vous maudissez la cause,
Et que vous voudriez, repentant du passé,
Avoir été sans vie, ou n'avoir point gaussé.
Mais, comme le passé jamais ne se révoque,
D'un si vain repentir tout le monde se moque;
Et de tous les mortels que vous avez joué
Aucun n'est sans plaisir de vous voir bafoué.
L'un qui vous voit passer près de lui dans la rue
Vous montre au doigt à l'autre, et cet autre vous hue;
Puis, toussant tour à tour et sur différents tons,
Vous font tousser vous-même et de tous vos poumons.
Si vous les maudissez, ils vous traitent de même,
Dont le dépit vous cause une douleur extrême;
Et par cette douleur, sans un très-prompt secours,
Vous allez voir dans peu le dernier de vos jours.
Voilà, monsieur, l'état de votre maladie.
Il ne tiendra qu'à vous que je n'y remédie;
Car je ne mets qu'au rang de mes moindres travaux
D'avoir cent et cent fois guéri de pareils maux.

ÉLOMIRE, à part.

Je crois que c'est de moi qu'il parle.

Climante déclare qu'il est repentant, et Oronte lui promet ses soins. Après Climante, vient Cléarque, qui a à peu près la même maladie; puis Clarisse, une vieille coquette; Lucinde, une jeune personne sentimentale; Alphée, une précieuse. Celle-ci, qui affecte de prononcer les *r* comme des *l*, se livre à une diatribe contre cet Élomire qui a condamné ses pareilles aux Petites-Maisons. Elle se plaint qu'on accorde du crédit à un auteur qui n'a d'autre mérite que de faire rire,

Pal des contolsions dignes d'un possédé.

Elle renouvelle les anciennes critiques contre *l'École des Femmes*,

contre l'horrible *le* d'Agnès, *le Petit chat mort* et *Tarte à la crème*. Oronte tombe d'accord avec elle sur ce point :

> Qu'Élomire ne doit sa gloire qu'à des fous;
> Et qu'un esprit bien fait, quel qu'il soit, dégénère
> D'abord que ses écrits commencent à lui plaire.

Bref, Oronte prend la fiole apportée par Élomire, qui décline le nom de Don Gusman d'Alicante, Espagnol malade. L'urinaliste déclare que le cas est tout à fait le même que celui de Climante; et, lorsque le faux Espagnol a protesté également de son repentir extrême, il lui promet d'entreprendre aussi sa guérison. Après que Lazarile a subi l'épreuve à son tour sous le pseudonyme d'Alphonse de La Rote, Oronte expose à ses malades par quels remèdes il va les traiter : il a d'abord fait venir à leur intention un certain vin de Beaune

> Pour qui j'achèterois un gosier long d'une aune;
> Car, tandis qu'on l'avale, on sent un tel plaisir
> Qu'on voudroit qu'il durât jusqu'au dernier soupir.
> D'une agréable odeur, qui n'a point de pareille,
> Il vous charme d'abord qu'il sort de la bouteille;
> Et le vif incarnat dont il frappe les yeux
> N'a pas un moindre éclat que le rouge des cieux.
> Son esprit qui pétille en tombant dans le verre
> Forme mille rubis, dont le petit tonnerre
> S'accordant au glou-glou de ce jus précieux
> Charme l'oreille après qu'il a ravi les yeux.

Puis il leur donnera un concert, une comédie, et un bal masqué. C'est ainsi qu'il chassera la mélancolie de leurs cerveaux.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(A cette scène, le théâtre paroît comme il est lorsqu'on est prêt de commencer la comédie, la toile n'étant pas encore tirée; et d'un côté il y a une façon de loge dans laquelle sont les acteurs de cette scène, pour voir la comédie.)

ÉLOMIRE, LAZARILE, ORONTE, CLIMANTE, CLÉARQUE, CLARISSE, LUCINDE, ALPHÉE, LUCILE.

ORONTE.

Dès qu'on aura tiré cette tapisserie,
Sans peine vous verrez d'ici la comédie.
Cependant, nul de vous ne se porte-t-il mieux?

ÉLOMIRE.

Votre régal, monsieur, m'a rendu si joyeux,
Et je me sens déjà si propre à ce remède
Que je ne doute pas que mon mal ne lui cède.

CLIMANTE.

Nos visages, monsieur, vous en disent autant;
Car je n'en vois pas un qui ne soit très-content.

(Dans ce temps-là, on tire la toile, et l'on voit une salle, dans laquelle il y a un théâtre et une compagnie pour voir jouer la comédie; et les violons commencent à jouer. Ce qui interrompt cette première scène.)

ORONTE.

Bon, l'on ouvre. Voyez la belle compagnie.

ÉLOMIRE, à Oronte, un peu bas.

Quel titre donne-t-on à cette comédie?

ORONTE.

Le Divorce comique.

ÉLOMIRE.

Il est bon, et nouveau.

ORONTE.

Silence; et vous verrez quelque chose de beau.

(Les violons cessent, et on commence la comédie qui suit.)

LE DIVORCE COMIQUE

COMÉDIE EN COMÉDIE.

(La scène est dans la salle de comédie du Palais-Royal.)

ACTE PREMIER ET DERNIER.

SCÈNE I.

FLORIMONT, ROSIDOR.

FLORIMONT.

Oui, je l'ai résolu : je vais quitter la troupe.
Tu me diras en vain qu'elle a le vent en poupe;
Qu'elle seule a la vogue, et que, dedans Paris,
Pour toute autre aujourd'hui l'on n'a que du mépris.
Cet honneur qu'on lui fait, mais dont elle est indigne,
Passe dans mon esprit pour un affront insigne.
Aussi, loin de souffrir un encens si peu dû,
Comme on me l'a donné je l'ai toujours rendu.
Ne t'en flatte donc point; mais, si tu veux m'en croire,
Ferme l'œil à l'éclat d'une si fausse gloire;
Et, pour trouver la vraie, allons, allons ailleurs
Chercher des compagnons et des destins meilleurs.

ROSIDOR.

A te dire le vrai, je m'étonne moi-même
Du merveilleux éclat de ce bonheur extrême;
Car, enfin, comme toi je connois nos défauts.
Mais qu'importe? Le nombre autorise les sots;
Et quiconque leur plaît ne doit point être en peine
Des défauts des acteurs ni de ceux de la scène;
La foule suit toujours leur applaudissement;
Et quiconque a la foule, a la gloire aisément.
Je sais bien que tu dis que cette gloire est fausse;
Qu'il la faut mépriser; mais pour moi, je m'en gausse.
Ma véritable gloire est où j'ai du profit;
J'en ai dans cette troupe, et cela me suffit.

FLORIMONT.

Et cela te suffit! Ah! peux-tu bien, sans honte,

Dire que de l'honneur tu fais si peu de compte?

ROSIDOR.

En faire moins de cas que du moindre intérêt
N'est qu'agir à la mode.

FLORIMONT.

Et la mode t'en plaît?

ROSIDOR.

Puisqu'elle est aujourd'hui la règle de la vie,
Je ne rougirai point quand je l'aurai suivie.

FLORIMONT.

La règle de la vie? Et qu'est donc la raison?

ROSIDOR.

La raison ni l'honneur ne sont plus de saison;
Et bannis pour jamais de la terre où nous sommes,
L'intérêt en leur place y gouverne les hommes.
C'est lui seul qui les règle, et lui seul qui fait tout,
Et qui meut l'univers de l'un à l'autre bout;
Mais, quand de cet honneur on feroit quelque compte,
Faut-il, pour en manquer, que je meure de honte?
Et la profession dont nous sommes tous deux
Ne permet-elle pas d'être moins scrupuleux?

FLORIMONT.

Je l'avoue entre nous, autrefois le théâtre
Voyoit traiter d'égaux l'acteur et l'idolâtre;
Et l'un et l'autre alors, l'opprobre des mortels,
Étoit haï du peuple et banni des autels.
Mais depuis qu'un héros, dont notre histoire est pleine,
A purgé le théâtre et corrigé la scène;
(C'est monsieur le cardinal de Richelieu.)
Depuis qu'il a chassé les infâmes farceurs,
Nos plus grands ennemis sont nos adorateurs.
Tout le monde à l'envi nous caresse et nous loue;
Et nous sommes tout d'or, nous qui n'étions que boue.
Mais, hélas! je crains fort que, d'un revers fatal,
Nous ne tombions bientôt dans notre premier mal;
Et que, par le progrès des pièces d'Élomire
Nous n'éprouvions encor quelque chose de pire.

ROSIDOR.

Il est vrai qu'Élomire a de certains appas
Dans les pièces qu'il fait, que les autres n'ont pas.

FLORIMONT.

Et c'est de ces appas de qui nous devons craindre
Ce mal dont par avance on me voit déjà plaindre;
Car, pour peu que le peuple en soit encor séduit,
Aux farces pour jamais le théâtre est réduit.
Ces merveilles du temps, ces pièces sans pareilles,

Ces charmes de l'esprit, des yeux et des oreilles,
Ces vers pompeux et forts, ces grands raisonnements
Qu'on n'écoute jamais sans des ravissements,
Ces chefs-d'œuvre de l'art, ces grandes tragédies,
Par ce bouffon célèbre en vont être bannies;
Et nous, bientôt réduits à vivre en Tabarins,
Allons redevenir l'opprobre des humains...
Enfin, c'est aujourd'hui qu'il faut qu'il se déclare.
Il changera de style, ou chacun se sépare :
La plupart de la troupe est de mon sentiment,
Et nous nous assemblons pour cela seulement.
Mais je le vois paroître avec nos camarades.
Préparons-nous d'ouïr de plaisantes bravades.

SCÈNE II.

ÉLOMIRE, ANGÉLIQUE,
PLUSIEURS AUTRES COMÉDIENS ET COMÉDIENNES,
UN VALET, FLORIMONT, ROSIDOR.

ÉLOMIRE, se faisant apporter un siége, et s'asseyant.

Un siége, et qu'on m'écoute! On sait que je suis prompt.

ANGÉLIQUE.[1]

Ne faut-il point aussi vous regarder au front,
Et, de même qu'Agnès, faire la révérence?

ÉLOMIRE.

Trève de raillerie, et qu'on fasse silence!

FLORIMONT.

Autrement?

ÉLOMIRE.

Autrement, quelqu'un en patira.

ROSIDOR, bas, à Florimont.

Le plaisant Fagotin!

FLORIMONT, bas, à Rosidor.

Voyons ce qu'il dira.
De l'humeur qu'il paroît, j'en attends des merveilles.

ROSIDOR, à Élomire.

Que ne parlez-vous donc? Nous ouvrons nos oreilles.

ÉLOMIRE, faisant apporter des siéges.

Séiez-vous.

FLORIMONT, bas.

Qu'il est fat!

ÉLOMIRE.

Le divin Salomon,

1. Angélique représente Madeleine Béjart; et il y avoit sans doute, dans le choix de ce nom, l'intention de ce qu'on appelle en rhétorique une antiphrase.

Dont l'esprit fut plus grand que celui du démon,
Ce savant qui sut tout jusqu'aux vertus des herbes,
Ne fut jamais plus vrai qu'en l'un de ses proverbes
Qui dit qu'il vaudroit mieux qu'une cité périt,
Que de voir sur la terre un gueux qui s'enrichit.
O divine parole! admirable sentence!
Dont moi-même aujourd'hui je fais l'expérience,
Puisqu'après que mes soins ont revêtu des gueux,
Je me vois mépriser et gourmander par eux.
C'est vous, ô champignons élevés sur ma couche,
Vous pour qui j'ai tiré jusqu'au pain de ma bouche,
Vous pour qui j'ai veillé tant de jours et de nuits,
C'est vous, ingrats, c'est vous qui me comblez d'ennuis,
Et qui me faites voir d'une insulte superbe
L'infaillibilité de ce divin proverbe.
Rougissez, rougissez, ingrats, de tant de biens
Dont je vous ai comblés, même aux dépens des miens.
Mais pour tant de bienfaits vous êtes sans mémoire;
Il faut, pour vous confondre, en dire ici l'histoire.

FLORIMONT.

Écoutons.

ÉLOMIRE.

En quarante, ou quelque peu devant,
Je sortis du collége et j'en sortis savant;
Puis, venu d'Orléans où je pris mes licences,
Je me fis avocat au retour des vacances.
Je suivis le barreau pendant cinq ou six mois,
Où j'appris à plein fond l'ordonnance et les lois.
Mais quelque temps après, me voyant sans pratique,
Je quittai là Cujas et je lui fis la nique.
Me voyant sans emploi, je songe où je pouvois
Bien servir mon pays, des talens que j'avois:
Mais ne voyant point où, que dans la comédie,
Pour qui je me sentois un merveilleux génie,
Je formai le dessein de faire en ce métier
Ce qu'on n'avoit point vu depuis un siècle entier;
C'est-à-dire, en un mot, ces fameuses merveilles
Dont je charme aujourd'hui les yeux et les oreilles.

ROSIDOR, bas, à Florimont.

Ne t'étonnes-tu point qu'il n'ait dit les esprits?

FLORIMONT, bas, à Rosidor.

Il se seroit trompé plus de moitié du prix.

ÉLOMIRE, à Florimont et à Rosidor.

Que marmottez-vous là?

FLORIMONT.

Rien du tout.

ÉLOMIRE.

Qu'on m'écoute !
Ayant donc résolu de suivre cette route,
Je cherchai des acteurs qui fussent, comme moi,
Capables d'exceller dans un si grand emploi.
Mais, me voyant sifflé par les gens de mérite,
Et ne pouvant former une troupe d'élite,
Je me vis obligé de prendre un tas de gueux,
Dont le mieux fait étoit bègue, borgne ou boiteux.
Pour des femmes, j'eusse eu les plus belles du monde :
Mais le même refus de la brune et la blonde
Me jeta sur la rousse. . . . . .

ROSIDOR, bas, à Angélique.

Angélique, il t'en veut.

ANGÉLIQUE, bas, à Rosidor.

J'en ignore la cause.

ÉLOMIRE, en colère.

Quoi ! malgré ma défense, incessamment on cause?

ANGÉLIQUE, à Élomire.

Je me tais; mais tantôt...

ÉLOMIRE.

Bien; tantôt nous verrons.
Cependant taisez-vous, lorsque nous parlerons.
Donc, ma troupe ainsi faite, on me vit à la tête,
Et, si je m'en souviens, ce fut un jour de fête :
Car jamais le parterre avec tous ses échos
Ne fit plus de ah ! ah ! ni plus mal à propos.
Les jours suivants n'étant ni fêtes, ni dimanches,
L'argent de nos goussets ne blessa point nos hanches;
Car alors, excepté les exempts de payer,
Les parents de la troupe, et quelque batelier,
Nul animal vivant n'entra dans notre salle;
Dont, comme vous savez, chacun troussa sa malle.
N'accusant que le lieu d'un si fâcheux destin,
Du port Saint-Paul je passe au faubourg Saint-Germain :
Mais, comme même effet suit toujours même cause,
J'y vantai vainement nos vers et notre prose :
L'on nous siffla d'abord, et, malgré mon caquet,
Il fallut derechef trousser notre paquet.
Piqué de cet affront, dont s'échauffa ma bile,
Nous primes la campagne, où la petite ville,
Admirant les talents de mon petit troupeau,
Protesta mille fois que rien n'étoit plus beau;
Surtout, quand sur la scène on voyoit mon visage.
Les signes d'allégresse alloient jusqu'à la rage :
Car ces provinciaux, par leurs cris redoublés

Et leurs contorsions, paroissoient tout troublés.
Dieu sait, si me voyant ainsi le vent en poupe,
Je devois être gai; mais le soin de la soupe,
Dont il falloit remplir vos ventres et le mien,
Ce soin, vous le savez, hélas! l'empêchoit bien.
Car, ne prenant alors que cinq sols par personne,
Nous recevions si peu qu'encore je m'étonne
Que mon petit gousset, avec mes petits soins,
Ayent pu si longtemps suffire à nos besoins.
Enfin, dix ans entiers coulèrent de la sorte.
Mais, au bout de ce temps, la troupe fut si forte
Qu'avec raison je crus pouvoir, dedans Paris,
Me venger hautement de ses sanglants mépris.
Nous y revînmes donc, sûrs d'y faire merveille,
Après avoir appris l'un et l'autre Corneille;
Et tel étoit déjà le bruit de mon renom,
Qu'on nous donna d'abord la salle de Bourbon.
Là, par *Héraclius* nous ouvrons un théâtre
Où je crois tout charmer et tout rendre idolâtre.
Mais, hélas! qui l'eût cru? Par un contraire effet,
Loin que tout fût charmé, tout fut mal satisfait;
Et, par ce coup d'essai que je croyois de maître,
Je me vis en état de n'oser plus paroître.
Je prends cœur, toutefois: et, d'un air glorieux,
J'affiche, je harangue, et fais tout de mon mieux.
Mais inutilement je tentai la fortune.
Après Héraclius, on siffla Rodogune.
Cinna le fut de même, et le Cid, tout charmant,
Reçut avec Pompée un pareil traitement.
Dans ce sensible affront, ne sachant où m'en prendre,
Je me vis mille fois sur le point de me pendre.
Mais, d'un coup d'étourdi que causa mon transport,
Où je devois périr, je rencontrai le port:
Je veux dire qu'au lieu des pièces de Corneille,
Je jouai *l'Étourdi*, qui fut une merveille;
Car à peine on m'eut vu la hallebarde au poing,
A peine on eut ouï mon plaisant baraguoin,
Vu mon habit, ma toque et ma barbe et ma fraise,
Que tous les spectateurs furent transportés d'aise,
Et qu'on vit sur leurs fronts s'effacer ces froideurs
Qui nous avoient causé tant et tant de malheurs.
Du parterre au théâtre, et du théâtre aux loges,
La voix de cent échos fait cent fois mes éloges;
Et cette même voix demande incessamment
Pendant trois mois entiers ce divertissement.
Nous le donnons autant, et sans qu'on s'en rebute,

Et sans que cette pièce approche de sa chute.
Mon *Dépit amoureux* suivit ce frère aîné;
Et ce charmant cadet fut aussi fortuné;
Car, quand du Gros-René l'on aperçut la taille,
Quand on vit sa dondon rompre avec lui la paille,
Quand on m'eut vu sonner mes grelots de mulets,
Mon bègue dédaigneux déchirer ses poulets
Et ramener chez soi la belle désolée,
Ce ne fut que ah! ah! dans toute l'assemblée;
Et de tous les côtés chacun cria tout haut :
C'est là faire et jouer des pièces comme il faut.
Le succès glorieux de ces deux grands ouvrages,
Qui m'avoient mis au port après tant de naufrages,
Me mit le cœur au ventre, et je fis un *Cocu*,
Dont, si j'avois voulu, j'aurois pris un écu :
Je veux dire un écu par personne au parterre,
Tant j'avois trouvé l'art de gagner et de plaire.
Que vous dirois-je, enfin? le reste est tout constant.
Dix pièces, oui, morbleu! dix pièces, tout autant,
Ont, depuis ce temps-là, sorti de ma cervelle :
Mais dix pièces, morbleu! de plus belle en plus belle:
De sorte qu'à présent, si je n'en suis l'auteur,
Quelque pièce qu'on joue on en a mal au cœur:
Et, fût-elle jouée à l'hôtel de Bourgogne,
L'auteur n'en est qu'un fat, et l'acteur qu'un ivrogne.
Que d'honneurs, compagnons, après tant de mépris!
Qui de vous, avec moi, n'en seroit pas surpris?
Mais qui ne le seroit encore davantage
De voir qu'en moins de rien des gueux à triple étage,
Des caimans vagabonds, morts-de-faim, demi-nus,
Soient devenus si gros, si gras et si dodus;
Et soient si bien vêtus des pieds jusques au crâne
Que le moindre de vous porte à présent la panne.
Vous me devez ces biens, ingrats, dénaturés!
Mon esprit et mes soins vous les ont procurés;
Et, lâches, toutefois, loin de le reconnoître,
En valets révoltés vous traitez votre maître.
Vous le voulez contraindre à suivre vos avis,
Et vous ne seriez plus s'il les avoit suivis!
Répondez maintenant, répondez, frippe-sauce :
L'histoire que je conte est-elle vraie ou fausse?
N'entreprenez-vous pas de me donner la loi?
Et de vous, toutefois, qui se peut plaindre?

TOUTE LA TROUPE, ensemble et fort haut.

Moi!

ÉLOMIRE, en bouchant ses oreilles.

Ah! pour un Don Japhet ils me prennent sans doute.
Mais qu'on parle autrement, si l'on veut que j'écoute :
Bas, et l'un après l'autre; ou...

TOUTE LA TROUPE, ensemble et fort haut.

Qui commencera?

ÉLOMIRE, en colère.

Le diable, si l'on veut! Oui, parle qui voudra.

TOUTE LA TROUPE, ensemble et fort haut.

Donc...

ÉLOMIRE, interrompant et se bouchant derechef les oreilles.

Donc, me voilà sourd. Hé! de grâce, Angélique,
Parle; aussi bien j'ai dit quelque mot qui te pique.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, je suis piquée; et c'est avec raison.
Non pas comme tu crois. . . . . .
Mais ce qui m'a piquée, et qui me pique au vif,
C'est de voir que le fils, je ne dis pas d'un juif,
Quoique juif et fripier soit quasi même chose,
C'est, dis-je, qu'un tel fat nous censure et nous glose,
Nous traite de canaille, et principalement
Mes frères qui l'ont fait ce qu'il est maintenant,
J'entends comédien, dont il tire la gloire
Qu'il nous vient d'étaler, racontant son histoire.

ÉLOMIRE.

Tes frères? Qui? ce bègue et ce borgne boiteux?

ANGÉLIQUE.

Eux-mêmes; oui, marouſle, eux-mêmes; ce sont eux;
Mais les ingrats, dis-tu, n'ont jamais de mémoire :
Il faut, pour te confondre, en dire ici l'histoire.
En quarante, ou fort peu de temps auparavant,
Il sortit du collége, âne comme devant;
Mais son père ayant su que, moyennant finance,
Dans Orléans un âne obtenoit sa licence,
Il y mena le sien, c'est-à-dire ce fieux
Que vous voyez ici, ce rogue audacieux.
Il l'endoctora donc, moyennant sa pécune;
Et, croyant qu'au barreau ce fils feroit fortune,
Il le fit avocat, ainsi qu'il vous a dit,
Et le para d'habits, qu'il fit faire à crédit;
Mais, de grâce, admirez l'étrange ingratitude!
Au lieu de se donner tout à fait à l'étude,
Pour plaire à ce bon père, et plaider doctement,
Il ne fut au Palais qu'une fois seulement.
Cependant, savez-vous ce que faisoit le drôle?
Chez deux grands charlatans il apprenoit un rôle,

Chez ces originaux, l'Orviétan et Bary,
Dont le fat se croyoit déjà le favori.

ÉLOMIRE.

Pour l'Orviétan, d'accord; mais pour Bary, je nie
D'avoir jamais brigué place en sa compagnie.

ANGÉLIQUE.

Tu briguas chez Bary le quatrième emploi;
Bary t'en refusa, tu t'en plaignis à moi :
Et je me souviens bien qu'en ce temps-là mes frères
T'en gaussoient, t'appelant *le mangeur de vipères.*
Car tu fus si privé de sens et de raison
Et si persuadé de son contre-poison,
Que tu t'offris à lui pour faire ses épreuves,
Quoique en notre quartier nous connussions les veuves
De six fameux bouffons crevés dans cet emploi.
Ce fut là que, chez nous, on eut pitié de toi.
Car mes frères, voulant prévenir ta folie,
Dirent qu'il nous falloit faire la comédie;
Et tu fus si ravi d'espérer cet honneur
Où, comme tu disois, gisoit tout ton bonheur,
Qu'en ce premier transport de ton âme ravie
Tu les nommas cent fois ton salut et ta vie.
Toutefois, double ingrat, aux dépens de ta foi,
Tu n'as que des mépris et pour eux et pour moi;
Et, parce que tu crois avoir le vent en poupe,
Tu traites de hauteur et nous et notre troupe.

ÉLOMIRE.

Pourquoi non? Suis-je pas le maître de vous tous?

TOUTE LA TROUPE, ensemble et haut.

Le maître? Double fat, en est-il parmi nous?

ÉLOMIRE.

Ah! vous recommencez à brailler tous ensemble?

FLORIMONT.

Camarades, songeons à ce qui nous assemble;
Et, quittant la querelle et l'injure et le bruit,
Laissez-moi chapitrer Élomire avec fruit.
Apprends, de grâce, apprends que ce n'est point l'envie
Qui nous fait censurer tes pièces et ta vie,
Élomire, et sois sûr que notre unique but
Est notre propre honneur et ton propre salut.

ÉLOMIRE.

Mon salut? Je suis donc dans un péril extrême?

FLORIMONT.

Oui, grâce aux saletés de ta *Tarte à la crème:*
Grâce à ton *Imposteur*, dont les impiétés
T'apprêtent des fagots déjà de tous côtés.

ÉLOMIRE.

Hé! ce sont des cotrets.

FLORIMONT.

Trève de raillerie.
Le cotret pourroit bien être de la partie.
Mille gens de la cour que tu joues...

ÉLOMIRE, d'un air méprisant, et branlant la tête.

Ces gens...

FLORIMONT.

Ces gens ont les bras longs, et les coups fort pesants.
Garde de les sentir. Mais, sans plus m'interrompre,
Sache que tout à l'heure il faut changer ou rompre.
Bannis donc du théâtre et ta prose et tes vers,
Ou t'apprête tout seul à ces justes revers.

ÉLOMIRE.

Mais, après, que jouer? Les pièces de Corneille?
Tu sais qu'on nous y siffle, y fissions-nous merveille.

FLORIMONT.

Merveille, justes dieux! En fîmes-nous jamais?
Et comment le pouvoir, aux rôles que tu fais?

ÉLOMIRE.

Je fais le premier rôle, et le fais d'importance,
Quelque sujet qu'il traite.

FLORIMONT.

As-tu cette créance?
Et ton orgueil peut-il t'aveugler à ce point,
Que de faire si mal, et de ne le voir point?
Quoi! dans le sérieux tu crois faire merveilles?

ÉLOMIRE.

Quoi! tu peux démentir tes yeux et tes oreilles?

FLORIMONT.

T'en veux-tu rapporter à tes meilleurs amis?

ÉLOMIRE.

D'accord.

Le portier des comédiens vient annoncer un chevalier, un comte et un marquis, et on convient sur le champ de les prendre pour juges du différend. Les survenants acceptent la proposition. Élomire se met à déclamer une stance et une tirade langoureuse. Le chevalier, le comte et le marquis se prononcent à l'unanimité contre lui et dans les termes les moins ménagés. Élomire se soumet à la sentence. Il promet de retrancher de ses pièces tout ce qui blesse la piété et la décence, et de ne plus rien faire désormais qui choque les mœurs et mérite la censure.

Tout le monde se promet miracles d'une telle résolution, et le rideau tombe : *le Divorce comique*, comédie en comédie, est terminé. Les feints spectateurs de cet ouvrage proclament entre eux qu'il est ravissant. Élomire jure tout bas à Lazarile qu'il prendra quelque jour sa revanche de la satire de l'auteur.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène représente une salle préparée pour un bal, où il y a compagnie et des violons.)

Nous assistons au bal masqué où le médecin de Sennelay a conduit ses malades pour les divertir. On voit paroître un Exempt suivi d'archers : il fait garder les portes et déclare qu'un assassin se cache dans le bal. Tout le monde se démasque. L'Exempt reconnoît les assistants pour des médecins de Paris. A cette révélation, Élomire s'affermit dans son dessein de ne point se faire connoître, car ce seroit s'exposer au courroux des redoutables ennemis qui l'entourent. Il attire par là les soupçons de l'Exempt. En vain un archer nommé le Balafré, qui l'entend tousser, dit :

Monsieur, c'est Élomire.
Oui, c'est lui : je le viens de connoître à sa toux.

En vain les médecins avouent la mystification dont ils ont été les auteurs :

Oui, Jean-Baptiste,
Oui, Bassa, oui, Gusman, nous vous avons joué.

L'Exempt refuse de rien croire, prétendant qu'ils s'entendent tous ensemble et qu'il est assuré de tenir l'assassin. Élomire est garrotté, et on l'emmène au cri général : « Le pauvre homme ! » L'Exempt, qui n'est qu'un masque comme les autres, revient

raconter comment Élomire, renfermé dans une chambre avec le Balafré, lui a donné sa bourse sous condition de pouvoir s'évader par la fenêtre, ce qu'il a exécuté aussitôt. La bourse d'Élomire servira à payer les services du perfide Lazarile :

ORONTE.

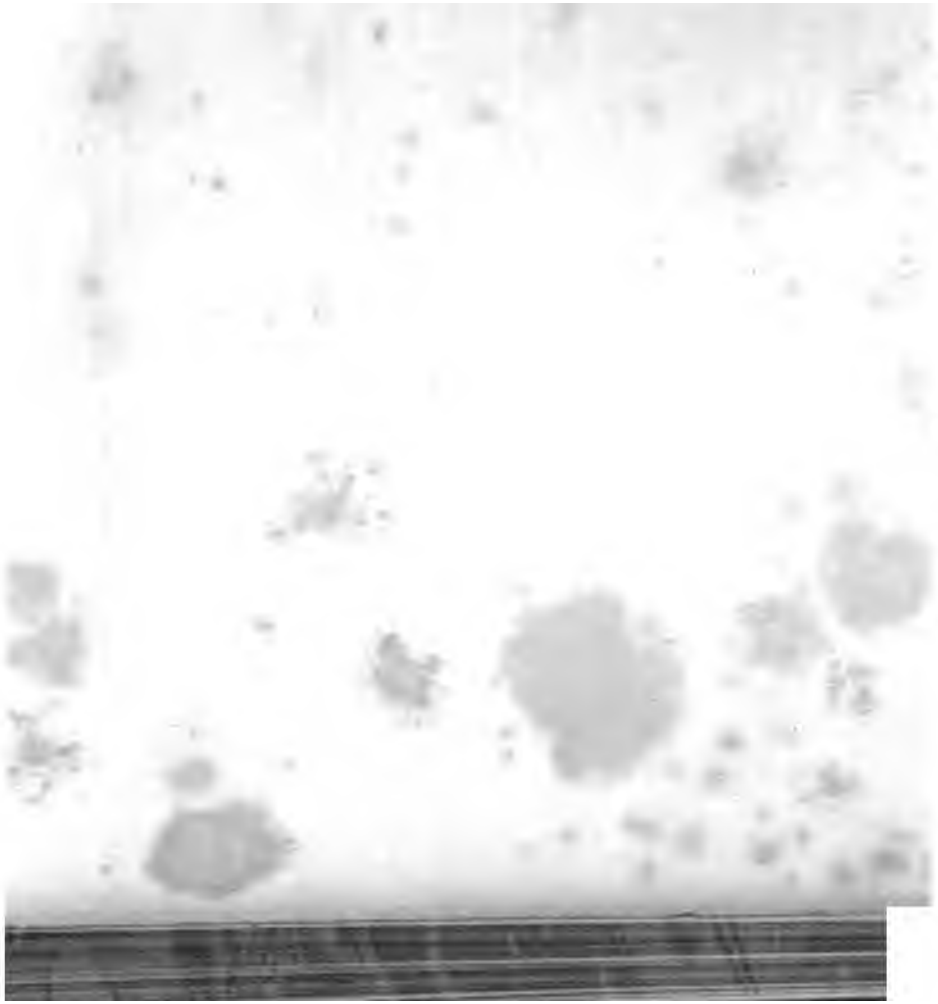
Il aura donc fait rire
A ses frais ceux qu'il a tant de fois outragés.

L'EXEMPT.

C'est assez. Allons boire aux médecins vengés !

Ainsi finit le cinquième et dernier acte d'*Élomire hypocondre ou les Médecins vengés.*

FIN DU TOME CINQUIÈME.



TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

Pages.

AMPHITRYON. 1

Notice préliminaire 3

Dédicace. 17

Amphitryon, comédie. 19

GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU. 125

Notice préliminaire 127

Relation de la fête de Versailles du 18 juillet 1668. 139

George Dandin, comédie. 175

L'AVARE. 251

Notice préliminaire 253

L'Avare, comédie 273

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC 417

Notice préliminaire. 419

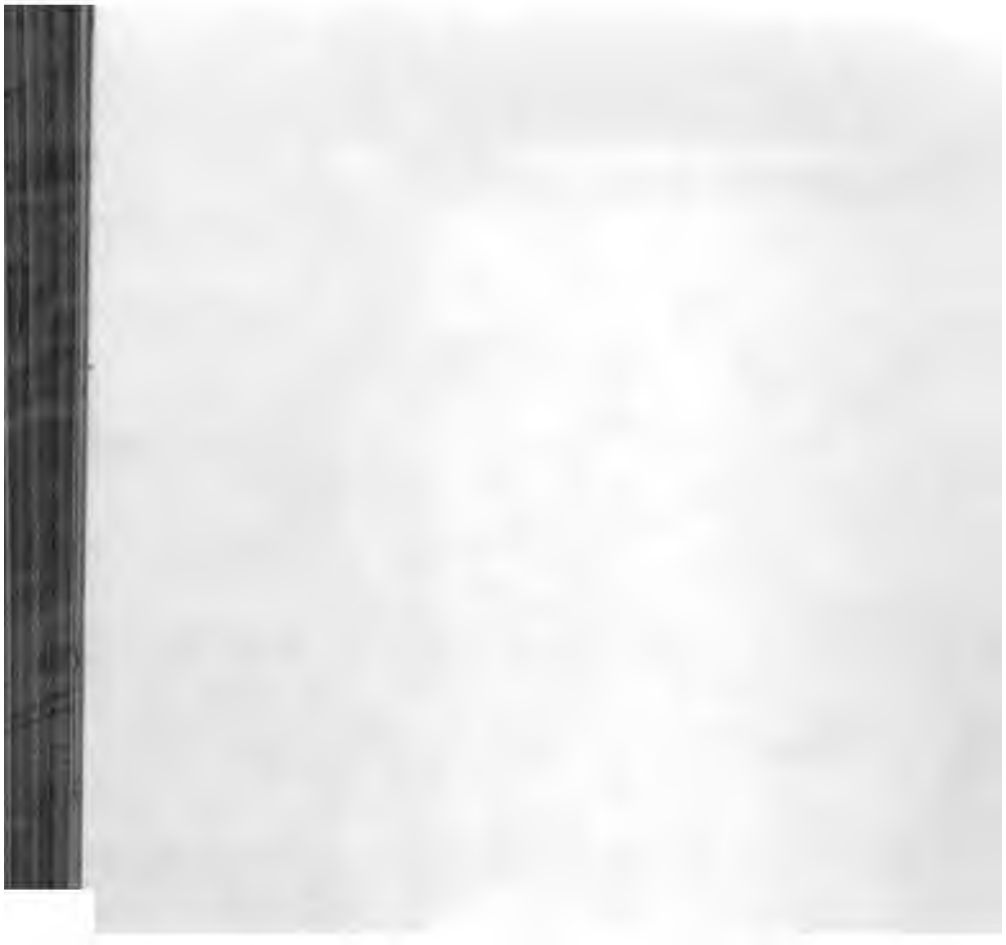
Monsieur de Pourceaugnac, comédie-ballet. 429

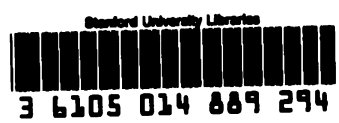
ÉLOMIRE HYPOCONDRE OU LES MÉDECINS VENGÉS, satire comique dirigée contre Molière en 1670. 523
Notice. 523
Élomire hypocondre, comédie 529

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

81 354ST 53 005 A GE AV 6247





HQ 1622
1863
v.5

DATE DUE			
FEB 9 1985			
FEB 27 1985		MAR 7 1990	
JUN 1989			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305